

SRI AUROBINDO

Lettres à Mrinâlinî

Traduction,
introduction et notes de

MICHÈLE LUPSA

SRI AUROBINDO ASHRAM
PONDICHÉRY

Le texte bengali original a été publié dans
Sri Aurobinder Bānglā Rachanā
(Pondichéry, 1982, 1999),
à l'exception des « Lettres à Eshâ »
qui ont paru en 1975 dans la Revue bengalie
Srinvantu (N° 11 et 12).

Première édition sous le titre «Lettres bengalies»: 1987

Deuxième édition: 2011

« Le monde connaît trois sortes de révolutions. Les révolutions matérielles ont de puissants résultats ; les révolutions morales et intellectuelles sont infiniment plus vastes dans leur horizon et plus riches dans leurs fruits ; mais les révolutions spirituelles sont les grandes semailles. »

SRI AUROBINDO

Avant-Propos

La première série de lettres présentées dans ce recueil est adressée à Mrinâlinî, que Sri Aurobindo épousa en avril 1901. Elles furent écrites en bengali entre 1902 et 1908, période où l'Inde, après un siècle et demi de domination britannique, commençait à lutter pour l'indépendance. Architectes de la liberté, Bâl Gangâdhâr Tilak au Mahârâshtra, Lâlâ Lâjpat Râi au Pânjab, Sri Aurobindo au Bengale, s'efforçaient de développer chez le peuple la conscience nationale et la volonté de s'affranchir de la tutelle des Anglais. Ils furent condamnés à la prison et à la déportation, mais ils avaient ouvert la voie et jeté les semences de l'Inde nouvelle.

Lorsque Sri Aurobindo fut arrêté à Calcutta le 3 mai 1908, la police, au cours de la perquisition faite à son domicile, s'empara d'un paquet de lettres adressées à Mrinâlinî. Elles furent ensuite produites au tribunal comme pièces à conviction. Il n'existe aucune trace de celles qu'il lui écrivit* après son arrivée à Pondichéry, à l'exception de quelques-unes, apparemment inachevées, retrouvées dans ses papiers.

Nous avons inclus dans cette série deux lettres que Sri Aurobindo envoya à son beau-père, l'une datant de 1906, alors qu'il était encore à Barodâ, l'autre écrite à Pondichéry après la mort de Mrinâlinî.

* Le père de Mrinâlinî, Bhûpal Chandra Bose, fait allusion à cette correspondance (document daté du 26 août 1931, *Sri Aurobindo Archives and Research*, Vol. II, n°2, p. 209), et l'on sait que selon les dernières volontés de Mrinâlinî, un coffret de lettres qui lui étaient adressées fut immergé dans le Gange.

Lettres à Mrinâlinî

Il nous a paru utile de situer l'ensemble de cette correspondance dans son contexte, de retracer le cours des activités de Sri Aurobindo, les étapes de sa pensée politique et de sa recherche intérieure durant les années où le destin de Mrinâlinî fut lié au sien.

La « Lettre à Bârin », frère cadet de Sri Aurobindo, a été publiée partiellement dans le *Bulletin du Centre d'Éducation Sri Aurobindo* (août 1962). Nous en donnons ici la traduction intégrale. Pour éclairer certains points, nous évoquerons, dans une introduction à cette lettre, les principaux faits de la vie de Bârin et son action au sein du mouvement révolutionnaire, de 1902 à 1909.

La lettre adressée au directeur du *Prabartak*, a été retrouvée dans les manuscrits de Sri Aurobindo. Apparemment, elle n'a pas été terminée. Elle aurait été écrite après 1918.

Les « Lettres à deux disciples » datent des années 1930. Ce sont les réponses à deux jeunes femmes bengalies résidant à l'Ashram.

Dans les « Lettres à Eshâ », Sri Aurobindo répond à une petite Bengalie de dix ans qui, en 1935, lui écrivait durant ses séjours à l'Ashram, ou du Bengale où elle vivait avec sa famille.

La plupart de ces textes ont paru dans les « Lettres bengalies » publiées en 1987 d'après la 3^{ème} édition (1982) de *Sri Aurobinder Banglâ Rachanâ*.

Dans le présent ouvrage, nous avons suivi l'ordre de la première édition en incluant une lettre à Mrinâlinî du 22 octobre 1905 et « Les Lettres au Prabartak ».

LETTRES À MRINÂLINÎ

Introduction

Mrinâlinî¹ Dévî appartenait à une famille hindoue des environs de Jessore². Son père, Bhûpal Chandra Bose, avait fait des études d'agronomie en Angleterre. Après avoir occupé divers postes au Bengale, il fut nommé en Assam où il demeura une vingtaine d'années. Jugeant insuffisant le niveau d'instruction dans les écoles de la région, il confia l'éducation de sa fille à un ami de la famille, Girîsh Chandra Bose, fondateur et directeur du *Bangabâsî College* de Calcutta. Celui-ci fut comme un second père pour Mrinâlinî. Il la fit admettre dans une école du Brâhmo Samâj³ où l'anglais était enseigné en seconde langue après le bengali, et c'est lui qui, plus tard, arrangea, selon les coutumes indiennes, son mariage avec Sri Aurobindo. Elle avait alors quatorze ans⁴. Il en avait vingt-huit. C'était en 1901.

Les circonstances allaient les obliger à vivre le plus souvent éloignés l'un de l'autre. Bien qu'élevée dans l'atmosphère du Brâhmo Samâj où les idées européennes exerçaient une forte influence, Mrinâlinî n'en demeurait pas moins attachée à l'idéal de la femme indienne qui vénère son époux et trouve sa joie à le servir. Aussi supportait-elle difficilement les périodes de séparation pendant lesquelles elle se sentait privée de sa raison d'être et humiliée vis-à-vis de son entourage. Car contrairement à la tradition selon laquelle une fille mariée devait vivre dans la famille de son mari, Mrinâlinî demeurait le plus souvent chez son père quand elle n'était pas avec Sri Aurobindo.

Mais il ne l'abandonnait pas. Comme ses lettres en témoignent, il s'inquiétait de sa santé et de son bien-être ; il essayait de lui faire partager ses aspirations, la tenait au courant de ses nombreuses activités, espérant qu'un jour elle pourrait le suivre sur la voie de son *dharma*.

Sri Aurobindo exerçait alors diverses fonctions dans l'administration de l'État de Barodâ. Engagé par le Mahârâjâ Sayajî Râo Gaekwar, qu'il avait rencontré en Angleterre, il avait d'abord été affecté au service du cadastre et des contributions, puis au secrétariat général. Plus tard, il enseigna le français au *College* et fut ensuite nommé professeur d'anglais et directeur adjoint. Par ailleurs, tout au long de ces années, le Mahârâjâ ne cessa de faire appel à lui, lui confiant, outre une partie de sa correspondance, la rédaction de ses discours et de textes officiels d'importance.

C'est au cours de cette période que Sri Aurobindo fit avec Mrinâlinî un séjour à Nainital, dans les Himâlayas, où le Mahârâjâ passait ses vacances.

Sur la requête d'un de ses amis, éditeur d'un journal de Bombay, l'*Indu Prakash*, il avait commencé par écrire une série d'articles⁵ où il exposait, sans ménagement, les déficiences du Congrès National. Pressé de tempérer ses critiques, il cessa toute publication et demeura jusqu'en 1906 à l'écart de toute activité publique. Cependant, il délibérait avec les chefs nationalistes dans l'espoir de rallier les Modérés à la cause de l'indépendance. En même temps, il prenait contact avec les membres d'organisations

clandestines et préconisait la création de centres d'entraî-nement préparant à un mouvement révolutionnaire et à une insurrection armée, si la résistance passive s'avérait insuffisante. Au cours de ses tournées dans les différents centres, il propageait l'idéal du *svadeshî* – l'usage exclusif des produits indigènes et le boycott des marchandises et des institutions britanniques – qui obligerait les Indiens à ne compter que sur leurs seules ressources et à gérer leurs propres affaires.

Convertir le peuple à l'idée d'indépendance, « éveiller en lui une volonté brûlante, irrésistible et unanime d'être libre »⁶, tel était le but qu'il poursuivait dans une Inde où les élites étaient fascinées par l'Angleterre et convaincues que rien ne pouvait s'accomplir sans elle. Mais, en 1905, la partition du Bengale⁷, décrétée par Lord Curzon, alors vice-roi des Indes, ébranla les convictions des Indiens. En partageant le Bengale, Lord Curzon prétendait assurer une meilleure administration des territoires, en particulier des districts musulmans, insuffisamment développés. Mais, en fait, il cherchait à diviser le bloc des opposants au gouvernement et à briser la solidarité entre hindous et musulmans dans cette province où tous les habitants ne formaient qu'un seul peuple.

Cette décision provoqua un vaste soulèvement populaire. Le Bengale mutilé retrouva son âme. Dans un éveil soudain du sentiment national, le peuple, se ralliant à l'idéal du *svadeshî*, rejeta tout ce qui portait la marque de l'étranger et commença à créer ses propres entreprises.

Cette renaissance se traduisit dans le domaine de l'éducation par la fondation, l'année suivante, du *National College*

de Calcutta. Sri Aurobindo, qui en juillet 1906 avait quitté Barodâ, en accepta la direction. Il recevait cent cinquante roupies par mois, au lieu des sept cent dix roupies⁸ qui lui étaient versées quand il remplaçait le Principal du *College* de Barodâ. Aussi ne pouvait-il satisfaire toutes les exigences de Mrinâlinî.

Dans un discours adressé aux étudiants du *National College*, Sri Aurobindo rappelait l'idéal qui avait présidé à la création de cet établissement :

« Quand nous avons fondé ce *College*, abandonnant d'autres occupations, renonçant aux autres possibilités qui s'offraient à nous, pour nous consacrer à cette institution, nous espérions qu'elle deviendrait un jour le fondement, le noyau d'une nation, le noyau de l'Inde nouvelle...

« Il est des moments dans l'histoire d'une nation où la Providence lui assigne une tâche, un but unique, à quoi toute autre chose, si grande et si noble soit-elle, doit être sacrifiée. Le moment est venu où rien ne doit nous être plus cher que le service de notre patrie, où toutes nos activités doivent être orientées vers ce but... »⁹

Se consacrant tout entier à cette tâche, Sri Aurobindo se plongea dès lors de plus en plus dans l'activité politique.

En août 1906, Bipin Chandra Pâl, un des principaux chefs nationalistes, lançait le *Bande Mataram*, un quotidien de langue anglaise. Sri Aurobindo, à titre anonyme, en assuma bientôt l'entière responsabilité. Déclarant ouvertement que « l'indépendance complète et absolue était le but de l'action politique en Inde »¹⁰, il développait un programme de non-coopération et de résistance passive dont le but était de paralyser le gouvernement britannique. Ses articles

contribuèrent à forger la conscience politique du peuple et éveillèrent en lui une soif ardente de liberté. Le journal ayant publié quelques traductions de textes révolutionnaires, le gouvernement réagit aux actes et écrits séditionnaires par de sévères mesures de répression. Le bureau du *Bande Mataram* fut perquisitionné, un mandat d'arrêt adressé à Sri Aurobindo, qui fut finalement acquitté car on ne put prouver qu'il était l'éditeur du journal. C'est alors qu'il fut reconnu comme le chef du parti nationaliste au Bengale.

Rendre l'Inde à elle-même, lui restituer sa grandeur spirituelle, telle était la mission à laquelle il se sentait appelé. Mais, sur « une terre d'esclaves », il ne peut y avoir de liberté spirituelle. « Cette liberté, écrivait-il, c'est par notre liberté politique que nous la recouvrerons. Une fois de plus, sur la terre des saints et des sages, brûlera le feu de l'ancien yoga, et le cœur du peuple se sentira soulevé jusqu'aux abords de l'Éternel. »¹¹

Le yoga, il avait commencé à le pratiquer seul à Barodâ ; puis, en janvier 1908, il rencontra un yogi, Vishnu Bhaskar Lélé, auprès duquel il eut l'expérience du silence mental et du nirvâna, et celle du « Brahman hors du temps et de l'espace ». Et c'est dans un état de silence mental qu'il continua à écrire, jusqu'à son arrestation, les articles du *Bande Mataram*.

Pour les Anglais, Sri Aurobindo était le plus dangereux ennemi du gouvernement britannique et ils n'attendaient qu'une occasion pour l'incarcérer. Elle leur fut fournie par l'attentat de Muzzafarpur¹². Sri Aurobindo fut arrêté chez lui, à Calcutta, le 2 mai 1908.

Mrinâlinî qui, dans la tourmente de ces deux dernières années, avait vécu le plus souvent loin de lui, à Déoghar¹³, dans la famille de Sri Aurobindo, ou en Assam, chez ses parents, se trouvait alors à ses côtés. Ces événements la bouleversèrent si profondément que, dix ans plus tard, dans le délire de ses derniers instants, elle évoquait cette journée de mai 1908.

Sri Aurobindo passa un an à la prison d'Alipore, à Calcutta, où elle se rendit plusieurs fois avec son père.

Pendant cette période, il eut des expériences spirituelles décisives pour sa future mission.

Acquitté le 6 mai 1909, il reprit le combat, lança deux hebdomadaires, l'un en anglais, le *Karmayogin*, l'autre en bengali, le *Dharma*. Dans tous les discours qu'il fit à cette époque, il réaffirma le programme de résistance passive et de non-coopération, s'opposant ouvertement aux « réformes de pacotille » du gouvernement britannique.

L'atmosphère restait lourde de menaces. En février 1910, Sri Aurobindo apprit que la police britannique avait à nouveau l'intention de l'arrêter. Obéissant alors à une voix intérieure lui ordonnant de se rendre à Chandernagor, il quitta secrètement Calcutta. Mrinâlinî, qui vivait avec lui depuis son acquittement, n'en sut rien. Ce n'est que quelques semaines plus tard, lorsque, guidé par la même voix, il eut pris refuge à Pondichéry, qu'elle apprit la nouvelle par les journaux. Elle crut que cet « exil » n'était que provisoire. En effet, durant les premières années de son séjour à Pondichéry, Sri Aurobindo continua de correspondre avec elle, lui laissant espérer son retour au Bengale. Il pensait alors

reprendre son activité politique, mais l'importance de la tâche spirituelle qu'il avait entreprise l'emportait sur toute autre considération. De plus, il savait que le mouvement de libération qu'il avait créé serait poursuivi par d'autres et que son succès était assuré.¹⁴ Au frère de Mrinâlinî qui l'exhortait à revenir dans sa famille, il répondit :

« ... Vous voulez que je me consacre à la famille, comme tout le monde et, je suppose, que je pratique un genre quelconque de méditation ou de discipline spirituelle quand mon travail et mes obligations familiales m'en laisseraient le loisir. C'eût été possible si ce que je suis appelé à faire était une sâdhanâ ordinaire, comportant quelques moments de méditation et n'engageant pas le reste de mon existence. Mais je vous ai écrit que je me sens appelé à la vie spirituelle, ce qui signifie que la vie tout entière doit faire partie de mon yoga. Ceci ne peut être accompli que dans des conditions appropriées, et je n'en vois pas la possibilité dans l'ambiance familiale habituelle. Vous dites tous que Dieu ne bénira pas ma sâdhanâ et qu'elle ne mènera à rien ; mais je sens, moi, que c'est Lui qui m'a appelé ; c'est en Lui que je mets toute ma confiance, et le succès de mes efforts dépend uniquement de Sa grâce et de Sa volonté. Le meilleur moyen de mériter cette Grâce est de me remettre complètement entre Ses mains et de Le chercher, Lui, et Lui seul. Tel est mon sentiment et mon état intérieur et, dans ces conditions, j'espère que vous comprendrez que je ne puis faire ce que vous demandez. »¹⁵

Entre-temps, Mrinâlinî s'était tournée vers la Mère Saradâ Dêvî, l'épouse de Râmakrishna, auprès de laquelle elle passait de longs moments dans le petit âshram de

Calcutta. Elle participa au mouvement de renaissance de l'hindouisme inspiré par l'enseignement de Râmakrishna, puis de Vivekânanda.

À partir de 1916, son père fit de nombreuses démarches auprès du gouvernement pour obtenir l'autorisation de se rendre avec sa fille à Pondichéry, mais cette autorisation ne lui fut accordée qu'en 1918.

Alors que Mrinâlinî se préparait à rejoindre Sri Aurobindo, elle fut atteinte de la grippe espagnole qui fit de nombreuses victimes à Calcutta. Elle mourut en décembre de cette même année, à l'âge de 32 ans.

Si elle n'avait pu suivre Sri Aurobindo sur la voie de son yoga, elle avait consenti au dépouillement et aux sacrifices qu'il lui demandait et, fidèle à sa prière, elle ne fut jamais un obstacle à la Réalisation et au But qu'il poursuivait.

NOTES

1. Mrinâlinî : « Tige de lotus ».
2. Ville de l'actuel Bangladesh.
3. Brâhmo Samâj (litt. : Société des croyants en Brahman, ou en un Dieu unique). Mouvement de réforme religieuse et sociale fondé en 1828 par Râmmohan Roy, pionnier de la Renaissance indienne. Ouvert à tous, sans distinction, « pour le culte et l'adoration de l'Être éternel », le Brâhmo Samâj cherchait à promouvoir l'union entre les hommes de toutes castes et de toutes confessions. Voulant rendre à l'hindouisme sa pureté primitive, Râmmohan Roy combattit le culte des images ainsi que de nombreuses superstitions et pratiques inhumaines (telle l'immolation des veuves). En même temps, il préconisait l'adoption du système d'éducation occidentale et luttait pour la diffusion de la culture anglaise, canal d'idées nouvelles et libérales, susceptibles d'éveiller le peuple et de lui permettre de participer aux affaires du pays. Son action pour l'émancipation des femmes et leur droit à l'éducation, que poursuivit plus tard Keshab Chandra Sen (1838-1884), aboutit à d'importantes réformes en leur faveur et à la fondation de nombreuses institutions, dont l'école *brâhmo* où étudia Mrinâlinî.

Toutefois, avec Keshab Chandra Sen, le Brâhmo Samâj s'inspira davantage des idéaux de l'Occident et, par réaction contre l'orthodoxie hindoue, on en vint à déprécier, dans certains milieux *brâhmo*, les usages et valeurs traditionnels, et à imiter les coutumes européennes.

4. À cette époque, les filles étaient encore données en mariage dès leur plus jeune âge et avoir une fille de plus de quatorze ans non mariée était mal vu de la société.

5. *New Lamps for Old*, parus entre 1893 et 1894.

6. Sri Aurobindo, *Bande Mataram*, Centenary Edition, vol. 1, Sri Aurobindo Ashram, Pondicherry, 1972, p. 275.

7. Avant 1905, la Province, ou « Présidence » du Bengale, comprenait, outre le Bengale proprement dit, le Bihâr et l'Orissâ. Au lieu de détacher ces deux territoires du Bengale, comme il sera fait plus

tard, Lord Curzon choisit de diviser le Bengale, rattachant la partie orientale à l'Assam, tandis que la partie occidentale formait avec le Bihâr et l'Orissâ une province séparée. La résistance dans les années qui suivirent obligea le Gouvernement britannique à réunir à nouveau le Bengale oriental, à majorité musulmane, au Bengale occidental (décembre 1911). En 1947, lors de la Partition de l'Inde, le Bengale fut à nouveau partagé, le Bengale oriental étant annexé au Pâkistân. Il conquiert son indépendance en 1971 et devint le Bangladesh. (Voir Sri Aurobindo, *Vers l'Indépendance*, Sri Aurobindo Ashram, Pondichéry, 2002, p. 355-56.)

8. Purani, *The Life of Sri Aurobindo*, Sri Aurobindo Ashram, Pondicherry, 1964, p. 94.

9. Sri Aurobindo, *Advice to National College students*, Cent. Ed., Vol. 1, p. 516.

10. Sri Aurobindo, *On Himself*, Cent. Ed., Vol. 26, p. 29.

11. Sri Aurobindo, *Bande Mataram*, 18.2.1908, Cent. Ed., Vol. 1, p. 701.

12. Une bombe, destinée à un juge anglais, qui s'était attiré la haine publique pour ses condamnations, avait tué par erreur deux Anglaises. Les auteurs de l'attentat étaient deux jeunes gens appartenant au groupe de révolutionnaires dirigé par Bârin, le frère de Sri Aurobindo. (Voir Sri Aurobindo, *Jours de Prison*, Sri Aurobindo Ashram, Pondichéry, 2009, p. 2).

13. Petite ville du Bihâr.

14. Sri Aurobindo, *On Himself*, Cent. Ed., Vol. 26, p. 55.

15. Rishabhchand, *Sri Aurobindo, His Life Unique*, Sri Aurobindo Ashram, Pondicherry 1981, p. 44.

c/o K.B. Jadhav Esq.
Near Municipal Office
BARODÂ

25 juin 1902

Mrinâlinî bien-aimée,

Je suis vraiment peiné d'apprendre que tu as de la fièvre ; j'espère que dorénavant tu prendras mieux soin de toi. Tu vis dans une région où la température peut être très basse et il faut veiller à ne pas attraper froid. Je t'envoie aujourd'hui dix roupies pour acheter des médicaments qu'il te faudra prendre sans faute tous les jours. J'ai trouvé un remède qui pourrait te guérir – celui-là, tu n'aurais pas besoin de le prendre chaque jour, deux ou trois doses suffiraient pour te rétablir – mais en Assam, ce serait difficile. Il vaudrait mieux que tu ailles à Déoghar où l'on pourrait te donner ce médicament. Je vais écrire à Sarojinî¹ pour lui expliquer ce qu'il faut faire. Elle est actuellement à Déoghar. Quant à Bô-didi², elle a quitté Darjeeling où elle est tombée malade et a regagné Calcutta.

Sarojinî m'écrit qu'elle restera à Déoghar jusqu'au début de l'hiver. Grand-mère et toute la famille la pressent de se marier et tout le monde espère que Bô-didi pourra lui trouver un mari. Selon moi, il n'y a guère de chance, à moins que Sarojinî renonce à son rêve d'un modèle de beauté et de vertu.

Kécho³ est parti à la montagne, à Lonavla⁴ où il m'a ensuite prié de le rejoindre car il voulait écrire un article. L'article a bien été rédigé, mais maintenant il a décidé de

ne pas le publier. Il a simplement changé d'avis au dernier moment. Il y a eu un autre travail à faire, très important et confidentiel, et j'ai dû aussi m'en charger. Kécho a été si content de ce que j'ai fait qu'il m'a promis, encore une fois, d'augmenter mon salaire. Le fera-t-il vraiment ? c'est une autre question ! Il sait prononcer de belles paroles, mais en pratique cela ne conduit pas à grand-chose. Néanmoins, peut-être cette fois-ci tiendra-t-il sa promesse. J'ai l'impression, d'après ce que je vois, qu'il n'en a plus pour très longtemps ; l'avenir s'annonce bien sombre pour lui.

J'habite maintenant chez Khâse Râo⁵, mais lorsque tu viendras, j'irai à Naulâkhi⁶. Il semble que nous n'aurons guère de pluie cette année ; dans ce cas, il y aura sûrement une terrible famine. Il faudra alors renoncer à venir ici où tu ne rencontrerais que des difficultés : tu souffrirais du manque d'eau et de nourriture, et aussi de la chaleur, bien que jusqu'à maintenant l'été à Barodâ n'ait pas été excessivement chaud. Il souffle une bonne brise, mais malheureusement avec elle s'envole tout espoir de pluie. Cependant, il reste encore une quinzaine de jours ; entre-temps, s'il se met enfin à pleuvoir, nous échapperons à cette calamité. Voyons ce que le sort nous réserve.

Je t'enverrai prochainement la photo que tu me demandes. Jatindra Banerji⁷ est encore à la maison ; j'irai le voir aujourd'hui et j'en profiterai pour choisir une bonne photo.

Mes *pranâm* à ton père et à ta mère, et comprends tout ce que je n'écris pas.

Ton mari
c/o K.B. Jadhav Esq.

Near Municipal Office
BARODÂ

20 août 1902

Très chère Mrinâlinî,

Je ne t'ai pas écrit depuis longtemps car je ne me portais pas très bien et n'avais pas assez d'énergie pour écrire une lettre. Je suis allé passer quelques jours loin de Barodâ pour voir si le changement et un peu de repos me rétabliraient, et ton télégramme est arrivé en mon absence. Je me sens beaucoup mieux à présent et je pense qu'il ne s'agissait que de surmenage. Je regrette vraiment de t'avoir causé tant d'inquiétude ; il n'y avait, à vrai dire, aucune raison de s'inquiéter ainsi, car tu sais que je ne suis jamais *gravement* malade. Seulement, quand je ne me sens pas bien, il m'est presque impossible d'écrire.

Le Mahârâjâ m'a accordé une augmentation de 90 roupies, ce qui portera mon salaire à 450 roupies. Dans sa notification*, il fait l'éloge de mes talents, de mes capacités, etc., et de tous les services que je lui rends, mais il mentionne aussi mon manque de régularité et de ponctualité. De plus, il ne cache pas son intention de m'extorquer l'équivalent de ces 90 roupies en m'écrasant de travail supplémentaire, de sorte que je ne lui suis pas particulièrement reconnaissant. Il propose que mes services soient utilisés au *College*, si cela ne pose pas de problèmes, mais je ne vois pas comment ce serait possible, à présent tout au moins, car le trimestre touche à sa fin. Et il demande

* Certificat du Mahârâjâ p. 20.

au *divan*, même si je travaille au *College*, de m'employer à rédiger les Rapports Annuels, etc. Je suppose que cela signifie qu'il ne veut pas que je prenne de vacances. Nous verrons bien ce qui arrivera.

Si j'enseigne au *College* maintenant, et si l'on m'accorde les trois mois de vacances, j'irai, naturellement, faire un bref séjour au Bengale et en Assam. Je crains qu'il ne te faille renoncer à venir à Barodâ pour le moment. Il n'a pas plu du tout ce mois-ci, à part une petite averse de bonne heure ce matin. Tous les puits sont presque taris; le niveau d'eau du réservoir d'Âjwa, qui alimente Barodâ, est très bas et, d'ici novembre, la réserve sera sans doute épuisée. Dans les champs, les moissons sont toutes brûlées et desséchées. Cela signifie que, non seulement nous aurons la famine, mais que nous n'aurons d'eau ni pour la toilette ni pour la vaisselle, ni même peut-être, d'eau à boire. De plus, s'il y a la famine, il est à peu près certain que le salaire de tous les fonctionnaires sera réduit de moitié. On espère, sans trop y croire, qu'on finira par avoir de bonnes pluies d'ici la fin août, mais pour le moment tous les signes semblent contraires. Et même s'il pleut, cela ne fera que supprimer les problèmes d'eau ou les repousser de quelques mois. Il est hors de question que tu viennes à Barodâ maintenant pour y endurer tous les ennuis et les tourments qu'entraîne une telle situation. C'est à toi de décider si tu veux rester avec ton père ou aller à Déoghar. Tu peux aussi rester en Assam jusqu'en octobre puis, si je vais au Bengale, je t'emmènerai moi-même à Déoghar où tu pourras au moins passer l'hiver. Au cas où il me serait impossible d'y aller à ce moment-là, je tâcherai de

m'arranger pour que quelqu'un t'accompagne là-bas, si tu veux bien.

Je suis content d'apprendre que ton père pourra m'envoyer un cuisinier lorsque tu viendras. J'ai maintenant un cuisinier marâthe, mais il est incapable de préparer quoi que ce soit de convenable, sinon des plats à base de viande. Quant au problème de la domestique, je ne sais comment le résoudre. Sarojinî m'a écrit à propos d'une *âyâh* musulmane mais ce n'est vraiment pas une solution. Alors que je viens d'être réintégré à la société hindoue, je ne peux pas prendre ce risque.¹ Tout cela, c'est très bien pour des gens comme Khâse Râo dont la position sociale est si fermement établie qu'ils peuvent faire, pour ainsi dire, tout ce qui leur plaît. Dès que je pourrai envisager de te faire venir ici, je ferai de mon mieux pour trouver une domestique; à présent c'est inutile.

J'espère que tu pourras lire et comprendre cette lettre. Si tu ne le peux, peut-être cela te rendra-t-il plus désireuse d'apprendre l'anglais. Je n'arrivais pas à écrire une lettre en bengali aujourd'hui, aussi ai-je pensé qu'il valait mieux le faire en anglais que de remettre à plus tard.

Ne sois pas trop déçue s'il te faut retarder ton départ pour Barodâ; on ne peut pas faire autrement. J'aimerais que tu passes quelque temps à Déoghar, si tu n'y vois pas d'inconvénient. L'Assam, d'une certaine manière, semble terriblement loin et, de plus, j'aimerais que tu te rapproches des membres de ma famille, du moins de ceux que j'aime particulièrement.

Ton mari qui t'aime

CERTIFICAT DU MAHÂRÂJÂ DE BARODÂ *

1. Il a plu à Son Altesse le Mahârâjâ d'ordonner qu'une augmentation mensuelle de 90 (quatre-vingt-dix) Roupies anglaises soit accordée à M. Arvind Ghose.

2. Son Altesse est heureuse de faire connaître qu'elle considère M. Ghose comme un jeune homme compétent, apte à rendre de grands services. S'il faisait preuve d'un peu plus de régularité et de ponctualité, il pourrait nous servir mieux encore. Il faut espérer que M. Ghose aura soin à l'avenir de ne pas compromettre ses propres intérêts, faute de cultiver ces qualités indispensables.

3. Le Ministre aura soin d'utiliser au mieux les compétences de M. Ghose en lui confiant la rédaction des Rapports administratifs annuels et autres rédactions d'importance. M. Ghose est un homme exceptionnellement doué et il faut tirer parti de tous ses talents.

4. Par ailleurs, le Ministre nous suggérera diverses possibilités de mettre avantageusement à contribution les capacités de M. Ghose. Son Altesse pourrait aussi, à l'occasion, décider de la meilleure façon d'utiliser ses services.

5. Si rien ne s'y oppose, M. Ghose pourrait prêter ses services au *College* de Barodâ. Mais s'il y était employé provisoirement, il faudrait veiller à ce que ses intérêts n'en souffrent en aucune manière.

Sayaji Râo Gaekwar
6 août 1902

* Document du *College* de Barodâ, *Huzur File*, 1902-03. *Sri Aurobindo Archives and Research*, Vol. I, n°1, p. 77.

30 août 1905 *

Mrinalinî bien-aimée,

J'ai reçu ta lettre du 24 août et suis vraiment peiné d'apprendre qu'une nouvelle épreuve est venue frapper ta famille, mais tu ne dis pas lequel de tes frères est dé-cédé. Cependant, si le malheur nous frappe, il faut savoir l'accepter. Quand on cherche le bonheur en ce monde, on rencontre aussi la souffrance; l'un est inévitablement lié à l'autre. Cela ne s'applique pas seulement à l'attachement aux enfants, c'est le fruit de tout attachement ici-bas. Tout ce que l'on peut faire, c'est offrir sereinement aux pieds du Seigneur toutes ses joies et ses peines.

Je t'ai dit que j'allais t'envoyer dix roupies parce que j'ai lu dix au lieu de vingt, mais si tu en as besoin de quinze à présent, je te les enverrai. Ce mois-ci, Sarojinî a acheté des vêtements pour toi à Darjeeling et je lui ai fait parvenir la somme nécessaire. Comment aurais-je pu deviner qu'entre-temps tu avais emprunté de l'argent? J'ai envoyé quinze roupies pour payer les dépenses; s'il en faut encore trois ou quatre, je te les donnerai le mois prochain; tu recevras alors vingt roupies.

Maintenant je voudrais te parler d'autre chose. Tu as dû déjà te rendre compte que l'homme à qui ton destin est lié est un être bien étrange. En effet, ma façon de voir, mon but dans la vie, mon champ d'activités, ne sont pas les mêmes que ceux de mes compatriotes; ils sont différents

* Cette lettre fut écrite durant la campagne anti-partition. Voir Introduction, p. 7.

en tous points et hors du commun. Tu sais sans doute comment les gens appellent habituellement les idées, tentatives ou aspirations qui sortent de l'ordinaire? Ils les appellent folies. Toutefois, si le soi-disant fou réussit dans ce qu'il entreprend, on ne le traite plus de fou; on voit en lui un grand homme ou un homme de génie. Mais combien voient leurs efforts couronnés de succès? Parmi les dix sur mille qui sortent de l'ordinaire, un seul atteint son but. Pour moi, le succès est encore loin, je ne suis pas encore entré au cœur de l'action; on peut donc me considérer comme fou. Certes, c'est un bien grand malheur pour une femme de tomber entre les mains d'un fou, car tous les espoirs et les désirs des femmes sont liés aux joies et aux peines de leur famille; et un fou, loin de rendre sa femme heureuse, ne peut que la faire souffrir.

Ceux qui ont établi les bases de la religion hindoue avaient compris cela. Ils aimaient les natures exceptionnelles, les ambitions ou les tentatives qui sortent de l'ordinaire. Ils éprouvaient un profond respect pour tout être hors du commun, fût-il sage ou fou. Mais pour l'épouse ainsi placée dans une situation tragique, quelle était la solution? Les Rishis la lui donnaient. Ils disaient alors aux femmes : « L'époux est le suprême gourou, *pati parama guru* : que ce soit là désormais votre unique *mantra*. » L'épouse est la *sahadharmini*¹ de son mari. En tout ce qu'il considère comme son *dharma*, elle doit lui prêter son appui, l'aider de ses conseils et de ses encouragements. Elle doit voir en lui le Divin, trouver la joie dans sa joie et partager toutes ses peines. Il appartient à l'homme de décider de ses actions, à la femme de le soutenir et de l'encourager dans sa tâche.

La question qui se pose maintenant est celle-ci : « Veux-tu suivre le chemin tracé par l'hindouisme ou t'engager sur les voies de la civilisation moderne? » Tu as épousé un fou; peut-être est-ce là le fruit de quelque faute commise en une vie antérieure, et le mieux est d'essayer de t'accommoder de ton sort, mais comment? Te rangeant à l'avis de tout le monde, vas-tu, toi aussi, tenir ton mari pour fou et le rejeter? Mais l'insensé suivra inéluctablement la voie de sa folie; tu ne pourras le retenir, car il est par nature plus fort que toi. Vas-tu alors passer ton temps à te lamenter dans un coin, ou t'élancer avec lui, t'efforçant de devenir la folle épouse d'un fol époux, comme l'épouse du roi aveugle, qui s'était bandé les yeux pour vivre comme lui les tourments de la cécité?² Bien que tu aies fait des études dans une école *brâhmo*³, tu n'en appartiens pas moins à une famille hindoue et le sang de tes ancêtres hindous coule dans tes veines; aussi t'engageras-tu, je n'en doute pas, sur le chemin que je t'indique.

J'ai trois folies. La première est celle-ci : je crois fermement que les qualités, les talents, la culture, les connaissances et les richesses que Dieu m'a donnés, tout Lui appartient. J'ai le droit de dépenser ce qui est nécessaire à l'entretien de ma famille et à mes besoins essentiels, mais tout le reste doit revenir à Dieu. Si je dépense tout pour moi-même, pour mon plaisir ou mon confort, je suis un voleur. Les *shâstra* nous disent que celui qui ne rend pas à Dieu ce qu'il a reçu de Lui est un voleur. Or jusqu'à présent je n'ai rendu à Dieu que deux annas⁴ de chaque roupie, et dépensé tout le reste pour mon plaisir personnel. Somme toute, je me suis laissé griser par les plaisirs du monde et

la moitié de ma vie s'est écoulée en vain. L'animal, lui aussi, une fois qu'il a assouvi sa faim et nourri sa famille est pleinement satisfait ! Je me rends compte que jusqu'ici, je me suis comporté comme un voleur et un animal, ce qui me remplit de dégoût et de remords. C'est assez ! Je rejette définitivement mon erreur.

Rendre à Dieu signifie consacrer ce que l'on possède à une cause sainte. Je ne regrette pas ce que j'ai donné à Sarojinî et à Ushâ. Venir en aide aux autres est notre devoir, et veiller sur ceux qui nous ont demandé protection est un devoir plus sacré encore ; mais on ne peut être tenu pour quitte si l'on n'a fait qu'aider ses frères et sœurs. En ces jours difficiles, le pays tout entier est à ma porte, implorant secours. J'ai trois cent millions de frères et de sœurs dans ce pays ; beaucoup d'entre eux meurent de faim, et la majorité, plongés dans la douleur et la misère, ne subsistent qu'à grand-peine. Je dois les aider.

Quelle sera ta réponse ? Me suivras-tu sur la voie de mon *dharma* ? Je veux, comme les gens du peuple, ne dépenser pour la nourriture et les vêtements que ce qui est absolument indispensable, et offrir tout le reste à Dieu. Si tu es d'accord, si tu peux vraiment accepter un tel dépouillement, alors mon dessein pourra s'accomplir pleinement. Tu te plains de ne pas progresser, mais je t'indique là un chemin qui t'en donnera la possibilité ! Veux-tu t'engager sur ce chemin ?

La seconde folie qui depuis peu s'est emparée de moi est la suivante : à tout prix, je veux voir Dieu face à face. De nos jours, la religion consiste simplement à prononcer le nom de Dieu à tout propos, à réciter des prières en public et

à faire montre de sa vertu. Je ne veux pas de cette religion-là. Si Dieu existe, il doit y avoir un moyen de sentir Sa présence et de Le voir face à face. Aussi ardue que soit la voie, je suis résolu à la suivre. Le religion hindoue enseigne que cette voie se trouve au-dedans de nous, dans notre corps et notre esprit, et elle a formulé certaines règles qui permettent d'avancer sur le chemin. J'ai commencé à les observer et en un mois j'ai pu me rendre compte que cet enseignement n'est pas mensonger. Je peux reconnaître en moi les signes de certaines expériences qui y sont décrites. J'aimerais t'emmener avec moi sur cette voie. Tu ne pourras pas peut-être avancer au même rythme, car il te manque une certaine connaissance, mais rien ne s'oppose à ce que tu me suives. Quiconque marche sur ce sentier peut parvenir à la Réalisation, cependant c'est à chacun de décider s'il veut ou non s'y engager. Nul ne pourra t'y entraîner malgré toi. Si tu acceptes de me suivre, je t'écrirai plus longuement à ce sujet.

Ma troisième folie est celle-ci : alors que les gens considèrent leur pays comme quelque chose de purement matériel, champs et plaines, forêts, montagnes et rivières, pour moi, mon pays est ma Mère que je vénère et que j'adore. Que ferait un fils s'il voyait un démon étouffer sa mère et s'apprêter à boire son sang ? Resterait-il tranquillement assis à dîner ou à se divertir avec sa femme et ses enfants, ou bien s'élancerait-il à son secours ? Je sais que j'ai en moi la force de relever ce peuple déchu, non pas la force physique – je ne vais pas lutter par l'épée ou le fusil – mais la force de la Connaissance. L'énergie guerrière du *kshatriya* n'est pas le seul pouvoir, il y a aussi l'énergie spirituelle

du brâhmane, fondée sur la Connaissance. Cette idée, ce sentiment, ne sont pas nouveaux pour moi ; ils ne datent pas d'aujourd'hui. Je suis né avec, c'est dans la moelle de mes os. Dieu m'a envoyé sur terre pour l'accomplissement de cette grande mission. La graine a germé quand j'avais quatorze ans, et à dix-huit ans ma résolution⁵ était prise, irrévocablement. Nomashî t'a peut-être fait croire que quelque méchant homme avait entraîné ton naïf mari sur un mauvais chemin. Mais en fait, c'est ton gentil mari qui, sur ce chemin – bon ou mauvais – a poussé cet homme, et des centaines d'autres, et qui en entraînera des milliers encore. Je ne dis pas que mon dessein s'accomplira de mon vivant, mais il se réalisera inévitablement un jour.

Que vas-tu donc décider ? La femme est la *shakti* de son mari. Préfèreras-tu, prenant Ushâ pour guide, te mettre à genoux devant les Européens et ne jurer que par eux ? Vas-tu par ton indifférence réduire la force de ton mari, ou bien sauras-tu décupler son énergie par ta compréhension et ton enthousiasme ? Tu vas sans doute me répondre : « Il s'agit de choses si importantes ! Que pourrait bien faire une pauvre fille comme moi ? Je n'ai aucune force de caractère, je ne suis pas intelligente, et la seule pensée de ces choses suffit à m'effrayer. » Il existe une solution à ta portée : c'est de prendre refuge en Dieu, de t'engager sur le chemin qui te mènera à Lui. Le Divin saura vite combler toutes tes lacunes. Celui qui prend refuge en Lui est peu à peu libéré de la peur. Et si tu me fais confiance, si tu consens à m'écouter au lieu d'écouter les autres, je te soutiendrai de ma force qui, loin d'en être diminuée, s'en trouvera grandie. Je te le répète : la femme est la *shakti* de son mari ;

cela signifie que le pouvoir de l'homme est doublé s'il peut voir en sa femme son propre reflet et entendre à ses côtés l'écho de sa propre aspiration.

Ne changeras-tu jamais ? « Je veux être bien habillée, je veux bien manger, rire et danser, et jouir de tous les plaisirs possibles. » Un tel état d'esprit n'est guère favorable au progrès. De nos jours, dans notre pays, la vie des femmes est devenue si étroite et si mesquine. Laisse tout cela et suis-moi ! Je suis venu en ce monde pour faire l'œuvre du Seigneur et le temps est venu de se mettre au travail.

Un de tes défauts est d'être trop naïve ; tu crois tout ce qu'on te dit, c'est pourquoi tu es dans un état de perpétuelle instabilité ; ton intelligence ne peut s'épanouir et tu ne peux te concentrer sur aucun travail : il faut y remédier, acquérir certaines connaissances en n'écoutant qu'une seule personne, te fixer un but unique et accomplir ton travail sans te laisser troubler par quoi que ce soit. Tu devras ne tenir aucun compte des moqueries et de la réprobation, et ne jamais fléchir dans ta consécration intérieure.

Tu as un autre défaut. Il ne t'appartient pas en propre ; c'est un défaut de notre époque, au Bengale tout au moins. Nul n'est capable de s'intéresser sérieusement à des sujets de quelque profondeur : religion, entraide, hautes aspirations, grandes entreprises, libération du pays ; tout ce qui est sérieux, noble et élevé, on s'en moque, on s'en amuse, et on rejette tout cela en riant. Il semble que tu aies pris cette mauvaise habitude à l'école *brâhmo*. Bârin avait le même travers et, dans une certaine mesure, nous sommes tous contaminés, mais à Déoghar⁶ ce défaut a pris des proportions démesurées. Il faut rejeter résolument

cette manière de penser. Ce ne sera pas très difficile pour toi. Une fois que tu auras pris l'habitude de réfléchir, ta véritable nature s'épanouira. Tu as une tendance innée à l'altruisme et au désintéressement; il ne te manque qu'un peu de volonté, mais cela viendra si tu pries le Seigneur de toute ton âme.

C'est là ce que je voulais te confier. Garde tout cela pour toi et réfléchis tranquillement. Il n'y a pas de quoi s'effrayer, mais tu trouveras là matière à réflexion. Au début, il te suffira de méditer une demi-heure par jour, de fortifier ton aspiration et de l'offrir sous forme de prière au Seigneur. Cela préparera peu à peu ton esprit. Que toujours cette prière monte de ton cœur : « Que je sois toujours pour mon mari une aide, un instrument, que jamais je ne fasse obstacle à la Réalisation de Dieu et au but qu'il poursuit dans sa vie. » Le feras-tu ?

À toi

3 octobre 1905

Bien aimée,

Depuis quinze jours ce sont les examens au *College* et, de plus, nous sommes en train d'organiser un comité pour le *svadeshî* : tout cela m'a tellement absorbé que je n'ai pas eu le loisir de t'écrire. Voilà bien longtemps aussi que je n'ai pas reçu de lettre de toi. J'espère que vous allez tous bien. À partir de demain le *College* sera fermé. Bien sûr, j'aurai encore du travail, mais cela ne devrait pas m'occuper plus d'une heure par jour.

Je t'envoie, cette fois, vingt roupies. Tu pourrais en

donner dix pour les employés de la Compagnie Burn, ou les utiliser pour quelque autre cause utile. Je ne comprends pas ce qui s'est passé à la Compagnie Burn; les journaux que j'ai lus n'en donnaient aucun compte rendu précis. De nos jours, ce genre de grève n'est pas une petite affaire; les pauvres n'ont jamais gain de cause, ce sont toujours les riches qui l'emportent. Lorsque la classe moyenne cessera de convoiter de petits emplois insignifiants¹ pour monter ses propres entreprises commerciales, ce sera un grand jour pour l'Inde.

Je ne peux te donner beaucoup d'argent, car je dois envoyer soixante ou soixante-dix roupies à Sarojinî pour couvrir ses frais de séjour à Darjeeling. De plus, Madhav Râo² a été envoyé en Europe pour y remplir une certaine mission et il faut aussi que je mette de l'argent de côté pour lui. Par ailleurs, une somme importante a été consacrée au *svadeshî* et j'essaie de lancer un autre mouvement pour lequel il me faudrait des ressources inépuisables. Il ne me reste donc rien.

J'espère que tu as reçu la floriline que je t'ai envoyée. Tout d'abord Dhanjî n'était pas là, et quand il est revenu, Lakshman Râo était, comme moi, pris par les examens, et nous avons tous deux oublié. Je te ferai parvenir l'ordonnance sous peu.

Pourquoi veux-tu lire le « Seeker » (Le Chercheur)? C'est un vieux poème. Lorsque je l'ai écrit, je n'avais aucun idéal spirituel et le poème est extrêmement pessimiste. (Comment dit-on pessimiste en bengali? Je ne sais pas; en marâthî, on dit *nirâshâbâdî*). Je me rends compte maintenant que le désespoir n'est qu'une forme de l'Ignorance.

J'ai été l'autre jour chez Khâse Râo. Ânand Râo est devenu quelqu'un ! Il promet d'être un sacré gredin !

Sri

22 octobre 1905

Mrinâlinî bien-aimée,

J'ai bien reçu ta lettre. Je ne t'ai pas écrit depuis longtemps, ne m'en veux pas. Pourquoi t'inquiéter autant au sujet de ma santé ? À part des rhumes et de la toux de temps à autre, je me porte bien.

Bârin est ici. Lui ne va pas bien du tout. Il a de la fièvre et souffre de toutes sortes de maux, mais même quand son état empire, son énergie ne faiblit pas ; il ne se repose pas et, dès qu'il va un peu mieux, il veut s'en aller travailler pour le pays. Il n'acceptera pas l'emploi proposé. Naturellement je n'en dis rien à Sarojinî ; toi non plus ne lui écris pas, elle deviendrait folle d'inquiétude.

Peut-être en novembre irai-je à Calcutta où j'ai beaucoup à faire

Il n'y a aucune raison pour que je sois découragé en lisant ta longue lettre ; au contraire, j'ai été très heureux. Si Sarojinî était prête comme toi à vivre dans un esprit de détachement, mon travail dans l'avenir en serait grandement facilité, mais cela n'arrivera pas. Son désir de bonheur et de confort est si fort que je me demande si elle pourra jamais le surmonter. Ce sera comme Dieu voudra.

J'ai égaré ta lettre dans un tas de journaux ; je vais la

retrouver et t'écirai à nouveau. Le soir tombe et je termine ici aujourd'hui.

Je vais bien et ne t'inquiète pas si tu ne reçois pas de lettre. Pourquoi crois-tu que je vais tomber malade ? J'espère que vous allez tous bien.

À toi.

c/o Babu Subhodh Chandra Mallick¹
12 Wellington Square, CALCUTTA

[Décembre 1905 ?]

Mrinâlinî bien-aimée,

Je viens de recevoir ta lettre et je suis vraiment peiné de ce que tu me dis. En effet, je t'ai adressé de Bombay une lettre où je te parlais longuement de choses importantes. Je n'ai jamais fait part à personne d'autre que toi de mon intention de me rendre au Bengale, et j'avais de bonnes raisons pour ne pas en parler. Je vois que tu n'as pas reçu cette lettre. Ou bien le domestique ne l'a pas postée, ou bien elle a été égarée. Quoiqu'il en soit, il est bien regrettable que tu perdes patience si facilement. Tu devrais comprendre – je te le dis une fois de plus – que tu n'as pas épousé un homme qui puisse vivre la vie ordinaire du monde ; il te faut donc beaucoup de force et d'endurance. Il se peut que vienne le moment où tu ne recevras plus du tout de nouvelles de moi pendant un mois, un mois et demi ou même six mois. Tu dois donc maintenant apprendre à être forte, autrement tu risques dans l'avenir de te sentir tout le temps malheureuse.

Je t'avais fait part d'un bon nombre de choses importantes et je n'ai pas aujourd'hui le temps de t'en parler à nouveau ; je le ferai un peu plus tard. Je vais bientôt partir pour Kâshî², puis rentrerai à Barodâ. Une fois là-bas, je prendrai un congé pour aller vous voir, mais si Clarke³ n'est pas là, ce sera difficile.

Bârin est toujours à Déoghar ; il a de fréquents accès de fièvre. Si je n'obtiens pas de congé, il reviendra probablement à Bâroda.

A.G.

2 mars 1906

Mrinâlinî bien-aimée,

Je pars aujourd'hui pour Calcutta. Je devais m'y rendre beaucoup plus tôt – j'avais, en effet, reçu l'autorisation de partir en congé – mais les autorités de Barodâ n'ont pas trouvé le temps de la signer, si bien que j'ai perdu dix jours. Quoi qu'il en soit, j'arriverai à Calcutta lundi, mais je ne sais pas encore où j'habiterai. Il ne m'est pas possible d'aller chez Nomashî : d'une part je ne mange plus ni poisson ni viande (je n'en mangerai sans doute plus en cette vie), et comment le lui faire accepter ? D'autre part, si je n'ai pas un endroit à moi, cela pose des problèmes. Chaque matin et chaque soir, j'ai besoin de me retirer pendant une heure et demie, car il y a un certain nombre de choses que j'aime faire dans la solitude. Le 12 Wellington Square serait parfait pour moi, mais Hem Mallick est mort récemment et je ne peux habiter là maintenant. Toutefois, tu peux m'écrire à cette adresse.

J'essaierai d'aller en Assam comme tu me le demandes. Mais dès que je mets le pied à Calcutta, on ne veut plus me lâcher. Il y a mille choses à faire et je n'ai même pas le temps de rendre visite à la famille. Peut-être Bârin (et je peux même demander à Ranchora de l'accompagner) pourrait-il t'amener ici ; car, même si je vais en Assam, ce ne sera que pour trois ou quatre jours – et sans doute pas ce mois-ci. Je verrai quand je serai à Calcutta. Une autre possibilité serait que Sarojinî, si elle le désire, se rende en Assam avec Bârin et alors je pourrais aller la chercher dans un mois. Je déciderai, une fois arrivé à Calcutta.

Sri Aurobindo Ghose

6 décembre 1907

Chère Mrinâlinî,

J'ai reçu ta lettre avant-hier et je ne comprends pas que tu n'aies pas reçu le châle que je t'ai envoyé.

Ici, je n'ai pas une minute de libre ; les articles à rédiger, le travail pour le Congrès, les difficultés du *Bande Mataram*¹ à résoudre, tout retombe sur moi et je ne puis suffire à tout – sans compter mon travail personnel que je ne peux négliger.

Veux-tu essayer de me comprendre ? J'ai actuellement de gros soucis et on me harcèle de tous côtés ; c'est à devenir fou. Si, de plus, tu te tourmentes, cela ne fera qu'accroître mes préoccupations et mes soucis ; par contre, si tu m'écris des lettres réconfortantes, pleines

d'encouragement, cela me donnera la force de faire face, le cœur léger, aux dangers et aux menaces. Je sais qu'il t'est pénible d'être seule à Déoghar, mais si tu t'affermis et gardes confiance, la tristesse n'aura plus autant de prise sur toi. Du fait que je t'ai épousée, il te faudra inévitablement endurer ce genre de souffrance et accepter d'être séparée de moi de temps à autre, car je ne puis, comme la plupart des Bengalis, faire du bonheur des miens le but principal de ma vie. En la circonstance, tu n'as pas d'autre recours que de faire tien tout ce qui fait ma raison d'être et de placer ton bonheur dans la réussite de l'œuvre qu'il m'est ordonné d'accomplir.

Autre chose : ceux avec qui tu vis actuellement sont, pour la plupart, nos aînés ; s'il leur arrive d'avoir des paroles blessantes ou injustes, il ne faut pas leur en vouloir. Et ne crois pas qu'ils pensent réellement tout ce qu'ils disent, ou qu'ils parlent ainsi pour te faire de la peine. Souvent, dans un moment d'emportement, on prononce des paroles sans réfléchir, il vaut mieux ne pas s'y arrêter. S'il t'est vraiment impossible de rester là-bas, j'en parlerai à Girish Babou ; ton grand-père pourrait peut-être aller habiter avec toi pendant que je serai au Congrès.

Je pars aujourd'hui pour Midnapore. À mon retour, après avoir tout réglé ici, je me rendrai à Surât, sans doute vers le 15 ou le 16, et je rentrerai le 2 janvier.

À toi

23 Scott's Lane
CALCUTTA

17 février 1908

Chère Mrinâlinî,

Voilà bien longtemps que je ne t'ai écrit. C'est là une faute dont je me rends sans cesse coupable, mais que faire si tu ne te montres pas indulgente ? Ce qui est enraciné ne disparaît pas en un jour. Pour me corriger de ce défaut, il me faudra sans doute la vie entière !

Je devais venir te voir le 8 janvier, mais cela ne m'a pas été possible ; crois bien que c'est indépendant de ma volonté. J'ai dû aller là où Dieu m'a conduit ; cette fois, ce n'était pas pour mon propre travail, mais pour le Sien.¹

Récemment un changement s'est opéré en moi. Je ne t'en parlerai pas dans cette lettre ; quand tu viendras, je te dirai ce qu'il faut que tu saches. Tout ce que je puis dire pour le moment, c'est que désormais je ne m'appartiens plus. Où que Dieu me conduise, je dois aller ; quoi qu'il veuille me faire faire, je dois le faire ; je suis une marionnette entre Ses mains. Tu auras peut-être du mal à comprendre cela maintenant, mais il est nécessaire que je t'en parle, sinon mon comportement risquerait de te faire de la peine et tu aurais peut-être le sentiment que je t'abandonne. Bien sûr, tu dois penser que je te néglige, que je ne m'occupe que de mon travail. Ne crois pas cela. Jusqu'à présent, j'ai eu bien des torts envers toi et il est normal que tu ne sois pas contente. Mais maintenant je ne suis plus libre ; il faut désormais que tu comprennes que je n'agis plus suivant ma volonté, mais qu'en toutes choses j'obéis aux

ordres de Dieu. Quand tu seras ici, tu pourras mieux saisir le sens de mes paroles. J'espère que Dieu, dans sa Grâce infinie, te fera voir aussi la lumière qu'Il m'a révélée, mais cela dépend uniquement de Sa volonté. Si tu veux être la compagne de mon *dharma*, il faut que de toutes les forces de ton être tu aspiras à ce que le Seigneur, dans Sa grâce, te montre, à toi aussi, le chemin.

Ne fais lire cette lettre à personne, car ce que je t'écris est absolument confidentiel. Je n'en ai fait part qu'à toi seule; donc, défense d'en parler. Je termine ici aujourd'hui.

Ton mari

P.S. – J'ai écrit à Sarojinî à propos de toutes les questions matérielles et il est inutile que je t'en parle aussi. Tu comprendras en lisant la lettre que je lui ai envoyée.

[Sans date]*

Mrinâlinî bien-aimée,

Voilà bien longtemps que je ne t'ai écrit. J'ai l'impression qu'un grand changement va bientôt survenir dans notre vie. S'il se produit, il ne nous manquera plus rien. J'attends et m'en remets à la volonté de la Mère. En moi aussi s'effectue un changement décisif. Je me sens de plus en plus

* Cette lettre a été retrouvée dans les papiers de Sri Aurobindo à Pondichéry.

habité par la présence de la Mère. Quand ce changement sera accompli, que cette Présence en moi sera permanente, il ne pourra plus y avoir de séparation entre nous; car le jour de la Réalisation est proche – et l'action, dans toute son intensité, suivra. Des signes en seront visibles d'ici un jour ou deux. Alors nous pourrons nous revoir.

LETTRES À BHÛPAL CHANDRA BOSE

Calcutta, 8 juin 1906

Mon cher Père,¹

Je n'ai pu me rendre à Shillong en mai, car mon séjour au Bengale oriental a été plus long que prévu.² Le mois de mai touchait déjà à sa fin lorsque j'ai pu regagner Calcutta et mon programme s'en est trouvé forcément modifié. Je pars aujourd'hui pour Barodâ. J'ai demandé un congé à partir du 13, mais j'ignore s'il me sera accordé aussi tôt. De toute façon, je serai rentré à Calcutta vers la fin du mois. Si vous désirez envoyer Mrinâlinî ici, je n'y vois aucune objection. Je suis sûr que ma tante se fera un plaisir de l'accueillir en attendant que je rentre de Barodâ et prenne mes dispositions.

J'ai bien peur de n'être jamais bon à grand-chose en ce qui concerne les vertus domestiques. J'ai essayé, sans grand résultat, de remplir en partie mes devoirs de fils, de frère et de mari, mais il y a en moi quelque chose de trop fort à quoi je me sens forcé de subordonner tout le reste. Bien sûr, cela ne peut excuser le fait que je n'écrive pas : c'est là, je le crains, un défaut qu'il me sera toujours plus facile de reconnaître que de corriger. Je comprends fort bien qu'aux yeux des autres cela semble dû à une absence de la plus ordinaire affection. Ce n'était pourtant pas le cas pour mon père dont j'ai, apparemment, hérité ce défaut. Durant les quatorze années que j'ai passées en Angleterre, c'est à peine si j'ai reçu une douzaine de lettres de lui, et

pourtant, je ne puis douter de son affection puisque c'est la fausse nouvelle de ma mort qui lui fut fatale.³ Je crains qu'il ne vous faille me prendre comme je suis avec tout le poids de mes imperfections.

Bârin est à nouveau malade et je lui ai conseillé d'aller passer quelque temps dans une région au climat plus sain. J'avais pensé à Waltair⁴, mais il tient absolument à aller à Shillong, je ne sais trop pourquoi, à moins que cela ne soit pour visiter cette partie du pays qu'il ne connaît pas du tout et, par la même occasion, faire connaissance avec la famille de sa belle-sœur. S'il se rend à Shillong, je suis sûr que vous prendrez soin de lui pendant son bref séjour. Je crains que vous ne le trouviez quelque peu obstiné et qu'il ne vous surprenne par ses réactions inattendues : ce sont là des défauts de famille. Il aime par-dessus tout partir seul à l'aventure, suivant une impulsion aussi brusque qu'imprévisible, alors qu'il devrait rester à la maison et prendre soin de sa santé fragile. Mais j'ai appris à ne pas intervenir sur ce plan-là ; s'il se sent entravé, il risque de s'échapper par la tangente et d'aggraver ainsi les choses. Il a néanmoins une prodigieuse vitalité qui, dans un bon climat, lui permet de jouer ces tours impunément, et je pense qu'un court séjour à Shillong devrait lui donner un regain de santé.⁵

Avec toute l'affection de
votre beau-fils,
Aurobindo Ghose

Pondichéry, le 19 février 1919

Mon cher Père,¹

Je ne vous ai pas écrit à l'occasion de ce fatal événement qui nous atteint tous deux. Les mots sont bien inutiles face aux sentiments que cette mort a suscités – en admettant que de simples mots puissent jamais exprimer les émotions les plus profondes. Dieu a jugé bon de m'envoyer la seule peine qui pouvait me toucher encore au plus vif de mon être. Il sait mieux que nous ce qui est le mieux pour chacun, et maintenant que le sentiment de l'irréparable s'est effacé, je me sou mets en toute humilité au Plan Divin. Le lien physique qui m'unissait à elle est, comme vous le dites, tranché, mais pour moi le lien d'affection subsiste. Quand je donne mon amour, c'est à jamais. De plus, celle qui m'inspira cet amour reste proche, même si elle n'est plus visible à nos yeux de chair.

Il n'y a pas grand-chose à dire au sujet de ce dont vous m'entretenez dans votre lettre. J'approuve pleinement ce que vous proposez. Tout ce que Mrinâlinî aurait souhaité doit être fait, et je suis sûr que c'est bien là ce qu'elle aurait voulu. Sa mère, bien entendu, peut garder les bracelets, mais je serais heureux si vous pouviez m'envoyer deux ou trois livres lui ayant appartenu, surtout si vous en trouvez où son nom est écrit. Je ne possède d'elle que ses lettres et une photographie.²

Aurobindo

NOTES

Lettres à Mrinâlinî

25 juin 1902

1. La sœur de Sri Aurobindo.
2. Belle-sœur de Sri Aurobindo.
3. Apparemment, il s'agit du Mahârâjâ.
4. Station de montagne dans le Mahârâshtra.
5. Khâse Râo Jadav, magistrat d'un district de l'État de Barodâ, était ami de Sri Aurobindo et lui laissait sa maison quand il s'absentait.
6. Une villa de Barodâ où habita Sri Aurobindo.
7. Un jeune Bengali qui, sur les conseils de Sri Aurobindo, s'était engagé dans l'armée de Barodâ. Sri Aurobindo l'envoya par la suite au Bengale pour organiser des centres d'entraînement préparant le mouvement d'indépendance.

20 août 1902

1. Ceux qui avaient été à l'étranger devaient accomplir des rites de purification pour être réintégrés à la société hindoue. La question se posa lors du mariage de Sri Aurobindo. Comme il refusait d'accomplir ces rites, « un prêtre, un brâhmane complaisant, s'arrangea pour satisfaire aux exigences des *shâstra*, moyennant finance. » A. B. Purani, *The life of Sri Aurobindo*, Pondicherry 1964, p. 60.

30 août 1905

1. *Sahadharminî* : la compagne dans l'accomplissement du *dharma* qui, au-dessus de la loi sociale, morale ou religieuse, est la Loi éternelle, le Bien et, sur le plan individuel, la vérité de l'être.
2. Dans le Mahâbhârata, Gândharî, épouse de Dhritarâshtra, se bande les yeux pour partager la cécité de son mari.
3. Cf. p.13, note 3.
4. La roupie vaut seize annas.
5. *Pratijnâ*, résolution ; lecture indistincte, confondue dans les

premières publications avec *pratishthâ*, établissement. *Pratijnâ* semble plus approprié.

6. À Déoghar où demeurait la famille de Sri Aurobindo.

3 octobre 1905

1. Il s'agit des emplois subalternes qu'offrait le Gouvernement britannique. Très recherchés pour la sécurité qu'ils donnaient, ces emplois étouffaient tout esprit d'initiative et favorisaient un comportement servile.

2. Il devait y suivre un entraînement militaire, et se documenter sur la fabrication des bombes.

Décembre 1905

1. Subodh Chandra Mallick : collaborateur de Sri Aurobindo dans la lutte pour l'indépendance. Il fit don de cent mille roupies pour la fondation du *National College* de Calcutta.

2. Kâshî : autre nom de Bénarès. Sri Aurobindo se rendit au Congrès de Bénarès pour aider le parti extrémiste du Bengale à formuler sa politique de non-coopération.

3. Le doyen du *College* de Barodâ.

6 décembre 1907

1. Voir Introduction, p. 9.

17 février 1908

1. Sri Aurobindo avait rencontré à Barodâ, en janvier 1908, Vishnu Bhaskar Lélé auprès duquel il avait eu une série d'expériences spirituelles.

Il se rendit ensuite à Poona, Nâsik, Dhuliâ, Amraoti, Nâgpur. Il fit « une douzaine de discours en l'espace de trois ou quatre jours », parlant du mouvement nationaliste au Bengale, de l'éducation nationale, de l'indépendance. « Mais je n'y étais pour rien, dit-il ; la chose se fit d'elle-même. » (*On Himself*, Cent. Ed., Vol. 26, p. 88.)

À Bombay, Lélé lui avait dit de « saluer l'audience et d'attendre ; les paroles lui viendraient d'une autre source que le mental ; en fait, c'est ce qui se produisit ; et depuis lors, paroles, écrits, pensées, activités

extérieures, tout lui vint de cette même source, au-delà du mental cérébral. » (*On Himself*, Cent. Ed., Vol. 26, pp. 49-50.)

Lettres à Bhûpal Chandra Bose

8 juin 1906

1. Litt. : beau-père.

2. Sri Aurobindo fit un voyage au Bengale oriental avec Bipin Chandra Pâl pour étudier les possibilités d'un plan d'action révolutionnaire et éveiller chez le peuple la volonté d'indépendance.

3. Il mourut quand on lui annonça que le *Roumania*, sur lequel Sri Aurobindo était censé voyager, avait sombré dans une tempête au large de Lisbonne. Mais, en fait, Sri Aurobindo revenait en Inde sur un autre bateau.

4. Ville de l'Andhra Pradesh.

5. Sri Aurobindo a écrit cette lettre en anglais. Cf. *Sri Aurobindo Archives and Research*, Vol. I, n° 2, p. 85.

19 février 1919

1. Litt. : beau-père.

2. Cette lettre a été écrite en anglais. Cf. Sri Aurobindo, Cent. Ed., Vol. 27, p. 422.

LETTRE À BÂRIN

Introduction

Le père de Sri Aurobindo, le Dr Ghose, rêvait de faire de ses fils des hommes hors du commun, qui seraient un jour « la gloire de leur pays » et, comme beaucoup d'Indiens de son temps, il pensait que seule une éducation occidentale leur permettrait de développer pleinement toutes leurs capacités. En 1879, il emmena donc sa famille en Angleterre et confia à un pasteur de Manchester les trois aînés. Sa femme, Svarnalatâ, attendait alors un enfant et, le 5 janvier 1880, à Norwood, elle mit au monde un garçon auquel on donna le nom de Bârin. Mais, bien qu'il y fût né, il ne devait jamais, comme ses frères, connaître l'Angleterre, car il avait à peine trois mois quand sa mère (que son mari avait précédé) revint en Inde avec sa fille Sarojinî.

Bârin eut une enfance particulièrement tourmentée. En effet, sa mère présentait des troubles mentaux qui allèrent en s'aggravant. Lui et sa sœur, Sarojinî, vivaient seuls avec elle à la campagne, près de Déoghar, tandis que leur père, le Dr Ghose, résidait à Khulnâ où il exerçait son métier de chirurgien. Les deux enfants se trouvaient à la merci des caprices de leur mère et ne recevaient aucune éducation. Finalement, quand Bârin eut dix ans, le Dr Ghose dut se résoudre à les séparer d'elle. Il les confia aux soins de Rânga-Mâ, la compagne de ses dernières années, qui demeurait à Calcutta. La tendresse maternelle dont elle les entourait, les visites fréquentes de leur père et les séjours qu'ils faisaient auprès de lui à Khulnâ leur apportèrent enfin un peu de bonheur et de sécurité.

Le Dr Ghose était un homme d'action, doté d'une forte personnalité. Imprégné des idées évolutionnistes, il voulait, dans la mesure de ses moyens, contribuer au progrès de l'espèce humaine et s'efforçait d'améliorer sur tous les plans les conditions de vie de ses concitoyens. Son influence ne se limitait pas au monde de l'hôpital, mais s'exerçait en de nombreux domaines : il siégeait au tribunal et réglait les litiges, s'intéressait à l'éducation des enfants, invitait, à ses frais, la troupe du célèbre « Star Theater » de Calcutta. Il avait gagné par sa générosité l'amour et le respect de tous, et quand hindous et musulmans s'inclinaient sur son passage, il apparaissait aux yeux émerveillés de Bârin comme le roi sans couronne, mais tout-puissant, du petit royaume de Khulnâ.

Toutefois, cet interlude ne dura que trois ans : la mort du Dr Ghose, en novembre 1892, y mit fin brutalement. Bârin et sa sœur découvrirent la cruauté et l'injustice de la société orthodoxe de l'époque, enfermée dans ses préjugés. Malgré les dispositions testamentaires prises par le Dr Ghose, on les arracha à celle qui avait été pour eux comme une mère. Ils vécurent alors chez un oncle à Déoghar, où était installée la famille de leur mère. Bârin fut admis dans une école anglaise, ce qui lui permit d'entrer plus tard au *College* de Pâtnâ, puis à celui de Dacca. D'autre part, la présence de son grand-père maternel, Râjanârâyan Bose, l'ancêtre du nationalisme indien, les liens qu'il noua avec les êtres d'élite qui gravitaient autour de celui-ci, les visites de Sri Aurobindo revenu d'Angleterre, éveillèrent en lui un intérêt pour le yoga, l'amour de l'art et de la nature, et semèrent en son cœur les germes de son patriotisme futur.

Cependant, Bârin ne poursuivit pas ses études jusqu'au bout. Il voulut se lancer dans l'agriculture mais, faute d'argent, ne put réaliser son projet. Il ouvrit alors une échoppe de thé à Pâtnâ ; bientôt criblé de dettes, il dut fermer boutique. Porté d'un rêve à l'autre, il finit par chercher refuge auprès de Sri Aurobindo, qu'il rejoignit à Barodâ en 1902 et, à son contact, grandit une flamme qui bientôt l'embrasa tout entier. C'est alors qu'il fit vœu de lutter pour l'indépendance de l'Inde¹.

Tenant dans une main la Bhagavad-Gîtâ, dans l'autre une épée dégainée il déclara : « Aussi longtemps que je vivrai, aussi longtemps que l'Inde ne sera pas libérée des chaînes de la servitude, je continuerai d'œuvrer pour la révolution. Si jamais je révèle un seul mot, un seul fait, relatif à notre organisation, ou lui cause le moindre préjudice, ce sera au prix de ma vie. »

L'année suivante, Sri Aurobindo l'envoya au Bengale participer à l'organisation des centres d'entraînement pour les jeunes révolutionnaires. En 1906, Bârin lança, avec deux de ses associés, le *Yugântar*, un journal bengali « prêchant la révolte ouverte et le refus absolu de la domination britannique, et exposant dans une série d'articles, les méthodes à suivre pour livrer une guérilla ». ² Il espérait créer ainsi une atmosphère favorable au mouvement d'indépendance et s'assurer l'aide du peuple.

Comme la plupart des Bengalis de sa génération, Bârin avait été fortement influencé par le roman de Bankim Chandra Chatterji, *Ânandamath*, où l'auteur célèbre la beauté et la force de l'Inde en un poème dont les premiers mots *Bande Mataram*³, allaient devenir le mantra de la libération.

Bankim, en effet, voyait en l'Inde une manifestation de la Mère Divine, et le patriotisme revêtait dès lors un caractère sacré, celui d'une véritable religion faite de ferveur spirituelle, de maîtrise de soi et de renoncement. Dans *Ânandamath*, il fait de ses héros des *karmayogi* luttant, selon l'idéal de la Bhagavad-Gîtâ, pour abolir le Mal et rétablir ici-bas le *dharma*. Inspiré en partie d'un fait historique, c'est le récit du combat que mène un groupe de sannyâsis contre le gouvernement britannique et tous les maux dont il le tient responsable.

Bârin rêvait de créer pareillement, dans la solitude des montagnes, une sorte de monastère, ou de Temple de la Mère, où se réuniraient des hommes voués à la libération et au service de leur pays. C'est à cette intention que Sri Aurobindo écrivit *Bhavani Mandir* (le Temple de la Mère)⁴, où il exposait en détail, pour les membres de cet ordre futur, un programme à la fois spirituel et pratique.

Bârin chercha longtemps un lieu propice à l'établissement de ce monastère, mais se heurta à de nombreuses difficultés, et le projet ne put se réaliser sous cette forme.

Toutefois, en 1907, il devint le chef d'un groupe de jeunes révolutionnaires, animés d'une intense foi patriotique. Ils constituèrent leur mouvement au « Jardin de Mâniktolâ », une propriété laissée à l'abandon, qui appartenait à la famille de Sri Aurobindo, et où ils s'installèrent quelques mois plus tard. Situé à l'orée de Calcutta, le bâtiment délabré, entouré d'une véritable jungle, semblait un refuge idéal à ces jeunes gens qui avaient fait serment de libérer leur pays. Pour le voisinage, Mâniktolâ n'était qu'un petit âshram dont les membres menaient une vie ascétique et

s'adonnaient à l'étude des textes sacrés. L'enseignement de la Bhagavad-Gîtâ et la pratique du yoga qui en découle y tenaient une place importante, mais servaient en même temps de couverture aux activités clandestines du groupe : exercices de tir, fabrication de bombes, recel d'armes diverses. Au départ, ils n'avaient d'autre but que de se préparer à une éventuelle insurrection armée ; cependant le gouvernement britannique recourait à des mesures de répression de plus en plus brutales, et les habitants de Mâniktolâ, par représailles, finirent par se livrer à de véritables actes de terrorisme.

La police était sur le qui-vive et bientôt les membres du groupe se sentirent constamment épiés. Le 30 avril 1908, une bombe, destinée à un magistrat anglais, tua deux Européennes. Les auteurs de l'attentat étaient liés au groupe de Mâniktolâ : l'un se suicida, l'autre fut pendu, et Bârin fut arrêté avec ses camarades le 2 mai. Ils n'avaient eu que le temps d'enterrer leurs armes et de brûler plans et papiers portant les noms et adresses de leurs collaborateurs. Le même jour, la police arrêta Sri Aurobindo, bien qu'il ne fût pas directement impliqué dans cette affaire.⁵

Dans l'espoir de sauver ses camarades, Bârin prit sur lui toute la responsabilité. Incarcéré à la prison d'Alipore avec les autres membres du groupe et Sri Aurobindo, il ne put mettre à exécution le plan d'évasion qu'il avait soigneusement préparé avec ses compagnons et fut condamné à mort un an plus tard. Sa peine fut commuée en déportation à vie aux îles Andaman, et il bénéficia de l'amnistie de 1919. Libéré en 1920, il voyagea à travers

le Bengale, visitant plusieurs âshrams, cherchant sa voie. Cette lettre de Sri Aurobindo est une réponse à sa quête spirituelle.

NOTES

1. Bârintra Kumâr Ghose, *Âmakathâ*, Calcutta, 1931.
2. Sri Aurobindo, *On Himself*, Cent. Ed., Vol. 26, p. 24.
3. *Bande Mataram*, « Je te salue, ô Mère ! ». Sur ce thème, le célèbre écrivain bengali, Bankim Chandra Chatterji (1838-1894) composa en 1875 un chant patriotique dédié à la Mère Inde. Plus tard, il l'inclut dans son roman *Ânandamath*, publié en 1882. Chanté à l'ouverture des sessions du Congrès National à partir de 1896, le *Bande Mataram* devint très populaire en 1905, au moment de la Partition du Bengale, et fut alors adopté comme hymne national. De 1905 à 1947, les mots *Bande Mataram* furent le cri de ralliement de ceux qui combattaient pour l'indépendance et, au Bengale en particulier, les prononcer constituait un délit puni par la loi. Après l'indépendance, le *Janaganamana* de Tagore fut choisi comme hymne national, mais on continue de chanter le *Bande Mataram* en maintes occasions.
4. Sri Aurobindo, *Bhavani Mandir*, Cent. Ed., Vol. 1, p. 59.
5. « Je n'étais ni le fondateur ni le meneur (du mouvement) », dira plus tard Sri Aurobindo. « Ce qu'ils faisaient à cette époque, comme de s'attaquer aux magistrats, était tout à fait puéril. Quand ils se livrèrent par la suite à des actes de terrorisme... cela ne correspondait ni à mes idées ni à mes intentions. » (18.12.1938). A. B. Purani, *Evening Talks*, Pondicherry 1982, p. 547.

Pondichéry, [avril 1920] *

Mon cher Bârin,

J'ai reçu tes trois lettres – et une autre aujourd'hui – mais jusqu'à présent je n'ai pas réussi à te répondre. C'est même un miracle que je sois là en train de t'écrire, car je n'écris de lettre que tous les trente-six du mois ! et moins encore en bengali : cela ne m'est pas arrivé une seule fois depuis cinq ou six ans. Si je parviens à terminer cette lettre et à la poster, le miracle sera complet.

Parlons d'abord de ton yoga. Tu voudrais que j'en prenne la responsabilité et je suis prêt à le faire, mais cela signifie s'en remettre à Celui qui nous meut l'un et l'autre, de façon visible ou invisible, par Sa divine *shakti*. Et tu dois savoir qu'alors il te faudra nécessairement suivre la voie du yoga qu'Il m'a Lui-même indiquée, et que j'appelle la voie du « Yoga intégral ». Ce n'est pas comparable à ce que nous avons tenté dans la prison d'Alipore, ni à ce que tu cherchais à accomplir pendant tes années de déportation aux Andamans. Ce par quoi j'avais commencé, ce que Lélé¹ m'avait apporté, ce que j'avais entrepris en prison, tout cela n'était qu'une recherche du Chemin, une exploration ; ce n'était qu'un contact avec les anciens yogas partiels², une évaluation, un examen minutieux de certains aspects de ces yogas, une expérience plus ou moins complète de l'un, que j'abandonnais ensuite pour passer à un autre.

* La lettre n'est pas datée, mais par recoupement on a pu en fixer la date aux environs du 7 avril 1920.

Plus tard, après mon arrivée à Pondichéry, cette instabilité prit fin. Le Gourou du monde, qui est en chacun de nous, me donna alors toutes les instructions nécessaires à mon chemin ; Il me fit connaître la théorie complète, les dix parties du corps de ce yoga. Durant ces dix dernières années, Il m'a fait vivre les expériences qui m'ont permis de le développer, mais ce processus n'est pas encore terminé. Cela peut prendre encore deux ans et, jusque là, je ne pourrai sans doute pas retourner au Bengale. Pondichéry est le lieu qui m'a été désigné pour l'Accomplissement de mon yoga, à l'exception, bien sûr, d'un de ses aspects, celui de l'action.³ C'est au Bengale qu'est le centre de mon action, mais j'espère que son cercle s'étendra à toute l'Inde, puis à la terre entière.

Je t'écrirai plus tard pour te dire en quoi consiste ce yoga, ou bien nous en parlerons, si tu viens ici. Dans ce domaine, il vaut mieux s'exprimer de vive voix. Pour le moment, je peux seulement dire que son principe fondamental est d'harmoniser et d'unifier la connaissance (*jnâna*), les œuvres (*karma*) et l'amour (*bhakti*) dans leur totalité, en les élevant au-delà du mental jusqu'à une totale perfection sur le plan supramental.

Les anciens yogas avaient une lacune : ayant la connaissance du plan mental⁴ et celle de l'Esprit, ils se satisfaisaient d'expériences spirituelles au niveau mental. Or, le mental, ne peut saisir que des fragments ; il ne peut embrasser le Tout indivisible, l'Infini. Pour l'atteindre, il ne dispose d'aucun moyen hormis le *samâdhi*, le *moksha*, le *nirvâna*, etc. Certains, il est vrai, parviennent à cette libération sans forme. Mais quel en est le fruit ? Le Brahman,

le Moi, le Divin, sont éternellement présents ! mais ce que Dieu veut dans l'homme, c'est qu'il L'incarne ici-bas, à la fois en lui-même et dans la collectivité, qu'il Le réalise dans la vie.

Les anciens systèmes de yoga n'ont pu harmoniser ni unifier la vie matérielle et la vie spirituelle ; ils ont rejeté le monde, le considérant comme une illusion (*mâyâ*), ou un jeu transitoire, ce qui a entraîné, par suite d'un déclin de sa force de vie, la dégénérescence de l'Inde. « Ces peuples périraient si je n'accomplissais les œuvres » dit Sri Krishna dans la Gîtâ.⁵ Et « ces peuples » de l'Inde sont réellement tombés en décadence. Quelques sannyâsis, quelques sâdhus renonçant au monde atteignent bien la réalisation et la libération ; quelques *bhakta* dansent dans une extase d'amour, ne pouvant contenir le flot de la félicité, mais pendant ce temps une race tout entière, amorphe et abêtie, est plongée dans une profonde inertie ; peut-on appeler cela une réalisation spirituelle ?

Certes, il faut d'abord obtenir, sur le plan mental, toutes les expériences possibles, si partielles soient-elles, illuminer et inonder le mental de la lumière et de la joie de l'Esprit, mais ensuite, il faut aller plus haut, car si on ne s'élève pas au-delà, c'est-à-dire jusqu'au plan supramental, on ne peut percer l'ultime secret du monde ni résoudre l'énigme qu'il pose. Dans le Supramental, l'Ignorance qui conduit à opposer le monde et l'Esprit, la vie matérielle et la vie spirituelle, disparaît. Là, le monde n'apparaît plus comme une illusion. Il est le Jeu éternel de Dieu, la manifestation éternelle du Moi. Alors il devient possible de connaître Dieu, de Le posséder entièrement,

de faire ce que dit la Gîtâ : « Me connaître intégralement, intimement. »⁶

Le corps physique, le vital, le mental et l'entendement, le Supramental et l'Ânanda sont les cinq plans de l'Esprit et c'est en gravissant progressivement ces plans que l'homme, dans son évolution spirituelle, approche de la Perfection suprême. Lorsqu'on atteint le Supramental, il devient plus facile de s'élever jusqu'à cet Ânanda indivisible et infini, de l'établir fermement en soi et de le réaliser, non seulement hors du temps dans le *Parabrahman*, mais dans le corps même, dans la vie, dans le monde. Alors l'être intégral, la conscience intégrale et la joie intégrale s'épanouissent et prennent forme dans la vie. C'est là la clef même de mon yoga, son principe fondamental.

Ce processus ne s'effectue pas sans peine. Au bout de quinze ans, je ne suis parvenu qu'au plus bas des trois échelons du Supramental, et je m'efforce de hisser jusqu'à ce niveau toutes les activités inférieures. Mais une fois ceci accompli, je suis convaincu que Dieu accordera à d'autres, à travers moi, la possibilité de réaliser le Supramental sans de trop grandes difficultés. C'est alors que ma véritable action pourra commencer. Je ne suis pas impatient de voir mon œuvre s'accomplir : ce qui doit arriver arrivera à l'heure voulue par Dieu. Et je ne me sens pas non plus porté à m'agiter comme un fou ni à me jeter à corps perdu dans l'action avec la seule force du petit ego. Même si ce que j'ai entrepris ne peut être réalisé, je n'en serai pas troublé : cette œuvre n'est pas la mienne, mais celle de Dieu. Je ne répondrai donc à aucun autre appel ; je bougerai quand Dieu m'y poussera.

Je sais que le Bengale n'est pas prêt. Cette vague de spiritualité qui a submergé le pays n'est encore, dans l'ensemble, que la spiritualité du passé sous une forme nouvelle; ce n'est pas la vraie transformation. Cependant tout cela était nécessaire aussi. Le Bengale en ranimant les anciens yogas a épuisé leurs vieilles tendances (*samskāra*), mais il en a extrait la véritable essence, fertilisant ainsi le terrain. Ce fut d'abord la période du Vedānta : l'Advaita, le Sannyāsa, la Mâyā de Shankara⁷ etc. Maintenant, d'après ce que tu me décris, il semble que ce soit le tour du *dharma* vishnouïte : le Jeu divin (*lilā*), l'Amour, l'ivresse d'une joie extatique. Tout cela est dépassé, inadapté à l'âge nouveau et ne peut durer. Il y a là une forme d'excitation qui ne peut subsister longtemps. Cependant, le mérite de l'idéal vishnouïte est qu'il maintient un lien entre le monde et Dieu et qu'il donne un sens à la vie; mais comme cet idéal est limité, ce sens et ce lien demeurent nécessairement incomplets. Quant à cette attitude sectaire que tu as observée, elle est inévitable. C'est le propre du mental de se saisir d'une partie et de l'appeler le tout en excluant le reste. L'être réalisé (*siddha*) qui apporte une vérité, même s'il n'en exprime qu'un aspect, garde néanmoins une certaine conscience de cette vérité dans son intégralité, bien qu'il ne puisse lui donner forme; mais ses disciples ne peuvent avoir accès à cette vérité intégrale, du fait même qu'elle n'est pas incarnée. Ils remplissent leurs sacs, libre à eux! Le jour où, dans ce pays, Dieu se manifestera pleinement, les sacs se videront d'eux-mêmes! Ce sont là les signes d'une imperfection, d'un manque de maturité, mais cela ne me trouble pas. Laissons l'élan spirituel s'exprimer

librement dans le pays, sous quelque forme que ce soit et en autant de sectes que l'on veut. Plus tard, nous verrons. Nous n'en sommes qu'à l'enfance de l'Âge nouveau, ou plutôt au stade embryonnaire; ce n'est là qu'un premier aperçu et non le commencement.

Venons-en maintenant à Motilâl⁸ et à son groupe. Ce que Motilâl a appris auprès de moi est le fondement du yoga, sa base même : le don de soi, l'égalité d'âme etc., qu'il s'efforce de mettre en pratique, sans y parvenir tout à fait. Or, une des particularités de ce yoga est que la base reste fragile tant que l'on n'a pas atteint un certain degré de réalisation. Maintenant Motilâl veut s'élever plus haut. Il était auparavant attaché à bon nombre de vieilles croyances; s'il s'est libéré de certaines, d'autres lui tiennent encore à cœur. Ainsi, il croyait en la nécessité du renoncement au monde et voulait fonder un « Aurobindo Math » (Monastère Aurobindo)^{*}. Maintenant il s'est rendu compte, intellectuellement, que ce renoncement n'est pas nécessaire, mais, au fond, il reste profondément marqué par les empreintes du passé. C'est pourquoi il conseille à présent de rester dans le monde tout en pratiquant le détachement et l'ascétisme. Il a compris qu'il est indispensable de renoncer au désir, cependant il n'est pas arrivé à concilier pleinement cette renonciation et les délices de l'anānda. De plus, il a adopté mon yoga en fonction du tempérament bengali, c'est-à-dire, non point tant sous l'angle de la

* « J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Motilâl où il me dit n'avoir jamais eu cette intention, et qu'il s'agit d'un malentendu. » (Sri Aurobindo)

connaissance que sous celui des œuvres et de la dévotion ; et bien qu'une certaine connaissance ait fleuri en lui, il lui reste encore beaucoup à découvrir. Si les brumes de sa pensée ne sont plus aussi denses qu'auparavant, elles ne se sont toutefois pas encore dissipées. Il n'a pu briser les limites de ses principes sâttviques et ne s'est pas encore débarrassé de son ego. En un mot, son développement se poursuit, mais n'est pas achevé. Pour ma part, je ne précipite pas le mouvement ; que Motilâl se développe selon sa nature ! Je ne veux pas façonner tout le monde dans un même moule. La vraie Chose, qui est identique en tous, doit s'exprimer de mille façons et s'épanouir en de multiples formes ; tout être doit croître du dedans et je ne veux modeler personne de l'extérieur. Motilâl a saisi l'essentiel, le reste suivra.

Tu demandes pourquoi Motilâl, lui aussi, « remplit son sac ». En voici l'explication : autour de lui se sont groupés des gens auxquels nous étions liés l'un et l'autre, et ils reçoivent à travers lui ce que lui-même a reçu de moi. Or, j'avais écrit dans le *Prabartak*⁹ un petit article intitulé *Samâj kathâ*¹⁰, « À propos de la Société », où parlant de communauté, je disais que nous ne voulions pas d'une société fondée sur la division, mais d'une communauté fondée sur l'Esprit, qui soit à l'image de Son Unité. S'inspirant de cette idée, Motilâl a choisi pour son groupe le nom de *Deva Sangha* (la Communauté divine). Par ailleurs, j'avais parlé en anglais de la vie divine, que Nolini avait traduit littéralement en bengali par *deva jibana*. La *Deva Sangha* est donc la communauté de ceux qui aspirent à cette vie divine. Motilâl, après avoir fondé à Chandernagor

un groupe qui est le germe d'une telle communauté, s'efforce à présent d'en créer de semblables par tout le pays. Mais si l'ombre de l'ego vient à tomber sur une entreprise de ce genre, la communauté risque de se changer en secte. On peut être naturellement tenté de penser que cette communauté, telle qu'elle est aujourd'hui, est déjà ce qu'elle est appelée à être un jour, et que tout doit tourner autour de ce centre unique ; si l'on n'appartient pas au groupe, on est hors du bercail, et si l'on en fait partie, mais qu'on exprime une opinion différente des idées courantes, on est accusé de s'écarter du droit chemin ! Si Motilâl commet cette erreur, du moins dans une certaine mesure – ce que je ne puis affirmer – il n'y a pas grand mal ; il reviendra de son erreur. Lui et son petit groupe ont accompli bien des choses et continuent à le faire. Jusqu'à présent, personne d'autre n'en a été capable. La divine Shakti œuvre à travers lui, cela ne fait aucun doute.

Peut-être vas-tu demander : « Quel besoin avons-nous d'une communauté ? Soyons libres et vivons dans toutes les formes. Que tout soit un et adienne ce que doit au sein de cette vaste unité ! » Oui, mais ce n'est là qu'un aspect de la vérité. Nous ne nous préoccupons pas seulement de l'Absolu sans forme, nous voulons aussi parvenir à la maîtrise de la vie. Sans forme, il ne saurait y avoir de véritable mouvement de vie ; c'est le Sans-Forme qui a pris forme et s'Il a ainsi assumé noms et formes, ce n'est pas par un caprice de Mâyâ ; Il a pris forme parce que la forme est indispensable. C'est pourquoi nous ne voulons rejeter aucune des activités du monde : politique, commerce, vie sociale, poésie, art, littérature, tout aura sa place ; mais à

chacune de ces activités nous devons donner une âme et une forme nouvelles.

Pourquoi alors ai-je abandonné la politique ? Parce que notre politique n'est pas authentiquement indienne ; importée d'Europe, ce n'est qu'une imitation des systèmes européens dans ce qu'ils ont de plus extérieur. Cependant, à un certain moment, il était nécessaire d'adopter cette politique – et nous aussi¹¹ nous l'avons pratiquée – sinon le pays ne se serait jamais relevé ; nous n'aurions pu acquérir l'expérience qui nous est indispensable, ni espérer atteindre notre plein développement. Actuellement encore, cette politique demeure nécessaire, pas tant au Bengale que dans les autres États de l'Inde. Mais le moment est venu de se saisir du corps de la réalité, au lieu de laisser grandir ce qui n'est rien d'autre qu'une ombre. Il nous faut éveiller l'âme véritable de l'Inde et la laisser modeler toutes nos activités. Durant ces dix dernières années, j'ai silencieusement déversé mon influence sur cette politique d'emprunt, ce qui ne s'est pas avéré inutile ; je puis le faire encore, quand il le faut. Mais si je pars d'ici pour me relancer dans l'action, en collaboration avec nos chefs politiques, je ne ferai qu'entretenir une vie politique mensongère et un idéal étranger.

On cherche à présent à spiritualiser la politique – Gandhi, par exemple – mais on ne parvient pas à trouver la bonne voie. En effet, que fait Gandhi ? À sa doctrine de non-violence (*ahimsâ parama dharma*)¹², il mêle le jaïnisme, la résistance passive, la grève générale etc., et en fait un pot-pourri qu'il appelle *satyâgraha*¹³. En réalité, il est en train de répandre dans le pays une sorte de tolstoïsme indianisé ;

mais s'il en résulte jamais quelque chose de durable, ce ne pourra être qu'une espèce de bolchevisme à l'indienne. Je veux bien ; qu'il agisse selon son aspiration, mais ce n'est pas là la vraie chose.

Si l'on répand la force spirituelle sur toutes ces formes impures, si l'on verse les eaux de l'Océan originel dans des vases d'argile, ou bien la force spirituelle s'évaporerait et seule la forme impure demeurerait, ou les vases se briseraient et l'eau sera gaspillée. Il en est ainsi dans tous les domaines. Je peux exercer une influence spirituelle ; quiconque la recevra en sera fortifié et pourra agir avec une énergie nouvelle, mais cette énergie ne servira qu'à sculpter une statue de singe que l'on intronisera dans le temple de Shiva. Le singe, que cette consécration aura doué de vie et de force, pourra jouer le rôle du fervent Hanumân – et même accomplir bien des choses au service de Râma¹⁴ – aussi longtemps que cette vie et cette force l'habiteront. Mais dans le temple de l'Inde, ce que nous voulons, ce n'est pas Hanumân, c'est la divinité, c'est l'Avatâr, c'est Râma Lui-même.

Nous pouvons fort bien nous mêler aux autres ; mais que ce soit pour les attirer sur la Voie, et en gardant intacts l'esprit et la forme de l'idéal, sinon nous nous égarerons et le vrai travail ne se fera pas. Si chacun, où qu'il se trouve, agit ainsi en tant qu'individu séparé, assurément quelque chose peut être accompli, mais s'il agit en tant que membre d'une communauté, le résultat sera infiniment supérieur. Toutefois, le moment n'est pas encore venu. Si l'on donne forme trop tôt à cette communauté, elle ne pourra correspondre à ce que nous voulons. Au début, les membres en seront dispersés. Ceux qui partagent notre

idéal, unis dans une même aspiration, travailleront en des lieux divers. Plus tard, ils pourront créer une sorte de groupement spirituel où, modelant leurs actions selon l'Esprit et les besoins de l'époque, ils se rassembleront, non pour former une société rigide et bornée, telle la société âryenne d'autrefois, ou quelque structure figée, mais pour œuvrer en toute liberté, telle une mer qui s'épand à son gré en ses innombrables variations, embrassant ceci, inondant cela, absorbant tout. Ainsi s'établira peu à peu la vraie communauté spirituelle. Telle est pour l'instant ma vision des choses, mais il faut lui laisser le temps de mûrir. C'est ce qui m'a été révélé à Alipore au cours de mes méditations qui maintenant prend forme en moi. Nous verrons bien à quoi cela aboutira. Le résultat est entre les mains de Dieu : ce qu'Il nous fera faire. Le petit groupe de Motilâl n'est qu'un essai. Ensemble, ils cherchent les moyens de faire du commerce et de se lancer dans l'industrie, l'agriculture etc. Je leur donne la Force et je veille. Il peut y avoir là des matériaux pour l'avenir et on peut, peut-être, en tirer d'utiles suggestions. Ne juge pas d'après les limitations, défauts ou qualités que tu observes à présent ; ils en sont tous encore au stade purement initial et expérimental.

Venons-en maintenant à certains points particuliers de ta lettre. Je ne veux pas m'étendre ici sur ce que tu me dis de ton yoga. Il sera plus facile de le faire quand nous nous reverrons. Tu écris que le corps n'a pas de rapport avec la vraie personne ; à tes yeux le corps n'est qu'une carcasse. Néanmoins ton cœur reste attiré par la vie dans le monde et la vie de famille. Vois-tu toujours les choses de cette façon ? Considérer ainsi le corps comme une carcasse est

le propre de celui qui renonce au monde, qui suit la voie du Nirvanâ. On ne peut vivre dans le monde en entretenant de telles idées. Il faut trouver la Joie en toutes choses, aussi bien dans le corps que dans l'Esprit. Le corps est fait de conscience, le corps est une forme du Divin. Lorsqu'on voit Dieu en tout ce qui existe, lorsqu'on voit que « tout ceci est le Brahman », *sarvamidam brahma*, et que « Vâsudeva est tout ce qui est », *vâsudeva sarvamiti*, on goûte alors la félicité universelle et l'on sent, concrètement, dans le corps même, courir les vagues de cette félicité. Si l'on vit ainsi dans la plénitude de la conscience spirituelle, on peut mener la vie conjugale et vivre dans le monde : dans toutes les activités on découvre la pleine félicité du Divin. Voilà longtemps que je travaille à transformer en pure félicité, sur le plan mental même, tous les objets et toutes les perceptions du mental et des sens. Ils se transmutent à présent en félicité supramentale et, dans cet état, se révèlent la vision et la perception parfaites de Satchidânanda, l'Existence, Conscience et Béatitude divines.

Puis, à propos du *Deva Sangha*, tu écris : « Je ne suis pas un dieu. Je suis un bloc de fer qui a été fortement martelé et passé à la trempe. » Je t'ai déjà dit quel est le sens véritable du *Deva Sangha*. Personne n'est un dieu, mais en tout homme il y a un dieu, et le manifester est le but de la vie divine. Ce but, tout le monde peut l'atteindre. J'admets que les réceptacles humains peuvent être de valeur inégale, mais à mon avis, l'idée que tu te fais de toi-même n'est pas exacte. Quel que soit le réceptacle, si un jour sur lui se pose la main de Dieu et si l'âme s'éveille, peu importe alors sa grandeur ou sa petitesse. Certains connaîtront

peut-être davantage de difficultés, peut-être leur faudra-t-il plus de temps, peut-être y aura-t-il une différence dans la manifestation, mais tout cela n'est pas même certain. La divinité intérieure ne tient aucun compte de tous ces obstacles et de toutes ces lacunes ; elle perce à travers tout. N'avais-je pas moi-même bien des imperfections dans tout mon être : dans mon corps, mon cœur et mon mental ? N'ai-je pas rencontré aussi bien des obstacles ? Ne m'a-t-il pas fallu du temps ? Dieu ne m'a-t-Il pas martelé, jour après jour, minute après minute ? Je ne sais ce que je suis devenu – un dieu ou autre chose – mais je suis devenu ou suis en train de devenir quelque chose : ce que Dieu a voulu façonner. Et c'est cela qui importe. Il en est de même pour tous. Ce n'est pas notre force, mais la Shakti, l'Énergie divine, qui accomplit ce yoga.

Tu as bien fait de prendre la responsabilité du *Nârâyan*. Ce journal avait bien commencé, mais par la suite il est devenu le simple organe d'un groupe aux vues bornées, nourrissant un esprit sectaire, ce qui a tout gâché. Au début, Nolini y publiait des articles, puis comme il n'avait plus la possibilité d'exprimer librement ses opinions, il a été contraint de s'adresser à d'autres journaux. Si l'on veut maintenir vivante la force de vie, il faut que l'air puisse circuler librement, que portes et fenêtres restent grand ouvertes : la libre lumière du jour et le libre souffle du vent sont les aliments premiers de cette énergie de vie.

Pour le moment, il m'est impossible de collaborer au *Nârâyan*. Plus tard, je le pourrai peut-être, mais je suis aussi sollicité par le *Prabartak*, et répondre à cette double demande risque d'être difficile au début. Nous verrons cela

quand je me mettrai à écrire en bengali. Pour l'instant, le temps me manque ; en dehors de l'*Ârya*¹⁵, je ne peux rien écrire d'autre. Chaque mois je dois produire soixante-quatre pages, ce qui n'est pas un mince labeur ! Par ailleurs, j'écris des poèmes ; j'ai besoin de temps pour mon yoga, et il faut bien aussi que j'aie quelques heures de repos.

En ce qui concerne l'article *Samâj kathâ*, qui a été remis à Saurin¹⁶, une bonne partie, je crois, en a été publiée dans le *Prabartak* et ce qu'il a gardé n'est sans doute pas au point, le texte n'ayant pas été entièrement révisé. Il faut que je voie d'abord comment cela se présente, ensuite on verra s'il est possible ou non de publier ces pages dans le *Nârâyan*.

À propos du *Prabartak*, tu me dis que les gens n'y comprennent pas grand-chose, qu'ils en trouvent les articles nébuleux et énigmatiques ; ces sortes de critiques, je les ai entendues bien des fois. Dans ce qu'écrit Moti Babou,¹⁷ la pensée n'est pas bien définie, j'en conviens, et ses articles sont assez touffus, mais ils ne manquent ni d'inspiration ni de force. Même au début, lorsque Nolini et Moni¹⁸ rédigeaient seuls les articles du *Prabartak*, les lecteurs en trouvaient le contenu énigmatique. Pourtant, la pensée de Nolini est très claire, et les écrits de Moni sont directs et pleins de force. L'*Ârya* aussi est l'objet de semblables reproches. Les gens n'arrivent pas à comprendre ce que j'écris. Qui a envie de lire, si cela l'oblige à réfléchir ! Cependant, l'action du *Prabartak* a été assez considérable au Bengale, à un moment où l'on ignorait totalement que je collaborais à ce journal. Si maintenant il n'exerce plus la même influence, la raison en est qu'aujourd'hui les gens sont avides

d'excitation et courent d'une activité à l'autre : d'un côté il y a ce déluge de dévotion, et de l'autre, l'obsession de l'argent ! Mais lorsque le Bengale s'est retrouvé paralysé et plongé dans la torpeur pendant dix années consécutives¹⁹, seul le *Prabartak* a su lui insuffler quelque énergie. Il a puissamment contribué à changer l'état d'esprit du pays et je ne pense pas que son action en reste là.

À ce sujet, je voudrais te faire part – brièvement – de quelques réflexions qui sont le fruit d'une longue observation. À mon avis, la cause essentielle de l'affaiblissement de l'Inde n'est ni la sujétion, ni la pauvreté, ni le manque de spiritualité ou l'absence d'idéal, mais le déclin du pouvoir de penser et la montée de l'Ignorance dans la patrie de la Connaissance. Partout j'observe l'incapacité, le refus ou la phobie de penser. Quoi qu'il ait pu se passer au moyen-âge, à présent, cet état d'esprit est le signe d'une profonde dégénérescence. Le moyen-âge était la nuit, l'époque où l'on voyait l'ignorant triompher ; le monde moderne, lui, voit la victoire du penseur. C'est celui qui réfléchit, cherche, travaille le plus, qui peut sonder les profondeurs de l'univers et en découvrir la vérité, et son pouvoir d'action s'en trouve accru d'autant. Si on considère l'Europe, on remarque deux choses : la présence d'un océan de pensées, vaste et illimité, et le jeu d'une force prodigieuse, impétueuse, et pourtant disciplinée. C'est en cela que réside toute la puissance de l'Europe, une puissance telle qu'elle pourrait dévorer le monde comme auraient pu le faire nos *tapasvî* (ascètes) de jadis dont le pouvoir inquiétait, terrifiait même les dieux et les tenait en respect. On dit que l'Europe court à sa perte ; ce n'est pas mon impression. Toutes ces révolutions et ces

bouleversements sont les phases préliminaires d'une nouvelle création.

Maintenant, regarde l'Inde. À part quelques géants solitaires, on ne rencontre partout que ces gens à l'esprit simple, autrement dit, ces Indiens moyens, qui ne veulent pas et ne peuvent pas penser, dépourvus de toute énergie et sujets seulement à des crises d'excitation passagère. En Inde, on cherche la facilité en tout, dans la pensée comme dans l'expression. En Europe, on recherche la pensée profonde, l'expression profonde. Même l'ouvrier ordinaire réfléchit et veut tout savoir ; il ne se contente pas de connaissances superficielles, mais veut aller au fond des choses. Là est toute la différence. Cependant, l'énergie et le pouvoir de réflexion propres à l'Europe sont affligées d'une limitation fatale : quand elle en vient au domaine spirituel, elle perd toute capacité de perception. Dans ce domaine, tout est pour elle énigmes, métaphysiques nébuleuses et hallucinations yogiques, tout est « comme dans un nuage de fumée où l'on se frotte les yeux, sans rien distinguer ». Mais actuellement l'Europe fait un effort réel pour surmonter cette limitation. Quant à nous, nous avons le sens spirituel – hérité de nos ancêtres – et quiconque possède ce don dispose d'une telle Connaissance et d'une telle Force que d'un souffle il pourrait balayer comme fêtu de paille toute cette puissance prodigieuse de l'Europe. Mais pour capter cette Force, cette *shakti*, il faut avoir soi-même de la force. Or nous ne sommes pas des adorateurs de la Shakti, mais des adorateurs de la facilité, et ce n'est pas par la facilité que la Force s'acquiert. C'est en plongeant dans un vaste océan de pensées que nos ancêtres ont acquis leur vaste

connaissance et édifié une grande civilisation. Mais progressivement la lassitude et la fatigue se sont installées; l'intensité de la pensée a diminué et, avec elle, le puissant courant de la Shakti. Notre civilisation est devenue une structure figée; notre religion n'est plus que bigoterie et pratiques extérieures; notre spiritualité n'est qu'une faible lueur, une vague d'exaltation passagère. Et tant qu'il en est ainsi, on ne peut s'attendre à une résurrection durable de l'Inde.

C'est au Bengale que cette faiblesse atteint son paroxysme. Les Bengalis sont dotés d'une intelligence vive, de sensibilité et d'intuition. Ces qualités sont plus développées chez eux que chez les autres Indiens, mais si elles sont nécessaires, elles ne sont pas suffisantes. Si à cela s'ajoutait la profondeur de la pensée, la force inébranlable, la capacité de l'effort soutenu et joyeux, et un courage héroïque, alors les Bengalis se trouveraient à la tête, non seulement de l'Inde, mais du monde. Toutefois, ils ne font rien pour cela. Ils veulent tout obtenir facilement: la connaissance sans la réflexion, les fruits sans le labeur, la réalisation spirituelle sans discipline et sans effort. Leur principal ressort est une excitation émotive, mais cette émotivité excessive et irraisonnée est en elle-même le symptôme d'une maladie. En effet, depuis l'époque de Chaitanya,²⁰ et même depuis plus longtemps encore, que font les Bengalis? Satisfaits d'un vague aperçu d'une vérité spirituelle, ils s'en vont dansant çà et là, emportés par une vague d'émotion, mais bientôt ils s'en lassent et sombrent dans l'inertie. Ainsi le pays tombe peu à peu en décadence et la force de vie s'épuise. Finalement, où cela les a-t-il

menés? Ils se trouvent dans l'incapacité de se nourrir et de se vêtir eux-mêmes; de tous côtés ce ne sont que lamentations; leur richesse, leurs entreprises, leur commerce, et même leurs terres passent aux mains des autres. Nous avons abandonné le culte de la Shakti, et la Shakti nous a abandonnés. Nous suivons la Voie de l'Amour²¹, mais là où il n'y a ni connaissance ni force, l'amour ne peut demeurer. L'étroitesse et la mesquinerie apparaissent, et dans un mental, un vital et un cœur étroits et mesquins, il n'y a pas de place pour l'amour. L'amour existe-t-il au Bengale? On y voit plus de querelles, de dissensions, de jalousies, de haines et de factions que partout ailleurs, en cette Inde déjà si éprouvée par la division. À l'époque héroïque et noble des Âryens, il n'y avait pas tant de bruit ni de gesticulation. Ce que ce peuple entreprenait, il savait le poursuivre pendant des siècles; les Bengalis, eux, ne soutiennent leurs efforts que pendant un jour ou deux.

Tu dis que si l'on veut stimuler le pays, il faut enflammer les enthousiasmes. C'est ce que nous avons fait dans le domaine politique au temps du *svadeshî*, mais tout ce que nous avons alors accompli est tombé en poussière. Le résultat sera-t-il meilleur dans le domaine spirituel? Je ne dis pas que nos efforts aient été entièrement vains; ils ont porté des fruits – tout mouvement porte ses fruits – mais il s'agit surtout d'un accroissement des potentialités. De toute façon, la méthode que tu suggères n'est pas la bonne si l'on veut réaliser quelque chose de stable. C'est pourquoi je ne veux plus fonder mon action sur l'excitation émotive ou sur quelque exaltation de l'esprit. Je veux fonder mon yoga sur une vaste et puissante équanimité.

Je veux que la plénitude d'une Force solide, inébranlable, régisse tous les mouvements de l'être fermement établi dans cette équanimité. Je veux faire rayonner le soleil de la Connaissance sur l'océan de cette Force, et trouver dans cette immensité de lumière la tranquille extase de l'Unité, de l'Amour et de la Félicité infinis. Je ne tiens pas à avoir des milliers de disciples. Si je peux trouver une centaine d'hommes développés sur tous les plans de leur être, dépourvus d'égoïsme mesquin, et qui soient les instruments de Dieu, cela me suffit. Je n'ai aucune foi dans le métier habituel de gourou, tel qu'il est pratiqué, et je ne veux pas être considéré comme tel. S'il en est qui parviennent à éveiller et à manifester la divinité qui sommeille en eux, et s'ils parviennent à vivre d'une vie divine, que ce soit à mon contact ou à celui d'un autre, je serai satisfait. Car ce sont ces hommes-là qui relèveront le pays.

Ne va pas imaginer d'après cet exposé que je désespère de l'avenir du Bengale. Moi aussi, j'ai l'espoir qu'une grande lumière va se manifester dans ce pays, ainsi qu'on le prédit. Mais j'ai essayé de te montrer le revers de la médaille, de te faire comprendre où gît l'erreur et quelles sont les lacunes. Si cet état de choses persiste, la lumière qui viendra ne sera pas une bien grande lumière et elle ne brillera pas longtemps.

Quant aux sâdhus et aux saints personnages dont tu me parles, l'impression qu'ils me font est, je te l'avoue, plutôt étrange – disons que je ne trouve pas en eux ce que je cherche. Dayânanda²² possède d'étonnants pouvoirs, et ses disciples, qui sont des analphabètes, s'adonnent à l'écriture automatique, ce qui tient du prodige. C'est bien! mais il

ne s'agit là que de facultés psychiques. J'aimerais plutôt connaître la qualité de leur être intérieur et savoir quel degré de développement ils ont atteint. Il y en a un autre qui, par un simple attouchement, peut plonger les gens dans une ivresse extatique. Très bien! mais à quoi cela mène-t-il? Celui qui éprouve cette ivresse pourra-t-il se dresser comme un pilier de l'Âge nouveau, de l'Âge de la Vérité divine? Là est toute la question! Je vois que tu as des doutes à ce sujet, et moi aussi.

En lisant les prophéties de ces saints personnages, je n'ai pu m'empêcher de sourire – mais non par dérision ou incrédulité; pour ma part, je n'ai aucune connaissance d'un avenir éloigné. La lumière que Dieu m'envoie de temps en temps éclaire juste le pas que j'ai à faire, et je me dirige alors grâce à elle. Mais je me demande ce que tous ces sâdhus attendent de moi? Puis-je trouver place dans cette noble assemblée? Je crains fort qu'en me voyant ils ne soient bien déçus et, moi-même, je risque de me sentir comme un poisson hors de l'eau. Je ne suis ni un sannyâsî, ni un sâdhu, ni un saint, ni même un homme religieux. Je n'ai ni religion, ni règle de conduite, ni vertus particulières. Je suis plongé dans la vie du monde et jouis des plaisirs qu'il offre: je mange de la viande et bois du vin, je tiens des propos inconvenants et j'agis à ma guise – je suis un tantrique du *vâma mârگا*!²³ Peut-on me compter parmi ces grands personnages et avatârs? S'ils me voyaient, ils me prendraient probablement pour un avatâr de Kali²⁴ ou de quelque aspect démoniaque de la déesse Kâlî²⁵, de ce que les chrétiens appellent l'Antéchrist. Il semble que des idées fausses circulent à mon sujet; si les gens sont déçus, je n'y suis pour rien.

La raison de cette lettre extraordinairement longue est que, moi aussi, je remplis mon sac, mais je crois que ce sac-là est aussi plein que le filet de Saint Pierre, plein de trésors arrachés à l'Infini. Je ne vais pas l'ouvrir à présent. Si je le faisais prématurément, tout mon butin s'échapperait. Je n'ai donc pas l'intention pour le moment de retourner au Bengale, non parce que le Bengale n'est pas prêt, mais parce que, moi, je ne suis pas prêt. Un homme qui n'est pas mûr parmi des hommes qui ne le sont pas non plus, quelle œuvre peut-il accomplir ?

Ton Sejdâ *

P.S. Nolini m'a écrit que vous ne viendrez pas fin avril, mais au mois de mai. Upen²⁶, lui aussi, m'écrit qu'il a l'intention de venir. Qu'en est-il exactement ? Est-il toujours avec vous ou est-il reparti ? Mukundilâl m'a adressé une lettre à transmettre à Sarojinî, mais j'ignore où elle se trouve en ce moment, aussi je t'envoie cette lettre en te priant de la faire suivre.

Par ailleurs, une lettre de Motilâl me donne à penser – compte tenu de certaines autres circonstances – qu'un malentendu a jeté une ombre entre lui et Saurin, et que cela pourrait troubler leur relation. Que de telles choses puissent se produire entre nous est absolument inadmissible. Je vais écrire à Motilâl à ce sujet ; de ton côté, dis à Saurin de veiller à ce que rien ne puisse conduire à une rupture, ou même à une brouille entre eux. D'autre part, qui a dit à Motilâl que les propos de Saurin donnent aux gens l'impression

* Sejdâ : frère aîné.

qu'Aurobindo Ghose n'a rien à faire avec le *Prabartak* ? Je suis sûr que Saurin n'a rien dit de semblable ; le *Prabartak* est *notre* journal. Que les articles soient ou non de ma main, c'est à travers moi que Dieu donne à Motilâl le pouvoir qui lui permet d'écrire. Et si l'on considère leur contenu spirituel, on peut dire que j'en suis l'auteur ; Motilâl ne fait qu'y ajouter une coloration qui lui est propre. Saurin aura probablement dit que ces articles n'avaient pas été écrits par Aurobindo Ghose ; même cela, il aurait mieux valu ne pas le dire, car cela crée une fausse impression dans l'esprit des gens. Qui écrit ou n'écrit pas dans ce journal est une chose que j'ai gardée en grande partie secrète. C'est le *Prabartak*, « l'Initiateur », qui s'exprime dans le *Prabartak* ; c'est la Shakti Elle-même qui écrit ; il ne s'agit point de la production d'un individu particulier. C'est la pure vérité. *Naissance Divine* etc., et les articles de Moni et de Nolini ont paru sous forme de livre. Là aussi, aucun nom d'auteur n'est mentionné, pour la même raison. Tenons-nous-en là jusqu'à nouvel ordre !

Notes

1. Lélé : voir p. 9
2. Yogas partiels : les trois voies de yoga : *karma yoga*, *bhakti yoga*, *jnâna yoga*, yoga de l'action, de l'amour et de la connaissance ; *râja yoga*, yoga royal ou yoga classique qui s'appuie principalement sur une discipline mentale ; *kundalinî yoga*, yoga de l'éveil de l'énergie ; *hatha yoga* (*hatha* : force, effort obstiné), yoga utilisant le corps physique pour parvenir à la libération par la maîtrise des énergies.
3. Sri Aurobindo envisageait de retourner un jour au Bengale.
4. *manas-buddhi*, le mental et l'intelligence discriminatrice.
5. *Bhagavad-Gîtâ*, III, 24.
6. *Bhagavad-Gîtâ*, VII, 1 ; XI, 54.
7. Selon Shankara (788-820?), seul le Brahman, l'Absolu ou l'Âtman est la réalité ; tout le reste n'est qu'apparence – ce que traduit la formule populaire : *brahma satyam jagan mithyâ*, le Brahman est la réalité, le monde est mensonge.
8. Motilâl Roy hébergea Sri Aurobindo à Chandernagor durant quarante jours alors que celui-ci était recherché par la police. Il devint le disciple de Sri Aurobindo et fonda par la suite le *Prabartak Sangha*.
9. Le *Prabartak*, journal édité par Motilâl Roy.
10. Cet article fut publié par la suite sous le titre de *Jagannâther ratha*, Le Chariot de Jagannâth.
11. Le parti nationaliste.
12. *ahimsâ parama dharma* : « La non-violence est le suprême devoir. »
13. *Satyâgraha* : l'attachement à la vérité, la force de la vérité. Nom que donna Gandhi au mouvement de résistance passive.
14. Râma, l'avatâr, incarnation de Vishnu, tua le démon Râvana avec l'aide du singe Hanumân et de son armée.
15. L'*Ârya*, revue mensuelle de philosophie rédigée par Sri Aurobindo de 1914 à 1921.
16. Saurin : un cousin de Mrinâlînî.
17. Moti Babou : Motilâl Roy.
18. Nolini Kanta Gupta et Suresh Chakravarty, premiers disciples.
19. De 1910 à 1920, après l'emprisonnement des chefs politiques, « le Bengale s'est retrouvé paralysé ».
20. Chaitanya (1486-1534), grand saint et réformateur religieux au Bengale. Il anima le culte vishnouïte, prêchant la *bhakti*, la dévotion à Krishna, incarnation de Vishnou. Sous son impulsion, des processions de fidèles parcouraient villes et campagnes en dansant et en chantant les louanges de Krishna.
21. Voie de l'Amour suivie par Chaitanya.
22. Dayânanda ; il s'agit d'un yogi du Bengale oriental, et non de Swâmî Dayânanda Sarasvati (1824-1883), fondateur de l'*Ârya Samâj* et l'un des pionniers de la Renaissance indienne.
23. *Vâma mârga* : la « voie de gauche » du tantrisme.
24. Kali (ne pas confondre avec Kâlî), démon semant la ruine et la discorde. Dans la tradition indienne, le dharma, l'Ordre cosmique, est représenté sous la forme d'un taureau blanc qui, durant l'âge de vérité, *satya yuga*, repose sur ses quatre pattes : *tapas*, ascèse, feu de la concentration ; *çauca*, pureté ; *dayâ*, compassion ; *satya*, vérité. Mais dans le déroulement des cycles cosmiques, au fur et à mesure que l'*adharmâ*, le Mal et l'Injustice, voilent la Vérité, le Taureau est successivement privé de l'une de ses pattes. Durant la quatrième période cosmique, *kali yuga*, ère actuelle, le démon Kali essaie de briser la quatrième patte du Taureau, dernier support de vérité sur lequel repose le dharma. Cf. *Bhagavata Purâna*, I, 17, 23-25.
25. Kâlî, la Noire, qui détruit le Mal en vue d'une nouvelle création.
26. Upendranâth Banerji : impliqué dans l'« Affaire de la Bombe », il fut condamné à la déportation à vie aux îles Andaman en 1909. Il bénéficia de l'amnistie générale de 1919.

LETTRES AU *PRABARTAK*

Lettres au Prabartak

« Chantant sans cesse ma gloire, persévérant dans leur effort spirituel, prosternés devant moi avec dévotion, ils m'adorent en une communion constante avec moi. »¹

« Leur conscience pleine de moi, leur vie entièrement donnée à moi, s'éclairant mutuellement, ne s'entretenant que de moi, ils connaissent une joie inaliénable. »²

Le degré de réalisation que nous atteindrons dépendra de notre aptitude à parvenir à cet état. Cet idéal, nous ne pouvons encore le réaliser pleinement, mais parce que nous avons foi en la possibilité d'y parvenir, nous tendons tous nos efforts vers ce but.

« À ceux qui dans leur pensée sont en constante union avec moi, qui m'adorent et me vouent un amour intense, je donne l'Intelligence par laquelle ils pourront parvenir jusqu'à Moi. »³

Quand nous appelons les autres sur le chemin du yoga, c'est avec la conviction que nous pourrons un jour contempler la Terre promise, comme Moïse put le faire du haut du Mont Nebo.

« Même un peu de ce *dharma* nous délivre de la Peur. »⁴

Même si nous ne disposons que d'un grain d'énergie, mettons-nous à la tâche. Le résultat est entre les mains du Divin, mais l'aboutissement est encore lointain, car ce chemin n'est pas celui d'un yoga individuel, en vue d'une réalisation purement personnelle; c'est un chemin qui, pour conduire à une réalisation effective, doit être celui d'un yoga collectif. C'est pourquoi si quelqu'un, par la grâce divine, parvient seul à la perfection du yoga intégral, je ne parlerai pas de réalisation. Ce chemin (ce yoga collectif) est une ascension où les accomplissements se succèdent; à moins d'être arrivé au sommet, c'est une prétention de croire que l'on a atteint le but.

Nous ne sommes pas des faiseurs de miracles. Tout ce qui arrive dans l'univers est le jeu d'une force agissant selon les lois de la Nature : ou bien il n'y a pas de miracles, ou bien tout est miracle. Mais il est vrai qu'au-delà des forces naturelles, il y a le jeu d'une Force divine; c'est là un fait essentiel, non une fantasmagorie. Cette Force est celle du Suprême, c'est l'instrument de Sa volonté et non pas une force destinée à affirmer l'ego de l'individu et ses opinions, ou à satisfaire ses émotions et ses désirs.

Ce que je vais écrire ne vise pas à réfuter la thèse défendue par l'auteur de la lettre que vous m'adressez. Cependant, il émane de celle-ci des questions d'intérêt général. Mon but, en la prenant comme point de départ, est de répondre à ces questions et de dissiper les doutes ou les idées fausses qui peuvent surgir dans l'esprit d'un sâdhak encore novice. Mais laissez-moi vous dire tout d'abord que j'ai maintes fois traité ce sujet en anglais. Maintenant, vous

m'obligez à répéter la même chose en bengali; c'est m'infliger là un casse-tête qu'à mon tour je vais faire subir à mes lecteurs. En effet, comme vous le savez, par suite de mon éducation et d'un enchaînement de circonstances, si j'ai acquis une certaine aisance d'expression en anglais, ce n'est pas le cas en bengali. Si je mutile, ou même massacre ma langue maternelle, souillant ainsi les pages du *Prabartak* avec mon « bengali à l'anglaise » ce sera votre faute, non la mienne. Voilà un long préambule, maintenant venons-en à notre sujet.

Laissez-moi tout d'abord vous poser une question : pourquoi voulez-vous à tout prix que je réponde à cette lettre? Pour pouvoir argumenter, il faut qu'il y ait un terrain commun de discussion. Or il fait ici totalement défaut. Les modes de pensée diffèrent et, en matière de sentiments et de perceptions, c'est le jour et la nuit. Je ne dis pas que ce qui est obscurité pour l'auteur de cette lettre soit pour moi lumière : plus exactement, dans cette crypte profonde de la connaissance yogique, qui pour lui est une nuit, *yā nishā*⁵, moi je suis éveillé et je vois; par contre, c'est dans la « lumière » de l'intellect que lui reste éveillé et voit. Bien qu'à mes yeux, cette « lumière » ne soit pas vraiment une nuit profonde, elle m'apparaît comme une sorte de lueur crépusculaire, qui me semble être une fausse lumière. Pour lui, la connaissance et l'énergie acquises par le yoga ne sont qu'ignorance, leurre, illusion; pour moi, la connaissance intellectuelle, comme les espoirs et les émois du cœur, ne sont que mirage.

Il semble que votre correspondant soit un adorateur des doctrines occidentales. Mais, en définitive, le bénéfice du

culte de l'intellect est qu'aujourd'hui l'homme se retrouve écrasé, meurtri et déstabilisé intérieurement; or votre Sri Hak en chante éperdument la victoire et, « dans un fracas qui se répercute par la terre et le ciel »⁶, déclare la guerre à Dieu. Si, face à cette formidable offensive, Dieu, qu'il appelle « le grand Déserteur », ne s'enfuit pas de l'Inde pour toujours, le pouvoir de la raison humaine n'est que prétention! Je viens d'employer le mot « doctrines » en parlant de ces systèmes de pensée occidentaux; en fait, l'Europe d'aujourd'hui n'a plus une foi inébranlable en la suprématie de l'intellect. Dans une certaine mesure, elle se rend compte de l'insuffisance du rationalisme, qu'elle a cultivé d'une manière excessive, et elle est à la recherche d'une nouvelle forme de pensée : elle cherche Dieu. En France, en Angleterre, en Amérique, depuis vingt ou trente années, on peut observer ce courant dans le domaine de la philosophie, de la poésie, de la peinture et de la musique. Nombreux sont ceux qui demeurent dans les mêmes ténèbres, tandis que d'autres tâtonnent ou perçoivent des formes dans une sorte de brouillard, mais d'autres aussi s'ouvrent à la lumière. Et la force de ce courant croît de jour en jour.

Jusqu'à présent, nous n'avons pas été atteints par les erreurs de l'Europe, mais nous sommes dans un état d'instabilité et souffrons des errements passés de l'Inde. L'auteur de la lettre, sous l'emprise de son imagination, se prend à rêver et ne voit qu'un côté des choses. Si l'Europe, dit-il, connaît l'opulence et est parvenue à la suprématie grâce à la culture de l'intellect et de la raison, il faut voir là une ascension, donc une chute là où une telle culture fait défaut,

et choisir son chemin en conséquence. Et il conclut : c'est au fruit qu'on reconnaît l'arbre, dit le proverbe; pourquoi ne pas nous élancer sur cette voie si prometteuse?

Eh bien, que tout le monde trébuche, si tel est le souhait du pays! Si après s'être embourbé plusieurs fois, on se rend compte de son erreur, on apprend à suivre la bonne route. « En ignorant Dieu logé dans un corps humain »⁷, en mésestimant l'action éclairée par la connaissance, nous sommes tombés dans un gouffre et nous sommes encore pris dans ses tourbillons. Si nous parvenons à nous en extraire par la force de la raison, ce sera pour glisser dans cet autre gouffre où Rome et l'ancienne Grèce ont péri, où la Russie et l'Allemagne ont aujourd'hui basculé, et où tant de puissantes nations croupissent. Si nous croyons alors connaître le bonheur, nous pourrions nous enivrer de la liqueur du rationalisme, mais si cela nous permet de nous relever et que nous continuions à suivre le même chemin, nous ne serons pas plus avancés; pour finir, ce sera l'annihilation et l'extinction de la nation, *tat vishnu paramam padam*⁸! Cependant, nous qui avons découvert le chemin de la Vérité, nous ne cesserons d'appeler les autres sur cette voie.

Laissons là ces divergences de vues. Selon moi, si ce qu'affirme Sri Hak est erroné, ou est une déformation de la vérité, il y a néanmoins dans cette déformation une lueur de vérité. Son état d'esprit, ses prises de position, sont tout à fait naturels et semblent courants chez un grand nombre d'Indiens. Cela a eu son utilité. J'ai écrit ailleurs bien des fois sur ce sujet. L'agnosticisme et le matérialisme de l'Europe ont été nécessaires pour détruire les perversions

de la religion et les idées fausses et étroites que l'on avait de Dieu. Maintenant, tout un courant spirituel de pensée éclaire l'Europe et l'Amérique où se répandent les vastes et profondes vérités du Vedânta. L'intellectualisme, le matérialisme scientifique, l'agnosticisme, en défrichant le terrain, ont permis de jeter une semence nouvelle. Chez nous, il était indispensable de démolir l'ancienne structure stagnante. L'éducation anglaise a facilité la tâche et la pleine vérité spirituelle a eu alors une chance de se manifester. La dernière phase de l'Inde ancienne est marquée, dans le domaine du yoga, par une inaction, une aversion croissantes pour le monde et un effort pour s'en libérer et, dans le quotidien, par une étroitesse d'esprit et un manque total de vigueur. Mais le véritable remède à cette maladie n'est pas le rationalisme : il nous faut suivre intégralement la voie du Vedânta dans tous les aspects de l'existence. Notre sâdhanâ consiste à en appliquer la connaissance ; c'est le message fondamental que nous propageons.

Sri Hak ne veut pas suivre cette voie. Pour lui, seul le pouvoir de la raison pourra faire de l'Inde une nation forte. Très bien ! Que chacun s'attelle à sa tâche en suivant ses idées et ses inspirations. En fait, celui qui considère l'intellect comme la faculté la plus importante, ne voit dans le yoga qu'un leurre, une illusion. Mais le fondement du yoga est qu'au-dessus de la raison et de l'intellect (*buddhi*), il y a Autre Chose : *yo buddheh paratas tu sah*.⁹ Pour atteindre cette « Autre Chose », il est indispensable d'élargir et de purifier nos facultés mentales. Il faut en ouvrir les portes fermées, afin de contempler Dieu établi en sa demeure ou

de Le sentir dans le secret du cœur ; ensuite on peut s'élever au-delà de l'intellect. Il est dit aussi dans la Gîtâ : *evam buddheh param buddhvâ samstabyâtmānamātmanā*, « par l'entendement, s'éveillant au Suprême qui est au-delà, maîtrisant le moi par le Moi¹⁰ », il faut placer le petit moi humain sous le contrôle du plus grand Moi, du Divin au-dedans de soi.

Le chemin des rationalistes et celui des spiritualistes n'est pas le même ; leur but, leurs règles, leur point d'appui, leur force, leur langage même, diffèrent. Sri Hak et moi utilisons le mot Dieu, mais sa conception de Dieu et le sentiment, l'expérience, que j'en ai intérieurement, sont tout à fait dissemblables. Le mot est le même, le sens est différent. En l'occurrence, à quoi bon discuter ? Si j'écrivais en français, tandis qu'il écrit en anglais, le résultat serait sans doute le même. Je peux comprendre son anglais, mais il ne comprendra pas mon français. Je comprends aussi son état d'esprit, qui est celui de la plupart des gens ; j'ai nourri, moi aussi, des idées du même genre que celles qu'il défend, et j'ai connu des périodes de doute et de débat intérieur lorsque j'étais un rationaliste et un agnostique et que je n'avais pas vu Dieu face à face. Lui n'a pas eu cette expérience et ne peut comprendre ce que je vis ; puisqu'il ignore cette réalité, les mots que j'emploie pour la décrire sont pour lui vides de sens, simple fabulation.

Je n'ai pas d'objection à ce que le Dieu né de l'imagination de Sri Hak soit expulsé du champ de l'esprit humain ; le Dieu véritable, nul ne peut le bannir, ni Sri Hak, ni Voltaire, ni la science matérialiste. Il guide l'athée comme le croyant ; Il est l'Omniscient qui dirige tous les êtres.

La lettre de Sri Hak présente une autre difficulté : il me prête des paroles que je n'ai pas prononcées et il noie dans le torrent de ses sarcasmes le sentiment de dévotion qui, pour lui, n'est que simulacre. Il prétend que le don de soi au Divin est synonyme d'indolence et que notre sâdhanâ est celle du moindre effort.

Il faut une certaine subtilité d'esprit et de la patience pour comprendre ce qui touche à la métaphysique. Dans une petite revue comme le *Prabartak*, et dans un nombre limité de pages, il n'est guère possible de traiter à fond un problème de cet ordre. Le chemin du yoga n'est pas seulement fondé sur la réflexion, c'est une expérience intérieure. Si, dans la vie ordinaire, surgissent de nombreux conflits, sur la voie du yoga il en surgit un plus grand nombre encore, et les obstacles et les difficultés ont un caractère plus aigu. Par l'expérience et l'introspection, on peut parvenir à une harmonie intérieure provisoire, jusqu'à ce que les obstacles soient éliminés et qu'apparaisse, dans la diffusion d'une lumière divine, le sens véritable des réalités contradictoires ; alors, l'harmonie s'établit d'elle-même, on n'a plus à la rechercher par un effort de la pensée. Mais Sri Hak n'est pas un aspirant au yoga ; il n'est pas tourné vers le dedans de l'être ; il se préoccupe essentiellement de l'Inde vue du dehors. Or notre but est de modeler la vie extérieure sur la vie intérieure, *to live from within outward*¹¹ et, au lieu d'être esclaves des circonstances, ballottés comme des marionnettes sur le flot des événements, de fonder sur une base solide l'indépendance et la souveraineté de l'âme. Nous sommes persuadés que si la jeunesse du pays peut y parvenir, l'Inde, à nouveau, redressera glorieusement la

tête et répandra sur le monde sa lumière, sa force et sa joie. C'est au fruit qu'on reconnaît l'arbre, mais le fruit ne vient pas en un jour ; il faut qu'il atteigne sa maturité, que la réalisation soit complète.

C'est par un tel effort spirituel que l'Inde – nous en sommes convaincus – atteignit jadis à la grandeur, et la force qu'elle acquit lui permit de survivre à d'innombrables périls durant la période de décadence. Maintenant l'Europe s'efforce d'établir le règne du droit et de la justice, un royaume de Dieu sur terre, mais ce but ne peut être accompli que par un changement intérieur, et non par la force d'un intellect imbu de sa supériorité. Sri Hak prétend que nos convictions ne se fondent sur rien de substantiel, ce n'est qu'un conte propre à bercer les enfants. Il dit que le centre de force en Inde n'a jamais été la connaissance spirituelle. On ne renonçait pas aux richesses pour se conformer à quelque principe supérieur, mais par faiblesse ou incapacité de se défendre et, se trouvant en difficulté, on n'avait pas d'autre solution que de se faire sannyâsî. Voilà une bien étrange interprétation de l'histoire ! L'Inde, consciemment, n'a pas adhéré aux grands principes de Tolstoï, tels que « Resist no evil »¹², ni exalté la souffrance et la pauvreté.

« La philosophie spirituelle de l'Inde est totalement creuse ; elle ne peut donner à la vie son plein développement », déclare Sri Hak, et il poursuit : « Il n'y a eu personne chez nous de l'envergure de Lloyd George ou du Dr Wilson, qui ait renoncé à tous ses privilèges pour suivre un idéal. » Il se gausse en nous entendant parler de « don de soi ». Nous aussi, nous pouvons difficilement réprimer notre amusement en lisant ses remarques. Ce que nous

affirmons peut paraître insensé ou puéril, mais Sri Hak, qui est voué au culte de la raison, fait preuve d'un manque total de maturité dans ses propos. N'y avait-il aucun principe spirituel gouvernant les pratiques des âshrams de l'Inde ancienne? N'y en avait-il pas un derrière le renoncement du Bouddha? Tous ceux qui, jusqu'à Râmakrishna, ont ainsi renoncé au monde, l'ont-ils fait parce qu'ils se trouvaient en difficulté?

Venons-en à l'essentiel. « Resist no evil », la non-violence, a été un principe chez les anciens bouddhistes et les jaïns, mais non une règle dans l'Inde entière. Selon la tradition, épouser la pauvreté, se dépouiller de tous ses biens, était la voie du sannyâsî, non de l'homme vivant dans le monde. Les *shâstra* reconnaissent quatre buts dans la vie de l'homme : plaisir et jouissances (*kâma*), gain et richesses (*artha*), accomplissement de la loi sociale, morale, religieuse (*dharma*) et libération (*moksha*). Dans les Écritures de l'Occident, ces quatre tendances, inhérentes à la nature humaine, sont mentionnées comme telles, mais non reconnues comme objectifs fondamentaux.

Il est vrai que, quelle que soit la voie du sannyâsî, la nation, elle, ne renonce pas de plein gré à ses richesses. L'auteur de la lettre, submergé par ses émotions, n'hésite pas à déclarer que l'Inde – non volontairement, mais par la force du destin – a été privée durant des âges de toutes ses richesses, et même opprimée. C'est là une exagération, ce n'est pas l'exacte vérité. Jusqu'à un passé récent, l'Inde était un pays opulent et puissant. Elle absorba en peu de temps les Scythes et les Huns; elle put convertir des barbares en des peuples civilisés et ouverts spirituellement.

Puis les Musulmans vinrent à leur tour; sa grandeur et ses richesses n'en furent pas amoindries. Si vous considérez l'Inde comme un pays conquis, vous verrez qu'en Europe aussi il n'y a pas un seul pays qui, à une époque donnée, n'ait été sous le joug d'un conquérant. Mais l'Inde, par suite de son manque d'unité politique, a dû faire face à de nombreuses invasions; maintes fois, elle a repris le dessus, soit en absorbant le conquérant, soit en parvenant à une entente par la paix ou par la guerre, et ceci n'est pas un signe de faiblesse. Ce n'est qu'au cours de ces deux derniers siècles qu'elle s'est effondrée : dépouillée de ses ressources, épuisée, elle a été la proie de multiples calamités. Maintenant, elle se relève, elle cherche un accord avec l'Angleterre afin de lui arracher son indépendance. Si ce n'est la force spirituelle, quelle autre force lui a-t-elle permis de survivre si longtemps et de s'élever tant de fois au-dessus des dangers? Quoi que certains puissent dire, Anglais ou Indiens, refusez de nous considérer comme un peuple misérable, incapable, à jamais déchu. Ceci est contraire à la vérité.

Venons-en donc à l'aspect spirituel. Quiconque prétend que l'ancienne civilisation de l'Inde n'était pas fondée sur la spiritualité, se fait de celle-ci une idée fautive ou n'a pas étudié le sujet sérieusement. Nous admettons que notre pays n'a pu couler totalement sa vie dans le moule de la spiritualité – combien parviennent jamais à développer toutes les parties de leur être suivant un tel idéal? L'homme est, par nature, très complexe, aussi son existence est-elle parsemée de complications et de contradictions. Je reconnais que cet état de choses est à la racine de bien des erreurs.

Si la voie spirituelle conduit à de grandes réalisations, elle est aussi semée d'embûches ; par suite des nombreuses déficiences inhérentes à l'être humain, l'aspiration ne peut que fléchir à certaines périodes.

Je reconnais aussi que de nombreuses déviations ont terni ce dernier siècle de notre histoire. Parce qu'on a « ignoré Dieu logé dans le corps humain »¹³, mésestimé l'action éclairée par la connaissance et créé une opposition et une séparation entre le yoga et la vie, les errements se sont multipliés.

Cependant, affirmer que les divers aspects de la pensée métaphysique indienne sont vides de toute substance est le signe d'un esprit borné et irréfléchi. Pour s'être égarée hors du vrai chemin de la spiritualité, l'Inde a sombré dans le malheur ; mais, au-dedans d'elle, elle n'a jamais perdu cette soif du Divin ; c'est grâce à cette force intrinsèque qu'elle a survécu à tous les périls, à toutes les attaques, et s'est redressée, portée chaque fois par une nouvelle vague de spiritualité ; l'histoire en témoigne. Un tel courant a été le signe précurseur du relèvement que l'on observe à présent. Si on récuse l'histoire et rejette les faits en imposant ses propres opinions, alors il n'y a plus rien à dire.

Sri Hak prend l'Europe comme exemple. Permettez-moi de poser une question : y a-t-il une nation européenne qui survive depuis des milliers d'années grâce au développement de l'intellect ? Il dit que la décadence de l'Inde provient d'une insistance exagérée sur la vie spirituelle au détriment de la raison. Je reconnais que nous n'avons pas su développer suffisamment chez l'individu la capacité de penser par lui-même, ce qui entraîne bien des maux ; cela,

je l'ai écrit maintes fois. Je voudrais rappeler aussi que nombre d'empires se sont effondrés (l'Égypte, l'Assyrie, Babylone, la Grèce, Rome), qui donnaient la primauté à l'intellect. Mais, dit-il, c'est la prédominance de l'intellect qui a permis à l'Angleterre, à la France, à l'Amérique, de vaincre l'Allemagne ; donc, bannissons Dieu et célébrons la victoire de la raison ! À moi de vous demander : l'Allemagne manquait-elle de puissance mentale ? La culture intellectuelle n'existait-elle pas chez elle ? Pendant un siècle, et jusqu'au premier jour de la guerre, elle était le guide de l'Europe dans le domaine social, celui de la philosophie, de la connaissance, de la pensée théorique, aussi bien que dans celui de la science appliquée, sinon de la recherche proprement dite. Nulle part ailleurs, on ne rencontrait une telle discipline, une telle efficacité, une organisation aussi solide, fondées sur la force de l'intellect ; si celle-ci est tout, alors pourquoi l'Allemagne a-t-elle été vaincue ? Et l'Angleterre, qui ne cherche pas à tout rationaliser, mais qui se flatte de savoir « se tirer d'affaire » d'une façon ou d'une autre, *we somehow muddle through*¹⁴, comment a-t-elle été victorieuse ? La France, elle, déshonorée en 1870 pour n'avoir pas su résister à l'ennemi, bien qu'elle ait été le centre d'une civilisation intellectuelle à l'avant-garde, a triomphé cette fois : de quelle manière ? Quant aux États-Unis, qui n'étaient qu'à l'orée d'une réelle civilisation, comment ont-ils pu se révéler soudain les hérauts d'un certain idéalisme politique dans le monde ? Est-ce uniquement par le pouvoir des facultés mentales ?

J'ignore si Sri Hak est au courant de ce qui se passe vraiment en Europe ou s'il forme ses idées d'après les

nouvelles des journaux indiens. Ne sait-il pas que l'Occident n'est plus aussi rationaliste qu'il ne l'était et que la spiritualité de l'Inde commence à s'imposer? On observe ce courant depuis vingt ou trente ans – dans la pensée, la philosophie, la poésie, la peinture, la musique.

Par ailleurs, a-t-il connaissance du genre de lettre que peut écrire un soldat américain qui, de temps en temps, cite des poèmes, parle du Seigneur à chaque ligne, dit qu'il combat en s'en remettant à Lui et grâce à la Force qu'Il lui infuse? Dans les œuvres de poètes connus et peu connus, il est également question de spiritualité, de renaissance, ou de voir Dieu en toutes ses créatures. Le romancier anglais Wells, hier encore, parlait de créer une société idéale fondée sur la raison; mais aujourd'hui il écrit que ce ne sera pas par le pouvoir de l'intellect que nous pourrions édifier une telle société. Éveillons le Divin au-dedans de nous, dit-il, et, comme des soldats armés de Son pouvoir et de la force de notre âme, établissons Son royaume sur la terre, le royaume du Ciel! Des poètes anglais, comme Noyes, expriment la même foi.

Sri Hak parle de bannir Dieu de l'Inde. Serait-il jamais possible de Le bannir de la terre du Vedânta, du pays des avatârs, du Bengale où sont nés Chaitanya, Râmakrishna, Vivekânanda?¹⁵ Qu'il aille donc en Europe prêcher sa philosophie! Nous ne sommes pas les seuls à parler de ce royaume du Ciel; en Europe, l'élite intellectuelle nous fait écho. L'Orient et l'Occident se rapprochent.

Une question se pose : alors que l'Europe s'en remet de moins en moins à un pur intellectualisme, quel sera notre choix à nous? Puiserons-nous notre force dans le

rationalisme ou dans la connaissance spirituelle? Si nous pouvions parvenir à modeler intégralement notre existence en fonction de cette connaissance, ce serait la réalisation suprême. Mais quel est le vrai chemin qui y conduirait? Nous en parlerons plus tard.

*

Il m'est difficile de donner une réponse susceptible de satisfaire Sri Hak. Dans l'agitation et l'éparpillement de ses idées, auxquelles s'ajoutent ses violentes émotions, il entame divers sujets dans le plus grand désordre. Pour suivre le cours de ses pensées, on ne peut que se perdre dans un tourbillon; et, en traitant le sujet sous un angle différent, comment lui répondre correctement? De plus, il soulève en quelques mots les questions relatives à tous les problèmes de l'univers. S'il est facile de les évoquer, il est impossible d'en donner une explication succincte.

Je vais tout de même essayer de répondre brièvement et aussi simplement que possible à ses questions et objections. Mais d'abord, j'ai une autre remarque à faire. Fasciné par les richesses – précaires – de l'intellect, Sri Hak met toute sa confiance dans le pouvoir mental et cherche à y puiser sa force. Très bien! Mais si tel est le chemin, il lui faut commencer par calmer son esprit, le discipliner et l'affermir. Aucun problème ne peut être résolu tant que l'on est submergé par un flot d'émotions et de pensées confuses, pas plus qu'on ne saurait discerner de véritable marche à suivre. En Europe aussi, bien des penseurs, conscients de ce problème, affirment qu'il faut bannir tout

attachement obstiné à ses opinions et à ses sentiments et faire taire son moi afin de concevoir une réalité plus vaste. Se tourmenter, s'agiter, parce que le monde autour de soi est plein de souffrances, ne sert à rien; il faut découvrir où gît l'erreur, indiquer la cause de la maladie et prescrire le remède. Si la nation, ou l'individu, veulent survivre aux milliers de coups qu'assène le monde, ils doivent y faire face calmement et résolument. Pleurer, gémir, se désespérer, sont autant de causes de faiblesse et d'impuissance. Il est infiniment préférable de tout endurer en silence quand vient l'épreuve.

Se protéger, endurer, être maître de soi, grâce à une fermeté inébranlable, parvenir par la force intérieure à la parfaite maîtrise des circonstances, ce sont là les quatre échelons du développement de soi, les quatre leçons qu'offre l'école de l'univers. L'auteur de la lettre traite le Seigneur de Grand Déserteur, mais le monde de Dieu est le champ de bataille des âmes conquérantes.

Prenez conscience des formes qu'assume la vie – de son évolution, de chacune de ses étapes, depuis la matière jusqu'à la véritable nature de l'âme – et vous recevrez d'elle l'enseignement le plus complet. Si Sri Hak veut vraiment avancer vers un but précis – par-delà tous les caprices du mental et les débordements d'émotions – il lui faut d'abord déterminer nettement ce but, puis suivre avec une totale sincérité la voie qui y conduit; le résultat s'ensuivra. Les voies de l'intellect sont innombrables, mais l'homme intelligent choisit un chemin et marche dans la direction qu'il s'est fixée. À courir çà et là, on s'essoufle et on n'arrive nulle part.

La voie qu'indique le *Prabartak* est différente. Elle n'est pas purement intellectuelle; elle prend en compte l'âme et toutes les parties de l'être. Nous sommes des aspirants au yoga intégral, et c'est une réalisation intégrale du Divin que nous cherchons tout en tenant notre place dans le monde. Cette sâdhanâ recherche l'harmonie entre de nombreuses contradictions et la solution de problèmes complexes. Nous aussi, nous nous appuyons fermement sur un principe de base; ce qu'il est, je tâcherai de l'expliquer par la suite. Sri Hak s'irrite contre nous en voyant énoncer dans le *Prabartak* des idées qui lui semblent contradictoires; ce qui les concilie lui échappe, parce qu'il essaie de comprendre à l'aide d'une pensée argumentative, tournée vers l'extérieur; nous, nous regardons avec la vision que donne la connaissance et la discipline spirituelles, et agissons en conséquence. Il cite un exemple de contradiction dans un passage du journal où il est dit: «Là où vous êtes, demeurez.» Puis, à un autre endroit: «Allez là où Dieu vous pousse.» Sur le chemin du yoga, s'arrêter à un moment est aussi juste que de se hâter à un autre. Diverses situations se présentent dans la sâdhanâ. Le premier énoncé s'adresse aux sâdhaks de façon générale, le dernier s'applique à une situation particulière. Naturellement, le Divin guide le disciple, mais celui-ci, au début, mû par les impulsions de l'ego ou la poussée d'une excitation râjasique, peut déformer l'inspiration reçue; c'est alors qu'il est impérieux de s'arrêter et de ne rien entreprendre de nouveau. Si l'on continue à agir sous l'impulsion d'un mental non purifié, on risque de tomber dans un abîme sans plus pouvoir en sortir. Quand Dieu nous conduit, marchons, quand Il nous arrête, arrêtons-nous; où est la contradiction? Quand

vient la réalisation, toute confusion disparaît et on peut être amené à avancer sans répit; cela dépend de l'impulsion ou de la volonté divines. Et alors, derrière toute activité, tout effort, aussi intenses soient-ils, règne une parfaite inaction. On ne peut parler de yoga ou de la vérité de l'âme avec la seule logique de l'intellect. Les Upanishad parlent du Seigneur Suprême avec et sans attributs; pour l'intellect, cette description est entachée de contradiction, de même qu'on ne saurait dire qu'une fleur est à la fois odorante et inodore. Mais Le Seigneur Suprême, Lui, est sans attributs au milieu de ses attributs, inactif dans l'activité, de même que la couche de glace recouvre l'eau qui coule; la même différence se retrouve entre l'action spontanée et vivante d'un sâdhak et celle de l'homme guidé par une réglementation mécanique.

*

Ce que j'ai écrit au sujet des erreurs et des lacunes de la nation était en réponse à vos propres affirmations, mais cela ne concernait qu'un seul aspect des choses. Ne pensez pas que l'ombre représente en la circonstance le mot de la fin, la seule réalité; celle-ci a toujours deux aspects. J'ai décrit le côté sombre, il faut voir aussi le côté lumineux, qui est essentiel, et en faire ressortir l'importance. On doit exposer les points négatifs, car il est indispensable d'éliminer les imperfections et les défauts cachés, mais le positif est la semence de la réalisation, le capital de l'âme, l'instrument qui, avant tout, permet de progresser à l'avenir.

*

Le problème de l'Illusionnisme, ou doctrine de la Mâyâ¹⁶, étant à nouveau soulevé, il me semble nécessaire de clarifier quelques points fondamentaux. Je laisserai de côté les arguments philosophiques complexes sur ce qui est vrai ou faux, éternel ou éphémère, réel ou irréel; ce qui importe, c'est un résultat spirituel sur le plan pratique, c'est d'atteindre le plus haut accomplissement, avec les conséquences qu'il entraîne sur notre vie dans le monde. Les théories de notre choix, nos modes de réflexion, nos conclusions, tout ceci est secondaire. L'essentiel est ce que nous devenons. Cependant nous attachons de la valeur aux pensées d'ordre spirituel parce qu'elles nous portent vers la réalisation. Penser est un puissant moyen de progresser, un des principaux instruments de la Shakti.

*

Des critiques de la doctrine de la Mâyâ ont paru à maintes reprises dans le *Prabartak*, mais jusqu'à présent elles n'y tenaient qu'une place secondaire. Or, cette doctrine a fait naître dans l'esprit de beaucoup quelques idées fausses, qui sont des obstacles sur notre chemin, et c'est afin d'y remédier que j'aborde ce sujet.

Un sannyâsi de renom, apôtre de l'Illusionnisme, irrité par le ton de nos articles, vient d'en publier un, particulièrement savoureux, pour défendre cette philosophie aride. Examinons d'abord un point essentiel. Pourquoi toute cette controverse? Une explication est nécessaire. Pourquoi sommes-nous si hostiles à la doctrine de la Mâyâ? Une telle polémique a-t-elle quelque utilité? Chacun peut

choisir son chemin vers Dieu. Le Divin est infini et infinis sont les chemins qui mènent à Lui. Toutefois, cette règle ne s'applique que dans le cas d'une pratique spirituelle individuelle. Mais ce qui nous occupe, c'est la collectivité, la vie de l'Inde, celle du monde, ce n'est pas une sâdhanâ individuelle (comme pourrait l'être l'Illusionnisme). Or, celui-ci ne représente pas seulement une voie particulière de discipline spirituelle, son emprise s'étend sur le monde en général, elle s'exerce sur l'existence entière. Sous son ombre, l'Inde a perdu toute sa vitalité et elle dépérit. Aussi est-il nécessaire de lui redonner vie, force et santé. Pour cela, il est indispensable de briser la prédominance de l'Illusionnisme.

*

Il n'est pas nécessaire de répondre à tous les arguments de Swâmî Sarvânanda. Je ne crois pas que ce genre de controverse serve à grand-chose; si on en tire quelque profit, celui-ci se limite à la sphère de l'intellect. Cette forme de débat philosophique et ces spéculations peuvent aiguïser l'intelligence et accroître les facultés de raisonnement et de discrimination, mais ils sont un obstacle au plein épanouissement de l'âme, qui finit par se dessécher. Sa croissance, ses expériences, sa vivante expansion, se trouvent dans ce qui est vécu et directement perceptible. Mais du moment que la question a été soulevée, et que tous ces arguments risquent de troubler certaines personnes manquant de maturité d'esprit, il vaut mieux clore la discussion en donnant notre point de vue.

Nous avons l'intime conviction qu'on ne peut trouver Dieu, ou l'âme, au moyen d'une philosophie purement intellectuelle. Sans aucun doute, la philosophie (*darshana*)¹⁷ est nécessaire, mais celle qui est bénéfique est essentiellement vision (*drishti*); elle est fondée sur l'intuition et l'expérience, sur une authentique perception. Or la voie de la philosophie qui procède de l'intellect est d'adopter les conclusions à laquelle elle parvient par une certaine argumentation et d'établir par là la validité d'une vérité partielle.

*

Maintes fois, dans le *Prabartak*, on s'est élevé contre la prééminence donnée à la doctrine de la Mâyâ et contre l'idée qu'elle représente la véritable expression de l'âme de l'Inde, la seule vraie connaissance, et que toutes les autres philosophies et expériences spirituelles ne seraient que des vérités partielles ou des conceptions erronées – affirmations qui, depuis l'époque de Shankara jusqu'à aujourd'hui, investissent et dominent notre pensée. L'autre jour, dans la même revue, a paru un petit article soutenant le même point de vue. Cet article n'est pas allé au fond des principes philosophiques subtils, il n'a traité qu'un côté de la question. En réponse, Swâmî Sarvânanda a publié dans le numéro de juin d'*Udbodhana* un long exposé à l'appui de l'Illusionnisme. Nous ne voulons pas perdre notre temps en controverses philosophiques. [...] Jusqu'à présent, nous nous sommes contentés d'exposer brièvement nos vues sur la doctrine de la Mâyâ. Nous nous sentions obligés d'en parler car, aujourd'hui, comme nous

l'avons dit, l'esprit de l'Inde est fortement marqué par cette philosophie. L'Illusionnisme étant l'obstacle majeur à l'acceptation du yoga intégral, il nous faut, en quelques mots, exposer notre position.

Notre but est d'éveiller l'être entier de l'homme, de l'illuminer par la Connaissance spirituelle et la pensée du Divin, afin qu'il vive en Sa présence (*sâmîpya*), qu'il vive en Lui (*sâlokya*), totalement uni à Lui (*sâyujya*), qu'il épouse Ses voies (*sâdharmya*), fonde en Lui tous ses mouvements et goûte la plénitude de l'expérience du Moi. Ainsi pourrait être réalisée véritablement une élévation de la vie humaine, qui serait un ferment de réalisation pour la nation et le monde. Si la doctrine de la Mâyâ est l'unique vérité, tous nos efforts sont vains. Nous n'avons plus alors qu'un seul recours : porter la robe ocre ou simplement un cache-sexe, comme les ascètes, et demeurer dans la forêt ou dans une grotte de montagne, ou bien encore dans un monastère – mais n'oublions pas que fonder un monastère est encore ignorance et illusion ! – et, par un labeur intensif, tenter de parvenir à la libération, à la dissolution. Si nous ne pouvons suivre cette voie (l'acceptant comme la seule vérité), alors tant que nous en sommes incapables, demeurons dans la *mâyâ* et vivons comme nous pouvons dans un monde de souffrance, portant sur nos épaules la misère et la dégradation du pays, en répétant sans cesse ce mantra : « le monde est une illusion, tout effort est vain ». Pour un homme intelligent, ce serait la meilleure façon d'éveiller dans un esprit réfractaire la seule vraie connaissance.

NOTES

1. *Bhagavad-Gîtâ*, IX,14.
2. *Ibid.* X,9.
3. *Ibid.* X,10.
4. *Ibid.* II,40.
5. Sri Aurobindo reprend ici un verset de la *Bhagavad-Gîtâ* : « Ce qui est une nuit pour tous les êtres, est l'éveil pour l'homme maître de lui-même ; ce qui est le jour, l'éveil pour tous les êtres, est une nuit pour le sage qui voit. » (II,69)
6. *Bhagavad-Gîtâ*, I,19. « *nabhas ca prithivim cai va tumulo vyanunadayam.* »
7. *Ibid.* IX,11
8. « La suprême demeure de Vishnu », là où il n'y a pas de retour possible.
9. *Bhagavad-Gîtâ*, III,42.
10. *Ibid.* III,43.
11. En anglais dans le texte : « vivre de l'intérieur vers l'extérieur. »
12. En anglais dans le texte : « N'oppose aucune résistance au mal. »
13. *Bhagavad-Gîtâ*, IX,11.
14. En anglais dans le texte.
15. Cette ligne figure au bas de la seconde page du texte bengali, sans indiquer où elle doit se situer.
16. Doctrine selon laquelle seul le Brahman est la réalité et le monde une illusion.
17. Notons que le terme *darshana*, ici, philosophie, signifie avant tout vision.

LETTRES À DEUX DISCIPLES

Obstacles et difficultés

Le vital redoute une immensité vide de pensée. Il recherche à tout prix le mouvement, qu'il provienne de l'ignorance ou de la connaissance. Le calme, l'absence totale d'agitation, lui paraissent insipides.

*

Nul ne peut progresser sur le chemin du yoga s'il manque d'ardeur ou d'enthousiasme, s'appesantit sur sa souffrance ou se laisse aller au découragement ou à la tristesse. Il faut éliminer tous ces obstacles.

*

Les expériences de la conscience supérieure sont nécessaires, mais la transformation de la nature inférieure est, elle aussi, indispensable. Les accès de gaieté, tout comme la mélancolie, le découragement et la tristesse, font partie du jeu habituel du vital et sont un obstacle au progrès. Il faut s'élever au-delà et faire descendre dans le vital et l'être tout entier l'équanimité et la vaste unité de la conscience supérieure.

*

Tant que les désirs et les exigences, les caprices et les imaginations s'affirment avec force, le vital reste le maître. Tout cela constitue sa nourriture, et si on le nourrit, comment

ne se fortifierait-il pas jusqu'à prendre des proportions démesurées ?

*

Si vous nourrissez toutes sortes de désirs et êtes impatiente de voir les résultats de votre sâdhanâ, comment pourriez-vous demeurer en paix et silencieuse intérieurement ? Un travail aussi considérable que celui de la transformation de la nature humaine peut-il se faire en un instant ? Ne vous agitez pas, laissez la Force de la Mère travailler en vous et toute chose sera faite en son temps.

*

Si vous demeurez calme et si vous vous donnez au Divin, les obstacles et les difficultés ne pourront pas vous ébranler, mais si vous vous laissez envahir par l'inquiétude ou l'agitation et ne cessez de vous demander : « Pourquoi telle chose ne se produit-elle pas ? Quand donc se produira-t-elle ? », vous ne ferez qu'accroître vos difficultés. Pourquoi s'appesantir sur elles ? C'est sur la Mère qu'il faut vous concentrer. Demeurez calme intérieurement et donnez-vous au Divin. Les imperfections de la nature inférieure ne disparaissent pas aisément et il ne sert à rien de trop se tourmenter à ce sujet. Elles disparaîtront lorsque la Force de la Mère prendra possession de votre être tout entier jusqu'au subconscient. Le temps que cela prendra importe peu. La complète transformation est une entreprise de longue haleine.

*

Nous ne sommes pas loin de vous ; nous ne vous avons pas abandonnée. C'est l'agitation du mental et du vital qui crée en vous toutes ces imaginations. Quand les difficultés surgissent et que l'ego se manifeste, il ne faut pas perdre confiance en la Mère ; restez paisible et faites appel à Elle inlassablement ; les difficultés de l'ego s'évanouiront.

*

La vérité est qu'il ne faut pas laisser l'ego ou la nature extérieure vous dominer dans le travail car vous risquez d'en faire une activité tout à fait ordinaire, alors que le travail doit, lui aussi, faire partie de la sâdhanâ et être accompli du dedans dans un esprit d'offrande.

*

La conscience extérieure est pleine d'ignorance et a toujours tendance à dénaturer ce qui vient d'En haut, à en donner une transcription inexacte ou une version déformée ; le remaniant à sa façon, elle cherche à en tirer une jouissance imaginaire ou le détourne à son profit pour satisfaire l'ego ou de futils intérêts. C'est là la faiblesse de la nature humaine. Il faut vouloir le Divin pour le Divin, non pour sa propre satisfaction. Quand l'être psychique s'affermir, tous ces défauts de la nature extérieure disparaissent progressivement jusqu'à ce que celle-ci soit finalement purifiée.

*

Généralement, tout être humain réagit ainsi : il se réjouit quand on le loue, s'afflige quand on le blâme. Il n'y a là rien de surprenant. Toutefois, il est absolument indispensable pour un sâdhak de surmonter cette faiblesse : qu'on le blâme ou qu'on le loue, qu'on l'honore ou qu'on l'insulte, il doit demeurer imperturbable. Mais il n'est pas facile d'atteindre cet état ; cela demande du temps.

*

Si l'on sait demeurer dans la vraie conscience – que l'on soit profondément absorbé en soi-même, ou que l'on s'extériorise – tout mène infailliblement vers le But divin.

*

Sur le chemin du yoga, le mensonge est un grand obstacle et, quel qu'il soit, il n'est permis ni en pensée, ni en parole, ni en action.

*

Il n'y a aucun rapport entre une soumission tâmasique et un ego tâmasique.

L'ego tâmasique est facilement reconnaissable : « J'ai péché, dit-il, je suis faible, je ne ferai jamais aucun progrès ; je suis incapable de poursuivre la sâdhanâ ; je suis malheureux ; le Divin ne veut pas de moi ; il ne me reste plus qu'à mourir ; la Mère aime tout le monde sauf moi, etc. » La nature vitale se torture ainsi en se dépréciant. Elle

cherche à satisfaire son égoïsme de façon négative en étalant sa misère et son indignité, et en voulant passer pour la plus grande des victimes. L'ego râjasique est tout l'opposé ; il aime à se gonfler et se croit très important.

*

L'ignorance, l'ego, le désir sont des obstacles ; si le mental, le vital et l'être physique peuvent devenir des réceptacles de la conscience supérieure, la lumière divine pourra descendre dans le corps.

*

Le mental humain est plein de doute et de scepticisme, plein d'idées fausses, d'ignorance et de souffrance. C'est cette ignorance qui est à l'origine du doute et de la souffrance. L'intelligence humaine est un instrument de l'ignorance. Ses conceptions sont souvent fausses et ses jugements erronés, mais elle n'en pense pas moins avoir raison. Elle ne cherche même pas à s'interroger sur la justesse de ses conceptions ou à découvrir une erreur éventuelle. Si on lui prouve qu'elle s'est trompée, elle refuse même de l'admettre, se sent blessée dans son amour-propre, s'indigne et souffre. Par contre elle éprouve un immense plaisir à déceler les fautes chez autrui. Si elle entend critiquer quelqu'un, elle ne met pas une seconde en doute cette critique.

La foi et la confiance ne se rencontrent pas facilement dans les esprits de ce genre. Aussi ne faut-il pas écouter ce que les gens peuvent dire ni vous laisser influencer par

eux. Dites-vous plutôt que l'essentiel est de rentrer en soi-même et d'y éveiller l'être psychique, car c'est à partir du centre psychique que la véritable intelligence, peu à peu, se développera dans le mental, que naîtront dans le cœur des sentiments et des émotions vrais, que des impulsions justes animeront l'être vital. À la lumière de l'être psychique vous percevrez avec un regard nouveau les êtres et les choses, les événements et le monde; et l'ignorance du mental, les impressions et les idées fausses, le doute et le scepticisme seront éliminés.

*

Sans doute y a-t-il dans le corps une résistance pour qu'il refuse de s'asseoir pour méditer; mais dans bien des cas, il arrive que la sâdhanâ se fasse d'elle-même. Il n'est plus alors besoin de se forcer pour méditer. Que l'on soit assis ou couché, que l'on marche ou que l'on dorme, la sâdhanâ se poursuit.

*

Tout cela est sans doute arrivé par suite de quelque contact extérieur. Actuellement, ces perturbations du vital se produisent de façon répétée chez certains. Elles se transmettent de l'un à l'autre comme une maladie contagieuse. Et cet état d'esprit qui vous fait dire : « Mieux vaut mourir, je ne veux plus de ce corps, je ne pourrai jamais faire le yoga ou la sâdhanâ avec un corps pareil... », est particulièrement répandu. Croire qu'en abandonnant son corps on pourra

atteindre sans difficulté la Perfection dans le yoga avec un autre corps est une grande illusion. Si vous abandonnez votre corps de cette façon, vous rencontrerez dans votre prochaine existence des difficultés plus grandes encore et vous ne bénéficierez plus de la relation que vous avez actuellement avec la Mère. Tout cela est une attaque des forces hostiles dont le but est d'anéantir la sâdhanâ du sâdhak, d'anéantir le corps de la Mère, d'anéantir l'âshram et notre œuvre. Soyez vigilante et ne laissez aucune de ces suggestions s'infiltrer en vous.

*

« Une personne de l'extérieur m'a fait des remarques qui m'ont profondément blessée; je n'ai plus aucune envie de vivre... » : c'est l'ego vital qui parle ainsi, non le sâdhak. Je vous ai déjà prévenue : ne laissez aucune place à l'ego. Quoi qu'on vous dise, n'en soyez troublée d'aucune façon; restez calme et libre du sens de l'ego en demeurant unie à la Mère.

*

Mourir ne résout aucun problème. Croyez-vous pouvoir échapper, dans votre prochaine existence, aux difficultés que vous n'avez pas surmontées dans cette vie? Il faut, dans cette vie même, en venir à bout.

*

Si vous laissez votre vital se lamenter pour rien, comment pourriez-vous avoir une expérience véritable? Et en admettant qu'elle se présente, comment pourrait-elle durer et porter fruit?

Toutes ces lamentations et ces doléances sont des obstacles sur le chemin du yoga; ce n'est qu'une sorte de jeu tâmasique du vital, rien de plus. Si vous pouvez y mettre fin et poursuivre calmement votre sâdhanâ, vous progresserez rapidement.

*

Ce que vous avez vu est exact; toutefois, ce que vous appelez « une force mauvaise » n'est que la nature ordinaire, et c'est presque toujours sous son impulsion que l'être humain agit. Dans la sâdhanâ, il est indispensable de se dégager de cette influence, et bien que ce ne soit pas chose aisée, on peut s'en libérer totalement par un effort soutenu et une persévérance inlassable.

*

Lorsque le sâdhâk commence à vivre dans la vraie conscience, les autres parties de l'être ne disparaissent pas pour autant, mais elles perdent progressivement de leur influence à mesure que grandit le pouvoir de la vraie conscience.

*

Quoi d'autre qu'une force hostile pourrait provoquer cette chute de conscience, cette faiblesse et cette agitation?

Beaucoup de forces de ce genre hantent l'atmosphère parce que les sâdhâks les invitent. Si vous les sentez venir à vous, rejetez-les en faisant appel à la Mère. Elles ne pourront rien contre vous et finiront par disparaître.

*

Il n'est pas facile d'éliminer totalement toutes les résistances et toutes les difficultés. Celles-ci ne disparaissent complètement que lorsque la conscience – jusqu'à la conscience physique – est transformée par une ouverture et une croissance progressives. Jusque là, les difficultés peuvent seulement s'atténuer et s'éloigner. Au lieu d'en être troublée, essayez de vous en détacher. Ne les acceptez pas comme vôtres et elles perdront peu à peu de leur force.

Nul n'est exempt de difficultés; elles assaillent aussi – et souvent avec une intensité particulière – ceux qui ne travaillent pas.

*

Les difficultés sont là parce que la nature extérieure s'accroche; lorsque celle-ci sera re-crée, elles disparaîtront.

*

Je vous ai déjà expliqué maintes fois que les difficultés ne disparaissent jamais en un instant. Elles sont dues à la nature extérieure de l'homme, telle qu'elle est à présent, et celle-ci ne peut se transformer en quelques jours, même chez les meilleurs sâdhâks. Mais si vous continuez

à avancer sur la voie en vous en remettant totalement à la Mère, si vous demeurez calme et faites appel à Elle en toutes circonstances, sans désir ni impatience, vous ne serez plus troublée par les difficultés qui pourront se présenter; avec le temps, elles perdront de leur force et finiront par disparaître.

*

Tout le monde rencontre cette difficulté : il n'est pas facile d'être constamment en union avec le Divin, mais on peut y parvenir par une sâdhanâ assidue.

*

Les difficultés importent peu; elles appartiennent à la nature extérieure de l'homme et seront éliminées progressivement par la Force de la Mère qui est à l'œuvre. Il n'y a aucune raison de s'attrister ou de se tourmenter.

*

Que la pensée de la Mère ne vous quitte pas. Faites appel à Elle et les difficultés disparaîtront. Il ne faut ni les redouter ni se laisser ébranler par elles, mais appeler la Mère sans faiblir.

*

Certes, il semble qu'il n'y ait jamais de fin aux difficultés, mais ce n'est là qu'une apparence trompeuse, une illusion

diabolique; à mesure qu'on avance sur le Chemin, les obstacles s'aplanissent.

*

Nul ne vient aisément à bout de ses difficultés, même les plus grands yogis. Les difficultés mentales sont relativement plus faciles à surmonter que les difficultés vitales et physiques : il faut du temps pour les résoudre.

*

Oui, les difficultés peuvent assaillir même les plus grands sâdhaks, mais qu'importe? Si l'on vit dans la conscience psychique, uni à la Mère, toutes ces attaques seront sans effet.

*

Toutes ces difficultés sont le lot commun. S'il en était autrement, on pourrait en peu de temps parvenir à la Réalisation dans le yoga.

*

L'être humain, de par sa nature, ne peut demeurer toujours intériorisé, mais lorsqu'on peut sentir la présence de la Mère en toutes circonstances, que l'on soit recueilli ou que l'on s'extériorise, alors cette difficulté disparaît. Il faut s'efforcer d'acquiescer cet état.

*

C'est la nature non purifiée qui est la cause des difficultés des sâdhâks. Le désir sexuel, l'ignorance etc., font partie des impuretés de la nature. Nul n'en est exempt. Quand elles se manifestent il ne faut pas être troublé, mais s'en détacher et les rejeter calmement. Si l'on ne cesse de se dire qu'on a péché, on ne fait qu'accroître sa faiblesse. Il faut se dire : « C'est ainsi qu'est la nature humaine non purifiée. Tout cela fait partie de la vie humaine ordinaire, soit ! Quant à moi, je n'en veux pas. C'est le Divin, c'est la Mère Divine que je veux ! Ces choses n'appartiennent pas à ma vraie conscience, et aussi longtemps qu'elles viendront m'assaillir, je les rejeterai inlassablement, sans me laisser troubler – je ne céderai pas. »

*

La force sexuelle est en chaque être humain ; cette impulsion est un des principaux instruments de la Nature grâce auquel elle mène l'homme à ses fins. Elle crée ainsi la famille, la société, le monde. La vie de toute créature en dépend en grande partie et c'est pourquoi elle se trouve en chacun ; même si l'on suit une discipline spirituelle, l'impulsion sexuelle reste très tenace et il n'est pas facile de s'en défaire. Elle réapparaît de façon répétée dans le corps et le vital, tant que la nature n'est pas transformée. Le sâdhak doit être alors très vigilant ; il doit maîtriser cette impulsion, la rejeter chaque fois qu'elle se manifeste. Ainsi elle finira par disparaître.

*

Poursuivez calmement et résolument votre sâdhanâ et tout ce qui appartient à la vieille nature disparaîtra progressivement.

*

Tout le monde a des difficultés. Il n'est pas de sâdhâk dans l'Ashram qui en soit exempt. Demeurez calme au-dedans, vous recevrez l'aide, au cœur même des difficultés, et la vraie conscience s'épanouira sur tous les plans de votre être.

*

Le principal obstacle en ce qui vous concerne est de penser à chaque instant aux difficultés et de répéter que vous ne valez rien – ou toute autre chose du même genre.

Il faut vous en remettre à la Mère, rejeter calmement et résolument les mouvements de la nature ordinaire et peu à peu en devenir maître – c'est là le seul moyen de la transformer.

*

Toutes les difficultés ne sont pas créées par les forces adverses, mais par la nature humaine ordinaire non purifiée.

Les parties de l'être

Aucune partie de l'être ne peut être rejetée ; toutes doivent être transformées. On peut éliminer un certain mouvement de la nature, mais les parties de l'être, elles, existent en permanence.

*

Au cours de la sâdhanâ, il arrive que l'on se trouve dans un état où l'on perçoit en soi, semble-t-il, deux êtres indépendants : l'un, concentré sur la vie intérieure, calme, pur, vivant dans l'expérience et la vision de la vérité divine, ou identifié à elle, l'autre occupé de détails de la vie extérieure. Plus tard, une unité fondée sur le Divin s'établit entre les deux : ce monde au-delà et le monde extérieur ne font plus qu'un.

*

D'ordinaire, chez la plupart, seule une partie de l'être, la partie frontale est éveillée. Toutefois, cette conscience de surface, apparemment éveillée, ne l'est pas réellement ; elle est inconsciente et pleine d'ignorance. Derrière elle s'étend le champ de l'être intérieur qui, dans son état présent, semble assoupi. Mais lorsque l'écorce se détache, la conscience qui est derrière apparaît à nu, et c'est en elle que descendent d'abord la lumière, la force et la paix. Ce que l'être extérieur et la conscience de veille ne peuvent

faire, l'être intérieur, lui, peut l'accomplir. S'il s'ouvre au Divin et à la conscience universelle, il peut devenir cette conscience vaste et libre.

*

Si toutes ces attaques ne peuvent vous atteindre ou, lorsqu'elles y parviennent, ne persistent pas, cela signifie que l'être extérieur est devenu conscient et qu'un grand progrès a été accompli dans le processus de purification.

*

Lorsqu'un état tâmasique venant du subconscient envahit le corps, on a l'impression d'être malade. Faites appel à la Force de la Mère afin qu'elle descende dans votre corps et cet état disparaîtra.

*

Pour se débarrasser des difficultés du subconscient, il faut d'abord savoir les discerner, ensuite les rejeter, puis faire descendre dans la conscience physique la conscience et la lumière d'En haut, ou y infuser la Conscience et la Lumière de la Mère qui est en vous ; les mouvements ignorants du subconscient seront alors éliminés et remplacés par les mouvements de cette Conscience. Cela ne se fait pas sans peine ; il faut de la patience – une patience à toute épreuve. La seule voie est de s'en remettre entièrement à la Mère. Si vous pouvez rester intériorisé, vivre dans votre conscience profonde en gardant la vision intérieure, votre

peine et votre labeur s'en trouveront allégés. On ne peut pas toujours y parvenir ; c'est alors que la foi et la patience sont absolument indispensables.

*

Lorsque la conscience physique prédomine, elle tend à envahir tout l'être et à tout recouvrir ; on se trouve alors dans l'état dont vous parlez. En effet, quand la conscience physique s'exprime selon son mode propre, tout semble alors inerte, plein d'obscurité, privé de la lumière de la Connaissance et de l'élan que communique la Shakti. Il ne faut pas laisser un tel état s'installer en vous. Si vous le sentez vous gagner, aspirez à ce que la Lumière et la Force de la Mère pénètrent la conscience physique et l'emplissent d'une lumineuse énergie.

*

Le centre physique est situé au bas de la colonne vertébrale, dans ce qu'on appelle le *mulâdhâra*. Si on ne le perçoit que rarement, on peut, cependant, sentir sa présence.

*

Il s'agit là de la partie du vital (*prânamaya purusha*) qui a son siège dans le vital émotif ; le vital comporte trois plans, situés respectivement au niveau du cœur, du nombril, et au-dessous du nombril. Dans le cœur se trouve l'être émotif, au niveau du nombril l'être de désir, et sous le nombril

l'être de sensation, c'est-à-dire la partie de notre être qui est centrée sur toutes les sollicitations des sens et tous les petits mouvements du vital.

*

C'est l'âme qui est ainsi vaste et sans limites. Lorsque le mental et le vital intérieurs, ainsi que la conscience physique s'ouvrent pleinement, ils participent aussi de cette vastitude et de cette infinité. Le mental et le vital extérieurs, comme le corps, ne sont que des instruments créés pour le jeu et les rapports avec la Nature universelle extérieure. Lorsqu'ils sont imprégnés de lumière et de conscience, ils ne se sentent plus alors prisonniers de leur étroitesse, car ils s'unissent à l'être intérieur.

*

Nombreux sont les mouvements du mental qui manquent de cohérence ; c'est un phénomène général que l'on rencontre aussi bien chez un sâdhak que chez un individu ordinaire. Mais le sâdhak observe ces mouvements et en est conscient, tandis que l'homme ordinaire ignore ce qui se passe en lui. En orientant tous ces mouvements vers le Divin, on parvient finalement à unifier le mental.

*

Le mental proprement dit comprend trois plans : le plan de la pensée ou de l'intelligence (*buddhi*), celui de la

volonté-force (*iccha-shakti*), la volonté guidée par la raison ou par l'intelligence, et celui de l'intelligence orientée vers le monde extérieur. Il existe trois autres plans au-delà du mental : le mental supérieur, le mental illuminé et l'intuition. Ce sont les trois plans du mental ordinaire que vous voyez probablement au-dedans de votre tête ; ils sont ouverts à ce qui vient d'En haut et, en chacun d'eux, descend et œuvre une force divine particulière.

*

Cette impression d'immensité au niveau de la tête est le signe que le mental s'élargit pour s'unir au mental universel. Cette même impression d'immensité au niveau de la gorge ou des autres centres indique que la conscience de ces centres commence, elle aussi, à s'élargir.

*

Vivre dans le mental supérieur n'est pas si difficile ; on peut y parvenir dès que la conscience s'élève un peu au-dessus de la tête ; mais s'élever jusqu'au Surmental demande du temps et, pour y accéder, il faut être déjà très avancé dans la sâdhanâ. Si l'on peut demeurer sur ces plans, les limites du mental se brisent, la conscience s'élargit, le sens du petit « moi » s'efface, tout devient un, tout est vu dans le Divin, et la connaissance divine, la connaissance spirituelle, se révèle naturellement.

*

La sâdhanâ évolue selon les besoins du moment. Auparavant, elle était orientée vers l'intérieur et, dans cette phase, la méditation était spontanée. Ce qui est nécessaire maintenant, c'est d'unifier le dedans et le dehors – et ceci, jusqu'au niveau de la conscience physique.

*

Il existe bien des genres de connaissance – la connaissance dépendant de la conscience. Ainsi, la connaissance qui découle de la conscience supérieure est une connaissance claire et vraie ; celle qui vient de la conscience inférieure est une connaissance trouble où se mêlent le vrai et le faux ; ce que l'on connaît par l'intelligence est d'un certain ordre ; ce que la conscience supramentale vous révèle est d'une tout autre nature : c'est une connaissance au-delà de l'intellect. La connaissance qui s'accompagne d'un sentiment de paix émane de la conscience supérieure.

*

Ce sont là les échelons menant à la conscience supérieure ; cette conscience comprend de nombreux plans et c'est par ces échelons que l'on s'élève d'un plan à l'autre jusqu'au Supramental, dans l'infinité de lumière et de joie sans bornes du Divin.

*

Ce monde, au-delà, est le plan de la conscience supérieure que notre sâdhanâ est en train de faire descendre. Le monde

matériel est actuellement le théâtre d'une danse infernale des puissances hostiles du monde vital, et il est au bord de la destruction.

*

L'être psychique est une parcelle du Divin et il est attiré vers le Divin et vers la Vérité divine. Mais cette attraction est dépourvue de désirs, d'exigences ou de bas appétits. L'émotion psychique est pure et sans mélange. Une partie du vital émotif – avec ce qu'elle comporte de désirs, d'exigences, d'égoïsme et d'amour-propre blessé etc. – veut le Divin pour satisfaire ses désirs et son égoïsme. Toutefois, au contact du psychique, elle peut se purifier et devenir transparente.

*

L'être psychique se tient derrière l'être mental, vital, et physique et est en contact avec chacun d'eux; par-delà le mental se situent l'être spirituel et la conscience supérieure.

*

L'être psychique se tient à l'arrière-plan, là où tous les centres – du cœur, du vital et du physique – ont leur siège et sont reliés à la colonne vertébrale. C'est pourquoi cet état de la conscience qui se tient à l'arrière-plan est si important.

*

Tout dépend de la prédominance du psychique; la nature extérieure est occupée à satisfaire son petit ego, ses désirs et ses appétits; l'être mental est absorbé dans la recherche du Moi, mais cela ne saurait contenter le petit « moi » attaché à sa petitesse. Le psychique cherche le Divin, et lui seul peut s'offrir, lui seul peut maîtriser la nature extérieure.

*

Si l'on veut établir une base solide dans la conscience physique, il faut que le psychique gouverne, manœuvre, guide l'instrument, qu'il oriente vers le Divin la conscience physique, vitale, mentale, ainsi que l'intellect, ou que la conscience supérieure descende jusqu'à la conscience physique et prenne possession de l'être tout entier.

*

C'est le psychique et la conscience du cœur qui se sont ouverts; ce qui vient d'En haut est la lumière et la paix du mental supérieur et de la Conscience divine. Ce qui ressemble à un lever de lune est le courant de l'aspiration spirituelle émanant du psychique.

*

C'est cela qu'il faut : que s'ouvre le lotus du cœur et que toute la nature soit sous le contrôle de l'être psychique dans le cœur; ainsi aura lieu la nouvelle naissance.

Les bases du yoga

Maîtrise de soi – Purification de la nature
Paix et don de soi

Être maître de soi, ne se laisser attirer par personne, ne rien faire qui encouragerait quelqu'un à exercer sur soi une influence vitale et, soi-même, n'essayer d'attirer personne ou d'exercer un charme sur quiconque, telle est l'attitude juste.

*

Pourquoi parler de péché? Il ne s'agit point de péché mais de faiblesse humaine. L'âme, comme l'être psychique, est toujours pure, et l'être intérieur – mental, vital et physique – peut, lui aussi, devenir pur par la sâdhanâ; toutefois, cette vieille faiblesse du caractère adhère encore longtemps à la nature de l'être extérieur qu'il est difficile de purifier entièrement. Cela demande une sincérité totale, une tenacité, une patience et une vigilance constantes. Si l'être psychique demeure au premier plan, toujours en éveil, et influence les autres parties de l'être, il n'y a rien à craindre, mais il n'en est pas toujours ainsi. Ce pouvoir d'illusion diabolique profite de ces vieux points faibles pour s'immiscer et leurrer le mental. Il faut chaque fois le chasser et lui barrer la route.

*

Il ne faut pas anéantir le vital; sans lui aucun travail ne

pourrait être accompli, et il n'y aurait même plus de vie possible. Il faut le transformer, en faire un instrument du Divin.

*

Faites toutes choses calmement, gardez la paix ainsi que la Lumière et la Force de la Mère au-dedans de vous – rien d'autre n'est nécessaire et tout s'éclaircira.

*

C'est là le conflit de deux influences opposées : lorsque le corps est sous l'influence des forces de Vérité, tout se rétablit; sous l'influence des forces de l'Ignorance, maladie, douleurs et troubles nerveux réapparaissent.

*

Tout ce qui existe dans l'Ignorance – comme, par exemple, la lumière et l'obscurité – existe aussi dans la Conscience universelle. Cela ne veut pas dire qu'il faille accorder la même valeur à la lumière et à l'obscurité. Il faut rejeter l'obscurité et accueillir la lumière.

*

Ce n'est pas en suivant une règle ou une autre, mais en rejetant résolument et calmement l'influence de l'Ignorance que celle-ci disparaît peu à peu. Si vous êtes agitée, tourmentée ou découragée, aveugle à la lumière, les forces

de l'ignorance en profiteront pour vous attaquer avec une violence redoublée.

*

Les difficultés ne disparaissent pas si facilement. Même chez les plus grands sâdhaks elles ne s'évanouissent pas d'un jour à l'autre. Je vous ai déjà dit bien des fois qu'au lieu de s'impatiser, il faut rester paisible et avancer calmement en mettant toute sa confiance en la Mère, mais cela ne se fait pas en un instant. Vouloir que tout arrive « aujourd'hui même » est une exigence qui ne peut qu'accroître les difficultés. Il faut demeurer calme et persévérer.

*

Derrière le psychique, ou derrière l'attitude psychique, il ne saurait y avoir de place pour l'ego. Toutefois, à partir du vital, l'ego peut essayer de s'associer au psychique. Si jamais vous observez quoi que ce soit de ce genre, il ne faut pas l'accepter, mais l'offrir à la Mère pour en être libéré.

*

La route directe est celle du psychique; elle monte sans détours et celui qui la suit marche, par la force du don de soi, dans la lumière de la vision vraie. La route, en partie droite, en partie sinueuse, est celle de l'ascèse mentale. Et la route aux multiples méandres, celle du vital. C'est un chemin plein de désirs, d'où la connaissance est absente,

mais comme le vital aspire, lui aussi, à quelque chose de vrai, on progresse malgré tout.

*

Il faut tout d'abord qu'un vide se crée dans la conscience et que celle-ci s'élargisse pour que la Force et la Lumière d'En haut puissent s'y établir de façon durable. Si la conscience ne se vide pas de son contenu, le jeu des vieux mouvements continue et ce qui vient d'En haut ne trouve pas de place où demeurer.

*

Cette sorte de vide se produit chez le sâdhak lorsque la conscience supérieure descend et qu'elle prépare le mental et le vital afin d'en prendre possession. La réalisation du Moi amène aussi, dès le premier contact, le sentiment d'un vide immense et calme, puis, dans ce vide, descendent une paix et un silence vastes et compacts, et une joie calme, immuable.

*

Dans ce yoga, la réalisation ne consiste pas seulement à s'élever jusqu'à une conscience supérieure, il faut aussi que la vérité, la paix et la lumière d'En haut descendent et s'établissent dans le mental, le vital et le corps pour que soit atteinte la Perfection du yoga.

Si la conscience supérieure descend et que vous rejetiez

tout le mensonge du mental, du vital et du physique, alors la vérité pourra être établie.

*

Garder un silence absolu n'est pas une solution, et ce n'est pas, non plus, recommandé. Cependant, dans la première étape du yoga, le silence et une certaine gravité sont favorables à la sâdhanâ. Quand la nature extérieure sera pénétrée de la présence de la Mère, la conscience vraie demeurera en toutes circonstances, que l'on parle ou que l'on rie.

*

Le contact avec la conscience supérieure – la descente de la paix, de la connaissance, et de tout ce qui caractérise cette conscience et nous fait pénétrer dans les profondeurs, est le seul moyen de parvenir à la réalisation dans le yoga. Il faut maîtriser le vital et permettre à la Force de prendre possession du mental, du vital et du corps.

*

Lorsque le sommeil devient conscient, la sâdhanâ se poursuit ainsi sans interruption, à l'état de veille comme dans le sommeil.

*

Le principe de ce yoga est de faire descendre dans l'activité de l'état de veille, et d'obtenir dans cet état, toutes

les expériences spirituelles. Bien entendu, dans la première phase de la sâdhanâ, la méditation occupe une place importante et cela peut s'avérer très utile jusqu'à la fin. Mais si les expériences ne se produisent que durant la méditation, la transformation de l'être tout entier ne peut se faire. Aussi est-ce un très bon signe d'avoir ces expériences au milieu des activités journalières.

*

C'est d'abord la paix qui descend ; tant qu'elle n'est pas descendue dans l'être tout entier, la connaissance peut difficilement se manifester. Lorsque la paix est fermement établie, la Conscience de la Mère, vaste et infinie se manifeste à son tour ; le « je » s'immerge en elle et finit par s'effacer complètement. Dans cette divine infinité, il ne subsiste alors que la Mère et cette éternelle parcelle d'Elle-même.

*

C'est très bien. Il s'agit là d'une véritable expérience. Quand cette paix se répand dans tout l'être et devient stable, solide et compacte, la première base de la conscience spirituelle est établie.

*

Faire descendre la Force et la Paix dans le système nerveux est le seul moyen de fortifier les nerfs.

*

Ce que vous avez perçu au-dedans de vous est tout à fait vrai. Dans l'ignorance de la conscience extérieure, tout est le jeu du petit ego ; il n'y a qu'erreurs, mensonges et souffrances. Il faut vivre au-dedans, dans la vraie conscience, là où ne subsiste aucune trace d'ego, d'amour-propre, de désir ou d'exigence, et laisser se développer la vraie conscience, la vraie vision et la véritable attitude intérieure. Alors la Conscience de la Mère s'établira en vous et le sens de l'ego, les contradictions et les difficultés de la nature humaine disparaîtront.

*

Plus on songe à ses difficultés, plus on leur donne de prise sur soi. Il faut s'ouvrir davantage à la Mère, tourner ses pensées vers le Divin, vers la Lumière, la Paix et la Joie.

*

Cette paix infinie, plus elle croît, mieux cela vaut.

*

Lorsqu'un vide se crée en vous, soyez paisible et appelez la Mère. Ce vide se produit chez tous, mais c'est seulement s'il s'accompagne de paix qu'il peut être profitable au sâdhak. Si celui-ci n'est pas paisible, le vide ne peut avoir aucun effet positif.

Expériences et réalisations

Il ne faut pas dédaigner les expériences. Elles ont une importance, car elles préparent à la véritable Expérience, aident l'être à s'ouvrir et permettent de connaître les autres mondes, les divers plans de conscience. Parvenir à la paix et à l'équanimité, à la lumière et à la connaissance, à la pureté et à une ampleur divines, avoir l'expérience du Moi et celle de la conscience cosmique (où l'ego est aboli), vivre dans la Présence divine et connaître la Joie divine, aimer d'un amour divin, pur et dépourvu de désir, voir Dieu en toutes choses, toutes ces expériences, lorsqu'elles sont complètes et fermement établies, constituent la véritable Expérience. La première étape est la descente de la paix et l'établissement ferme de cette paix dans l'être entier et autour de lui.

*

Toutes ces expériences ont leur valeur et leur vérité, et c'est grâce à elles que l'on progresse dans la sâdhanâ. Cependant, cela ne suffit pas. Ce qui est nécessaire, c'est la réalisation : celle de la paix, de l'équanimité, de la pureté divines ; faire descendre et établir dans l'être la conscience supérieure, la connaissance, la force, la joie : telle est la vraie chose.

*

Les plantes ont une vie propre et une conscience, et l'on peut aisément communiquer avec elles.

*

Ce que vous avez senti est une très bonne chose. Il faut pouvoir sentir ce que la Mère donne intérieurement à l'heure du *pranâm*. Ne voyant que les apparences, les gens se méprennent constamment; ils oublient, ou ne sont pas en état de recevoir ce qui leur est donné intérieurement.

*

La lumière de diamant est celle de la Mère à sa plus grande intensité, et il est tout à fait naturel que cette lumière rayonne de son corps pour toucher le *sâdhak* qui se trouve en état de la recevoir.

*

Non, il ne s'agit pas là d'une imagination ou d'une illusion. Le temple d'En haut est celui de la conscience supérieure; celui d'en bas représente la conscience – mentale, vitale, physique – transformée. La Mère est descendue pour édifier ce temple d'où Elle répand partout en vous l'influence de la Vérité.

*

Oui, c'est ainsi qu'il faut faire descendre la conscience supérieure avec ce sentiment de paix et d'universalité,

tout d'abord dans la tête, sur le plan mental, puis dans le cœur (dans le vital émotif et dans le psychique), ensuite au niveau du nombril et sous le nombril (dans le vital), et finalement dans tout le physique.

*

Ce changement qui s'opère (à l'arrière-plan de la conscience) est une très bonne chose, car c'est là que ce genre d'attaque survient le plus souvent, mais la Conscience et la Force de la Mère, par leur seule présence, empêchent l'intrusion de ces forces. Le lotus blanc signifie qu'à ce niveau la Conscience de la Mère est en train de se manifester.

*

Ce que vous percevez au niveau de la tête indique que le mental s'est ouvert complètement pour recevoir la conscience supérieure.

*

C'est cela qu'il faut : intérioriser les activités extérieures pour qu'elles épousent l'état intérieur.

*

Même lorsque la conscience n'est pas limitée au corps et qu'elle s'élargit à l'infini, il faut considérer ce corps comme faisant partie de la conscience, comme un instrument de

la Mère, car la conscience physique, elle aussi, doit être transformée.

*

Il s'agit de votre *âjnâ-chakra*, c'est-à-dire le centre intérieur de l'intelligence, de la pensée, de la vision et de la volonté. Par suite de la pression de la Force, ce centre s'est ouvert et emplí de lumière, si bien qu'il s'est uni à la conscience supérieure dont l'influence se répand dans tout votre être.

*

Le siège de la conscience supérieure se trouve au-dessus de la tête. Partant de la zone située juste au-dessus de la tête, elle s'élève de plus en plus jusqu'à l'infini. C'est la présence du silence et de la vaste paix qui règnent sur ce plan, que vous ressentez. Il faut que cette conscience et cette paix descendent dans tout votre être.

*

Ce vaste plan doit représenter la conscience spirituelle avec le temple de la Vérité ; un rapport s'est établi entre votre vital et ce plan, et la force supérieure, dans un mouvement de va-et-vient, descend dans le vital et remonte comme s'il y avait un pont.

*

Certains ont l'expérience de l'éveil de la *kundaliní*, mais beaucoup ne l'ont pas. Le but de cet éveil est d'ouvrir les

plans de conscience et de les relier à la conscience supérieure, mais ce but peut être également atteint par d'autres moyens.

*

Une émanation de la Mère, c'est-à-dire une partie de Son être et de Sa conscience – une « réplique » d'Elle-même, une envoyée de la Mère, issue de Son être – est auprès de chaque sâdhak et demeure avec lui pour l'aider. En fait, c'est la Mère Elle-même qui prend cette forme.

*

Il vous faut vivre au-delà, dans cette immensité que vous percevez, et aussi au-dedans, dans les profondeurs ; mais de plus, il faut que cette immensité pénètre la nature tout entière, même la nature inférieure ; alors une base solide peut être assurée pour la transformation intégrale de la nature inférieure et de la nature extérieure. En fait, cette immensité est celle de la Conscience de la Mère. Lorsque la nature inférieure, étroite et bornée, deviendra libre et vaste au sein de la Conscience de la Mère, elle pourra être transformée jusqu'en ses racines.

*

Si l'on fait part aux autres de ses expériences, que ce soit oralement ou par écrit, celles-ci perdent de leur pouvoir et s'interrompent – c'est ce qui arrive à beaucoup de sâdhaks. Aussi les yogis ne parlent-ils jamais de leurs expériences à

quiconque, ou n'en parlent que bien après, lorsqu'elles sont fermement établies. Toutefois, si on en parle à son gourou – si vous en faites part à la Mère – les expériences, loin de perdre de leur force ou de se raréfier, s'intensifient ou se multiplient. C'est cette habitude qu'il faut prendre.

*

L'enfant représente le Divin qui est dans votre cœur, et la Shakti est la Mère Elle-même.

*

La roue qui tourne signifie que la Force de la Mère est à l'œuvre dans votre être extérieur où une transformation est en voie de s'accomplir.

*

Lorsqu'une expérience a lieu, il vaut mieux l'accueillir au lieu de la nier. C'est une expérience véritable que vous avez eue. Il ne s'agit pas d'en être « digne » ou « indigne » ; dans la sâdhanâ, tous ces mots n'ont aucun sens ; si l'on peut s'ouvrir à la Mère, il n'est rien qui ne puisse être accompli.

*

Ce que vous percevez dans la tête est le mental physique, et dans la région située au-dessous du nombril, le vital inférieur.

*

Cette sorte d'identification avec la Mère est le véritable signe de la libération.

*

Lorsque la lumière de la Mère emplit ainsi le corps, la transformation de la conscience physique devient possible.

*

Cette expérience est très belle et très vraie. En fait, il faudrait que l'être de chacun soit un temple comme celui que vous décrivez. Ce que vous avez entendu – que la Mère fera tout pour vous et qu'il vous faut seulement rester immergée en Elle – est une grande vérité.

*

Les jeunes filles dont vous parlez sont les *shakti*, les pouvoirs de la Mère sur les différents plans. Ce sont là de très bonnes expériences. Ne vous laissez pas troubler par les difficultés qui viennent de la nature extérieure pour entraîner votre progrès.

*

La Mère a de nombreuses personnalités ayant chacune une forme différente qui se révèle dans Son corps à certains moments. La couleur de ses saris correspond à celle de la lumière et de la force qu'Elle apporte, car chaque couleur symbolise une force particulière.

*

Il y a un centre de l'être dans la gorge. C'est le centre du mental extériorisateur ou mental physique, c'est-à-dire le mental qui donne une forme extérieure à tous les jeux de l'intelligence. C'est ce mental qui préside au langage, c'est lui qui observe les phénomènes physiques et est occupé par toutes ces choses. Il gouverne la partie inférieure de la tête et la bouche. Lorsqu'il est en relation avec la conscience supérieure, ou intérieure, et que celles-ci s'expriment à travers lui, tout est bien. Mais il a un rapport beaucoup plus étroit avec la partie inférieure du corps, avec le vital inférieur et la conscience physique dont le centre est le *mulâdhâra* – ce qui explique pourquoi surviennent ces choses dont vous parlez. Aussi est-il indispensable dans la *sâdhanâ* de contrôler le langage afin de l'habituer à exprimer la conscience supérieure, et non la conscience inférieure et extérieure.

*

Une descente dans la conscience physique se produit chez tous les *sâdhaks*. Sans cette descente, la transformation de la conscience serait difficile.

*

C'est là une très grande ouverture : cette coulée de lumière venant du soleil est la lumière de la Vérité – la Vérité qui est bien au-delà du mental supérieur.

*

Votre conscience est en train de s'ouvrir à la Vérité supérieure. Le paon doré représente la victoire de la Vérité. La Force de la Mère est en train de descendre jusqu'au plan physique et, de ce fait, la Lumière de la Vérité (la Lumière dorée) descend elle aussi ; vous progressez rapidement et vous vous rapprochez de la Mère.

*

Vous avez raison – la partie postérieure du corps est la plus inconsciente de toutes et elle est souvent la dernière à recevoir la lumière.

*

Il y a au-dessus de la tête sept lotus ou *chakra*, mais on ne peut les voir sans une ouverture du mental supérieur.

*

Cette Chose vaste au-delà, n'est autre que l'immensité de la conscience supérieure. Et cette tête que vous voyez descendre en tournoyant n'est évidemment pas celle du corps physique, mais le mental, l'intelligence, *manas-buddhi*, qui s'élève dans cette immensité et descend, ainsi que vous le décrivez.

*

Il y a deux sortes de vide : l'un est de nature physique ; c'est une inactivité intérieure tâmasique, une inertie ; l'autre est

une inactivité qui précède la descente de la vaste paix de la conscience supérieure, ou la connaissance du Moi. Duquel s'agit-il? c'est à voir, car dans les deux cas tout s'immobilise et la conscience intérieure se vide de son contenu.

*

Les dons de Maheshwarî sont la paix, l'équanimité, l'élargissement qu'apporte la libération, et c'est parce que vous avez besoin de toutes ces choses qu'Elle vous est apparue, répondant à votre appel.

*

C'est l'union de votre mental intérieur avec celui de la Mère qui s'est produite. Le centre du mental intérieur est situé au niveau du front. Lorsque cette union s'établit, le mental est alors attiré vers la Vérité divine et commence à s'élever.

*

Même les sâdhaks les plus avancés ne peuvent se trouver toujours dans un parfait état intérieur et avoir la vision constante de la Mère au-dedans d'eux. Cela ne se produit que lorsque la sâdhanâ est arrivée à sa phase de maturation, celle de la Réalisation (*siddhi*). Tout le monde connaît tantôt des périodes de plénitude, tantôt des périodes de vide intérieur. Durant les périodes où l'on ressent ce vide, il est recommandé de rester calme.

Confiance en la Mère

Jusqu'où ai-je progressé? Le chemin est-il encore long? Toutes ces questions ne sont d'aucune utilité. Laissez-vous guider par la Mère et suivez le courant; Elle vous conduira au but.

*

La Mère seule doit être votre but; en Elle tout est contenu. Qui parvient jusqu'à Elle reçoit tout. Si l'on vit en Sa conscience, tout le reste s'épanouit de soi-même.

*

L'attitude intérieure de la Mère ne varie pas. Toutefois, aux yeux du sâdhak, elle semble changer, suivant l'état d'esprit où il se trouve, mais il n'en est rien.

*

Comment un changement pourrait-il s'effectuer si l'on se détruit soi-même? C'est la vieille nature vitale et physique qui doit périr, mais pas le vital ni le corps.

*

Il est tout à fait vrai que la Mère est en chacun et que c'est avec Elle, en chacun, que le contact doit s'établir, mais il

ne s'agit pas d'une relation personnelle avec une personne en particulier; c'est un lien qui nous unit à la Mère dans une vaste unité.

*

D'un côté la paix et la croissance de la vraie conscience, de l'autre le don de soi, tel est le vrai chemin.

*

Vouloir détruire le vital est une aberration, car si on le détruit, le corps ne peut subsister; et sans lui, il n'est pas de sâdhanâ possible.

Sans doute avez-vous tiré la Force beaucoup plus qu'il ne fallait et le corps est incapable d'en soutenir la pression. Si vous restez calme, tout ira bien.

*

Vous n'êtes pas séparée du Divin ou de la Mère; la Mère est réellement avec vous. Lorsqu'un sâdhak descend dans les mondes inférieurs, c'est pour y amener la conscience et la lumière d'En haut. Avec cette certitude, persévérez calmement. Cette lumière et cette conscience descendront certainement.

*

La Mère est là au-dedans de vous. C'est le voile de la nature physique qui fait écran, mais la Force est en train

d'agir sur ce voile, et dans la lumière de la Mère il finira par devenir transparent.

*

Ne perdez jamais confiance : la victoire de la Mère est certaine, et poursuivez résolument et calmement la sâdhanâ sans la moindre crainte.

*

Le *purusha* n'agit point; c'est la nature, *prakriti*, ou la *shakti* qui accomplit tout, mais sans la volonté du *purusha*, rien ne peut se faire.

*

La Mère est réellement présente dans le corps – dans la conscience secrète – mais tant que la conscience extérieure porte le sceau de l'Ignorance, les effets de cette Ignorance ne peuvent disparaître en un instant.

*

La Mère veut que vous lui apparteniez, tout comme vous désirez lui appartenir. Déjà vous êtes avec Elle et le serez de plus en plus. Mais probablement il y a dans votre conscience physique quelque chose qui, de temps à autre, désire avoir une relation étroite avec la Mère sur le plan extérieur et jouir de sa présence physique et qui réclame : « Pourquoi la Mère ne m'accorde-t-Elle pas tout cela? Peut-être

ne veut-Elle pas de moi ? » Mais dans la phase actuelle de la sâdhanâ et les conditions de vie présentes, il n'est pas possible de satisfaire une telle demande ; le sâdhak à qui cela serait accordé ne ferait que se complaire dans cet état de choses ; il négligerait la véritable sâdhanâ sur le plan intérieur et la transformation ne pourrait s'accomplir. Il faut établir une relation étroite avec la Mère sur le plan intérieur, sentir Sa présence et vouloir la transformation – jusque dans le mental et le vital extérieurs, jusque dans le corps, que ce soit une expérience de l'être tout entier – et la transformation s'ensuivra. Poursuivez votre sâdhanâ en vous souvenant de cela.

*

La Mère se donne à qui place en Elle toute sa confiance et l'aime d'un amour pur et fervent. Sans cela, nul ne peut parvenir jusqu'à Elle, même au prix d'efforts acharnés.

*

Tout cela appartient à la Nature extérieure qui rôde autour du sâdhak et cherche à pénétrer en lui. Lorsque son être mental, vital et physique est la proie de la Nature extérieure, un voile de ce genre peut faire écran, mais si le sâdhak fait confiance à la Mère et reste uni à Elle, Elle écartera le voile et, par son pouvoir, changera la conscience mentale, vitale et physique en Ses propres instruments.

*

Actuellement, la Force travaille sur la conscience physique ; c'est pourquoi, chez la plupart des sâdhaks, les difficultés de cette conscience physique ont surgi avec une telle intensité. Votre agitation vient de ce que vous vous êtes identifiée avec cette conscience physique extérieure comme si, elle seule, était vous. Mais l'être véritable est au-dedans de vous, là où l'on est uni à la Mère. Aussi faut-il à tout prix rejeter l'ignorance, l'inertie, et l'aveuglement de cette conscience physique, la considérer comme un simple instrument que la Force de la Mère perfectionnera, si imparfait et défectueux soit-il. Il faut toujours avoir conscience de cela et regarder toutes choses du dedans, comme un témoin, sans se laisser ébranler, et mettre toute sa confiance et sa foi en la Mère.

*

Celui qui a une foi totale, une confiance absolue en la Mère se sent toujours porté dans Ses bras et vit en Elle. Les difficultés peuvent surgir par milliers, elles ne pourront l'ébranler. Garder intactes cette confiance et cette foi, à tout moment, en toutes circonstances, quels que soient les événements, c'est là un principe fondamental du yoga, une chose essentielle, tout le reste est secondaire.

*

Toutes ces lamentations et cette acrimonie sont le signe de l'ego tâmasique : « Je ne peux pas, je vais m'en aller, je veux mourir... », etc. Cet état d'esprit ne peut qu'intensifier les difficultés et grossir l'ego tâmasique, et ne

facilite en rien le progrès de la sâdhanâ. Je vous l'ai déjà écrit plusieurs fois et vous le répète ; croyez-moi, il n'y a rien de perdu, ce que vous avez acquis au cours de votre sâdhanâ n'a pas disparu, mais est seulement voilé. Sur le chemin de la discipline spirituelle vient un moment où la conscience descend complètement sur le plan physique. Un voile d'obscurité et d'inertie recouvre alors l'être et l'expérience intérieurs ; il semble que la sâdhanâ soit réduite à néant, qu'il n'y ait plus d'aspiration, plus d'expérience, que la présence de la Mère ait, elle aussi, disparu, et que l'on soit devenu quelqu'un de tout à fait ordinaire. Ne pensez pas que vous soyez seule à connaître cet état ; il en est ainsi pour tous, et ceci arrive, est arrivé ou arrivera, même aux sâdhaks les plus avancés. Mais à dire vrai, sur la voie de l'accomplissement, ce n'est qu'un passage, aussi important et prolongé soit-il ; sans cette descente, la transformation intégrale ne peut s'accomplir. Une fois que l'on est descendu jusqu'à ce plan, il faut avec calme et persévérance faire appel à la Force de la Mère pour qu'elle œuvre, là aussi, et que s'effectue la transformation. Peu à peu tout se clarifie, l'obscurité cède à la Lumière, l'inertie au Jeu divin, et l'Expérience commence à se manifester, non seulement au-dedans, mais au-dehors, non pas uniquement sur les plans supérieurs, mais aussi sur les plans inférieurs, dans la conscience physique, et même jusqu'au subconscient. Toutes les expériences que recouvrait ce voile d'obscurité émergent et s'imposent sur tous les plans. Toutefois cela ne s'accomplit ni aisément ni rapidement, mais de façon progressive. Il faut de la patience, une confiance absolue en la Mère, une endurance à toute épreuve. Celui qui veut

le Divin doit, pour le Divin, accepter toutes les difficultés. Celui qui veut suivre une discipline spirituelle doit être prêt à faire face aux circonstances adverses, aux difficultés et aux obstacles du Chemin. Rechercher seulement dans la sâdhanâ la tranquillité et le bien-être ne mène nulle part, et il ne sert à rien, sous prétexte que les circonstances sont difficiles ou défavorables, de passer son temps à gémir et de se laisser aller au découragement. Le chemin n'en sera que plus long. Il faut avoir de la patience ; il faut avoir la foi et s'en remettre totalement à la Mère.

*

C'est au-dedans qu'il faut trouver la Mère, non sur le plan extérieur, sinon l'être intérieur ne peut être illuminé par Sa présence. Si l'on trouve la Mère au-dedans de soi, et si l'expérience est complète, ce qui est nécessaire sur le plan extérieur peut être réalisé ensuite, mais personne actuellement, à part un ou deux sâdhaks, n'est vraiment capable de comprendre cette vérité.

*

Lorsqu'on est en contact avec la Mère au-dedans de soi, il n'y a plus rien à craindre. Sa Force changera ce qui doit être changé. Cela demande du temps, mais il ne faut pas s'inquiéter. Restez unie à la Mère, offerte à Elle, et tout s'accomplira infailliblement.

*

Lorsque vous avez ce sentiment de vide, veillez à ce que votre mental soit très calme et faites appel à la Lumière et à la Force de la Mère pour qu'elles pénètrent la nature extérieure.

*

Lorsque surgissent les difficultés et que la conscience est voilée, il faut, sans se laisser troubler, appeler la Mère calmement jusqu'à ce que le voile se lève, car derrière, tout l'acquis subsiste.

*

La Mère ne s'éloigne jamais de vous, il ne faut pas l'oublier. Elle est toujours proche, au-dedans de vous, mais toute agitation de la nature extérieure recouvre, comme une vague, la vérité intérieure, et c'est sans doute ce qui vous est arrivé. Vivez en vous-même ; regardez et faites toutes choses de l'intérieur.

*

Demeurez unie à la Mère en vous et regardez les difficultés, les défauts et les imperfections de la nature extérieure sans être perturbée, déprimée ou découragée. Pour s'en corriger, il faut les rejeter calmement et s'ouvrir à la Lumière et à la Force de la Mère.

*

Tout est là au-dedans de vous et la Mère est à l'œuvre. Toutefois, on ne peut en avoir conscience tant que l'on est identifié au mental extérieur et que celui-ci n'est pas illuminé et unifié avec l'être intérieur.

*

Lorsqu'on est aux prises avec une difficulté, si l'on est vigilant et qu'on s'en remet à la Mère, et si chaque fois que cette difficulté se présente on y fait face avec une persévérance tranquille en faisant appel à la Force de la Mère, on finira certainement par en être libéré.

*

Qui donc s'en ira ? Ceux qui ne sont pas sincères, qui n'ont pas foi en la Mère et ne lui font pas confiance, ceux qui attachent plus d'importance à leurs imaginations qu'à la volonté de la Mère, ceux-là, peut-être, partiront. Mais celui qui veut la Vérité, qui a foi en la Mère et lui fait confiance et qui veut s'unir à Elle, celui-là n'a rien à craindre. Même s'il a des milliers de difficultés, il les surmontera ; s'il a de multiples défauts, il s'en corrigera ; s'il tombe, il se relèvera, et finalement il parviendra au but de la sâdhanâ.

*

Soyez calme et vigilante, faites appel à la Mère et vous retrouverez un état d'harmonie intérieure. Il faut du temps avant d'être capable d'un don de soi total. Chaque fois que

vous voyez en vous quelque chose qui ne s'est pas encore donné, offrez-le; ainsi vous parviendrez à ce don intégral de vous-même au Divin.

*

Demeurez calme, toujours, et laissez la Conscience supérieure, la Conscience de la Mère, descendre en vous : c'est ainsi que la conscience extérieure sera peu à peu transformée.

*

Avancez calmement en vous donnant toujours plus, et tout ce qui doit être transformé dans la vieille nature le sera progressivement.

*

Il n'est pas de sâdhak, tout enfant du Divin qu'il soit, qui n'ait de nombreux petits défauts dans sa nature. Dès que l'on en prend conscience, il faut les rejeter et s'appuyer plus fermement encore sur la Force de la Mère afin que peu à peu toutes ces imperfections de la nature soient éliminées; mais la foi, la confiance en la Mère et le don de soi doivent à tout moment demeurer intacts. Il faut du temps pour se défaire complètement de tous ces défauts et leur présence ne doit pas vous perturber.

*

Ne soyez pas troublée par ce qui vous arrive. Sur le chemin du yoga c'est une phase qui correspond au moment où l'on descend dans la conscience physique inférieure et dans le subconscient – et cela peut durer longtemps. Mais derrière ce voile, la Mère est là, et un jour Elle se révélera à vous. Illuminé par la lumière d'en haut, ce royaume inférieur sera changé en royaume de lumière; avec cette certitude il faut tout offrir, sans relâche, et aller jusqu'au bout de cette étape difficile.

*

Il est nécessaire de maintenir un rapport avec le monde extérieur, mais ce doit être en surface. Ce qu'il faut avant tout, c'est vivre au-dedans, proche de la Mère et, de là, regarder toutes choses – c'est là le premier échelon du karma-yoga; ensuite, il faut, de l'intérieur, mener toutes les activités extérieures en s'appuyant sur la Force de la Mère – c'est la seconde étape. Si vous pouvez faire cela, plus rien ne viendra vous perturber.

*

Il faut tout d'abord trouver la Mère au-dedans; ensuite, quand l'être extérieur sera complètement soumis, vous sentirez aussi Sa présence constante sur le plan extérieur.

*

Souvenez-vous toujours de ceci : quelles que soient les circonstances et les difficultés, aussi long que puisse être le

chemin, si vous continuez à le suivre avec une foi totale en la Mère, vous atteindrez le but, infailliblement ; aucun obstacle, aucun retard, aucune circonstance défavorable, ne pourra s'opposer à la réussite finale.

*

Dans cette sâdhanâ, il est tout aussi nécessaire de bannir la tristesse que d'éliminer toute agitation. Il faut s'en remettre à la Mère et avancer résolument d'un cœur paisible et content. Lorsqu'on s'en remet à Elle, y a-t-il lieu d'être triste ? La Mère n'est pas loin de vous, Elle est toujours proche. Il faut que vous en soyez toujours consciente, en avoir la certitude constante.

*

On ne doit pas conclure d'après l'apparence de Mère à l'heure du *pranâm* ou du *darshan* qu'Elle est contente ou mécontente. Les gens ne cessent de commettre cette erreur et supposent à tort : « Mère est fâchée ; Mère a l'air sévère ; Mère ne veut pas de moi, Elle me rejette », etc. Par toutes ces imaginations qui engendrent le découragement, ils ne font qu'accumuler les obstacles sur leur route. Il faut, tout au contraire, avoir une foi inébranlable en l'aide et en l'amour de la Mère au-dedans de vous et progresser dans votre sâdhanâ d'un cœur paisible et joyeux. Ceux qui peuvent le faire sont à l'abri de tout danger. Que surgissent des difficultés ou que l'ego se manifeste, cela ne les touche pas. « Mère est là, se disent-ils, et ce qu'Elle fait est bien ;

même si je ne peux La voir en ce moment, Elle est près de moi ; Elle m'enveloppe de Sa présence et je n'ai rien à craindre. » C'est cette attitude qu'il faut prendre. C'est avec cette confiance qu'il faut poursuivre la sâdhanâ.

*

L'état du sâdhak doit être tel, qu'intérieurement sa conscience demeure unie à la Mère tandis que Sa force œuvre en lui et que la conscience extérieure agit comme un instrument de cette Force. Il n'est pas facile d'atteindre parfaitement cet état, mais c'est en progressant dans la sâdhanâ que l'on peut y parvenir.

Visions – symboles – couleurs

J'ai expliqué, en réponse à ce que vous aviez écrit, que pendant la méditation on peut voir toutes sortes d'images, y compris des choses écrites que l'on appelle *ākāsha lipi*, « écrits éthériques », et on peut les voir aussi bien les yeux fermés que les yeux ouverts.

*

Toutes ces images sont des symboles : ainsi la fleur blanche est le symbole de la conscience ; le soleil, le symbole de la connaissance et de la vérité ; la lune, celui de la lumière spirituelle ; les étoiles symbolisent la création ; le feu, l'aspiration et la *tapasyā*. Rose d'or : amour et don de soi dans la plénitude de la vraie conscience. Lotus blanc : Conscience de la Mère (Conscience divine).

*

La vache est le symbole de la lumière et de la conscience. La vache blanche représente la conscience supérieure dans sa pureté.

*

L'enfant est votre être psychique qui fait éclore ce qu'il y a de vrai en vous. La route est celle du mental supérieur s'élevant vers la Vérité.

*

Dans le sacrifice védique il y a cinq feux ; s'ils ne sont pas là tous les cinq, le sacrifice est incomplet. On peut dire que ces cinq feux doivent être allumés, dans le psychique, le mental, le vital, le physique et le subconscient.

*

L'arbre représente la vie spirituelle, la vie intérieure. Les paons dorés posés sur ses branches symbolisent la victoire de la Vérité, et la lune, la lumière de la force spirituelle.

*

Le lotus au-dessus de la tête est le centre de la conscience supérieure. Peut-être ce lotus cherche-t-il à s'ouvrir.

*

Ce croissant de lune symbolise la lumière spirituelle qui commençait à illuminer votre vital ; mais il y a eu éclipse. Quant à la couleur verte, elle représente la force vitale vraie, et le lever de soleil, la manifestation de la vraie conscience sur le plan vital.

*

La lune : la lumière spirituelle.

L'éléphant : le symbole de la force.

L'éléphant doré : la force de la vraie conscience.

Le vert est aussi la couleur de la lumière des émotions.

*

Le soleil peut avoir des formes diverses, et sa lumière différentes couleurs : aussi bien rouge que doré, bleu, vert, etc.

*

Bleu : mental supérieur.

Lumière du soleil : lumière de la Vérité divine.

Rouge vif : Amour divin, ou Force de la conscience supérieure.

*

Le vital, dans sa progression ascendante, s'élève vers la Vérité, vers le Divin. Le pouvoir de la Vérité (lumière dorée) et celui du mental supérieur (lumière bleue) s'étant manifestés, travaillent sur cette conscience vitale qui est en train de s'élever.

*

La lumière bleue est ma lumière, et la lumière blanche, celle de la Mère. Lorsque la conscience supérieure universalisée commence à descendre dans l'*âdhâra*, il est tout à fait naturel de voir cette lumière bleue.

*

C'est la conscience supérieure au-delà du mental, la conscience d'où viennent la paix, la force, la lumière, etc. Le lotus blanc est la conscience de la Mère, le lotus rose, ma conscience où brille toujours la lumière de la Connaissance et de la Vérité.

*

Le bleu est la couleur du mental supérieur. Le lotus bleu : l'éclosion de ce mental supérieur dans votre conscience.

*

La lumière blanche est la lumière de la Conscience divine ; la lumière bleue est celle de la conscience supérieure, et la lumière argentée, la lumière de la spiritualité.

*

Le serpent est le symbole de l'énergie. Une énergie supérieure est concentrée au-dessus de la tête, dans la conscience supérieure.

*

L'eau est ici le symbole de la conscience. Ce qui monte symbolise l'aspiration de la conscience ou la tapasyâ.

*

Si c'est une lumière bleu pâle, il s'agit de ma lumière. En général, la lumière bleue est celle de la connaissance supérieure.

*

La couleur orange indique l'union avec le Divin et le contact avec une conscience supérieure.

*

Le *mûlâdhâra* est le centre intérieur de l'être physique. L'étang symbolise l'ouverture ou le développement de la conscience, et le lotus rose, la présence de Sri Aurobindo dans cette conscience; la lumière rosée est la lumière de l'amour qui descend dans le physique intérieur.

*

Le serpent représente la force de la nature. Le *mûlâdhâra* (le centre physique) est un de ses principaux sièges où il est lové, assoupi. Lorsqu'il s'éveille au cours de la *sâdhanâ*, il monte pour s'unir à la Vérité. Lorsque la Force de la Mère est descendue en vous, il est devenu comme de l'or, c'est-à-dire qu'il s'est empli de la lumière de la Vérité divine.

*

Dans toutes ces expériences la mère terrestre représente la nature terrestre et elle n'est qu'un symbole de la nature extérieure ordinaire.

*

Lotus rose : l'Harmonie divine.

Lumière bleue : la Conscience supérieure.

Temple doré : le Temple de la Vérité divine.

Persévérez calmement et, peu à peu, toutes ces choses fleuriront dans votre vie, et même dans votre vie extérieure, dans votre nature extérieure.

*

La rose blanche symbolise le don de soi à la Mère – le don plein d'amour, qui permettra à la lumière de la Vérité de se répandre dans votre être. Le lotus blanc représente la Conscience de la Mère manifestée au niveau de votre mental. La lumière rouge dorée est la lumière de la Vérité suprême dans le corps (la lumière supramentale dans le physique).

Foi – confiance – abandon

Dans le calme, pensez à la Mère, ouvrez-vous à Elle – telle est la méthode pour méditer.

*

S'il était possible de se tenir à l'écart et de ne s'occuper que de la sâdhanâ, ce serait idéal, mais cela n'est pas toujours possible. Ce qui importe, c'est que vous poursuiviez votre sâdhanâ en affermissant votre position dans le psychique, en vous créant là une forteresse à l'abri de tout danger, c'est-à-dire qu'il faut vous en remettre à la Mère calmement, résolument et, au lieu de vous tourmenter, dire sereinement : « Ce que vous dites est la chose juste. » Actuellement, plus que les grosses difficultés, toutes ces petites imperfections sont les véritables pierres d'achoppement. Il faut peu à peu les éliminer, transformer ces imperfections en perfection ; cela ne se fait pas instantanément, mais il ne sert à rien de s'affliger ou de s'impatienter pour autant. Petit à petit, la Force de la Mère fera ce qui doit être fait.

*

Le chemin qui va droit vers la Vérité s'est ouvert au-dedans de vous, et lorsqu'on se trouve dans cet état, tout ce que l'on offre d'un cœur simple, sans le moindre calcul, s'élève vers la Mère, se fond dans la Vérité et devient vérité.

*

Ne craignez rien et ne soyez pas troublée ; il faut traverser la période sombre et rester calme, même dans l'obscurité : telle est la règle sur le chemin du yoga.

*

La *tapasyâ* consiste uniquement en ceci : persévérer, faire appel à la Mère, éliminer calmement et fermement toute agitation, ainsi que le découragement, les désirs et les passions.

*

La paix, la vérité, etc., doivent être tout d'abord établies en soi avant qu'elles puissent agir sur le plan extérieur.

*

Il ne faut pas avoir peur de ce vide, car c'est dans cet état que descend la paix divine. La Mère est toujours présente en vous, mais tant que la paix, la force, la lumière, ne seront pas fermement établies, vous ne pourrez en être toujours consciente.

*

Croire que toute cette histoire est arrivée à cause de vous, n'est-ce pas faire preuve de beaucoup d'orgueil ? « Je suis quelqu'un de bien, de très énergique, de très efficace ; sans moi rien ne marche et le travail de la Mère ne se fait pas. » C'est là, évidemment, une forme d'orgueil. Mais l'attitude inverse : « Je suis la dernière des créatures ; à cause de ma

résistance tout est arrêté et le Divin ne peut poursuivre son œuvre, » est une autre forme d'orgueil.

*

Il faut poursuivre résolument la sâdhanâ, s'en remettre entièrement à la Mère et avoir une foi absolue en Elle. Ne cédez jamais à la dépression. Si vous la sentez venir, rejetez-la loin de vous. « Je ne vauds rien ; je suis la dernière des créatures ; je ne suis bonne à rien ; la Mère m'a rejetée ; je veux m'en aller ; je veux mourir. » Lorsque vous avez de telles pensées, dites-vous que ce sont là des suggestions de la nature inférieure tout à fait contraires à la vérité et à la sâdhanâ. Il ne faut jamais les laisser s'installer en vous.

*

Pourquoi souffrir ? Si l'on s'en remet à la Mère et que l'on garde son équanimité, il n'y a plus aucune place pour la tristesse. Il est vain d'attendre des autres le bonheur, la paix ou la joie.

*

Il faut substituer à toutes ces pensées et à toutes ces peurs cette foi et cette certitude : quelle que soit la somme des difficultés, quels que soient les défauts et les imperfections de la nature extérieure, une fois que le contact intérieur avec la Mère a été établi, Sa victoire en moi est certaine, il ne peut en être autrement.

*

Il faut avoir toujours une confiance totale en la Mère et se dire : « Je suis entre Ses mains ; Sa force peut tout accomplir, et les difficultés ne pourront ni m'accabler ni me décourager. »

*

Il n'est pas facile, par l'effort, de se souvenir toujours de la présence de la Mère. Quand cette présence emplira votre être tout entier, ce souvenir sera spontané et vous n'aurez plus aucune raison d'oublier.

*

Poursuivez paisiblement votre sâdhanâ. Ne vous laissez pas aller à la tristesse ni au découragement ; l'obscurité finira par disparaître.

*

Il est extrêmement difficile de se maintenir toujours dans un état d'harmonie intérieure ; cela prend beaucoup de temps. Poursuivez résolument votre sâdhanâ sans vous laisser troubler. Tout se fera en son temps.

*

Sentir que la Mère est près de vous et en vous, sentir qu'Elle fait tout, et recevoir intérieurement tout ce qu'Elle vous donne, c'est en cela aussi que consiste la sâdhanâ. Si

l'on parvient à se maintenir dans cet état, on peut appliquer son esprit à l'étude ou à la lecture, sans rien perdre intérieurement.

*

N'oubliez pas ce que je vous ai dit tant de fois : il faut poursuivre calmement et résolument votre sâdhanâ sans vous agiter et, peu à peu, tout s'ordonnera. Il n'est pas bon de pleurer et de se lamenter. Faites appel à la Mère calmement, offrez-vous à Elle. Plus le vital est calme, plus la sâdhanâ suit un cours régulier.

L'être psychique

L'enfant est votre être psychique, et ce que vous voyez monter et descendre au niveau de la poitrine est l'obstacle de la nature extérieure qui ne veut pas reconnaître la vérité intérieure et cherche à la voiler.

*

Le centre de la conscience se situe dans la poitrine, là où se trouve l'être psychique.

*

Cette route droite et baignée de lumière est le vrai chemin. Il faut du temps pour y parvenir. Mais une fois que l'on s'y est engagé, il n'y a plus de véritables difficultés, d'obstacles et de chutes.

*

Si vous suivez le chemin du cœur profond, le chemin du psychique, et demeurez dans les bras de la Mère, comme un enfant, l'impulsion sexuelle et tous ces désirs, même s'ils vous assaillent, ne pourront rien contre vous et, pour finir, ils ne se manifesteront plus.

*

Vivez en vous-même, regardez toutes choses de l'intérieur, et non avec la vision extérieure. Si vous vivez dans la conscience extérieure, vos pensées, sous divers déguisements, risquent de vous faire commettre bien des erreurs. Si vous vivez en vous-même, votre être psychique se fortifiera progressivement, et c'est lui qui voit la vérité et donne à chaque chose sa pleine vérité.

*

Ce feu est le feu psychique, et l'état que vous décrivez est l'état psychique où ne se mêle rien d'impur.

*

Ce que vous avez vu est juste. La voie de la conscience psychique se situe au-delà, dans la conscience vraie. Tous les plans de l'être, centrés autour du psychique, ont commencé à se tourner dans un même mouvement vers le Divin. Cette route s'élève vers les hauteurs. Le bébé est votre être psychique.

*

C'est cela qui est nécessaire : que le lotus du cœur soit toujours épanoui et que toute la nature soit sous le contrôle de l'être psychique, dans le cœur. Ainsi aura lieu la nouvelle naissance.

L'ego

Lorsque la conscience s'élargit et s'universalise et que l'on voit la Mère partout dans le monde, l'ego disparaît ; seul demeure l'être véritable, enfant de la Mère et parcelle d'Elle-même.

*

Nous ne vous avons pas abandonnée. Quand vous êtes déprimée, toutes ces idées vous viennent à l'esprit. De temps à autre, vous vivez dans la conscience extérieure et ne sentez plus la présence de la Mère. Il ne faut pas, pour autant, en conclure qu'Elle vous a abandonnée. Rentrez en vous-même et vous La sentirez là, au-dedans de vous.

*

L'empreinte du désir, de l'ignorance et de l'ego subsiste longtemps, même chez les meilleurs sâdhaks, et même dans les périodes les meilleures de leur sâdhanâ ; mais lorsque la conscience se purifie en s'ouvrant toujours plus à la Mère – comme cela a commencé à se produire pour vous – alors tout ce mélange d'ignorance est peu à peu éliminé.

*

Tout cela est une vaine agitation du vital. Il faut avancer calmement sur le chemin du yoga, sans regret ni amertume, sans céder au découragement.

*

Naturellement, dans ce genre de conversation, bon nombre de mouvements impurs du vital peuvent se glisser : amertume, mécontentement vis-à-vis de la Mère, jalousie, dépression, tristesse. Il faut chasser tout cela.

*

Telle est l'attitude vraie, et la vraie compréhension, qu'il faudrait toujours pouvoir conserver : au lieu de regarder les gens et les événements d'un point de vue égoïste, il faut les regarder avec la vision psychique intérieure et une perception spirituelle.

Plans de conscience

Le plan physique va du *mûlâdhâra* à la plante des pieds. Au-dessous s'étend le domaine du subconscient.

*

Il existe beaucoup de plans – supérieurs et inférieurs. Parmi les plans inférieurs, les quatre principaux sont le mental, le psychique, le vital et le physique. Au-delà s'étagent les nombreux plans du mental supérieur, puis le Supramental et *satchidânanda*.

*

Si vous descendez sur un plan inférieur, demeurez calme et, par votre appel, faites descendre, là aussi, la Force et la Lumière de la Mère. Établissez Son royaume en vous, sur les plans inférieurs comme sur les plans supérieurs.

*

L'état que vous décrivez survient lorsque la conscience descend sur le plan physique. Cela ne veut pas dire que tout ce que l'on a acquis au cours de la *sâdhanâ* ait été vain, ou bien que tout se soit retiré vers les plans supérieurs ; tout subsiste, mais comme derrière un voile. Il faut faire descendre dans l'obscurité de ce plan physique la Conscience, la Lumière et la Force de la Mère. Lorsqu'elles

y seront établies, cet état ne se produira plus. Mais si vous êtes agitée, déprimée, ou si vous laissez s'insinuer en vous toutes ces pensées : « Je n'arriverai à rien dans cette vie, tout est fini, mieux vaut mourir », etc., vous créez un obstacle à la descente de cette Conscience, de cette Force et de cette Lumière. C'est pourquoi il faut rejeter toutes ces suggestions et, dans une calme aspiration, faire appel à la Mère et vous en remettre à Elle.

LETTRES À ESHÂ

Eshâ avait cinq ans lorsqu'elle vint pour la première fois en visite à l'Ashram avec ses parents. À l'âge de dix ans, elle échangeait une correspondance avec Sri Aurobindo, dans sa langue maternelle, le bengali. Sri Aurobindo lui répondait le plus souvent en bengali et, occasionnellement, en anglais.

7.5.1935

Eshâ,

Mère dit qu'elle va faire son possible pour que tu puisses La « voir », mais ce n'est pas facile; même les gens qui se trouvent près d'Elle n'y parviennent pas toujours. Et l'on « voit » plus facilement les yeux fermés que les yeux ouverts – bien que cela aussi soit possible, car pour La voir ainsi, il faut développer une vision intérieure. Il n'est pas nécessaire de faire appel à Elle pendant un nombre d'heures déterminé. Il suffit de L'aimer toujours, de penser souvent à Elle, de s'asseoir chaque jour un petit moment devant sa photo et de L'appeler.

Il ne faut jamais douter de l'amour de Mère et tu n'as aucune raison de pleurer, car ses sentiments envers toi ne peuvent changer et ne changeront pas.

Bien sûr que tu peux emporter les photos que Mère t'a données et les garder avec toi là-bas.

Sri Aurobindo

(traduit de l'anglais)

8.5.1935

Eshâ,

Le fait que Mère t'aime ne suffit pas pour que tu puisses La « voir » à distance. Les yeux de l'homme ne sont pas faits pour voir de cette manière. Cela n'est possible qu'après une longue sâdhanâ. On commence par « voir » les yeux fermés; par la suite, il devient plus facile de « voir » les yeux ouverts. Aussi ne sois pas trop impatiente de « voir » dès maintenant les yeux ouverts, car c'est le plus difficile. Cela finira par venir, si tu le veux, mais on n'y arrive pas

tout de suite. Ne t'inquiète pas si cela prend du temps. Il faut tout d'abord pouvoir sentir de plus en plus que Mère est près de toi, et tu peux y parvenir en L'appelant et en pensant souvent à Elle. Alors il te sera plus facile de La « voir ».

Sri Aurobindo

(traduit de l'anglais)

9.5.1935

Eshâ,

Peu importe le temps que cela prendra – on ne peut d'avance fixer un délai pour ces choses. Quand tu sentiras de plus en plus la présence de Mère et que tu commenceras à La voir avec ta vision intérieure, alors cela pourra se faire.

Il vaut mieux ne pas parler de Mère à tes amis ; ils ne La connaissent pas et n'ont aucune raison de s'intéresser à Elle. Plus tu seras toi-même proche de Mère, moins tu éprouveras le besoin de parler d'Elle aux autres.

P.S. Bien sûr, tu peux emporter tes « temples ». Nous t'écrivons quand tu seras là-bas.

Sri Aurobindo

(traduit de l'anglais)

Écoute, si je te vois, comment pourrais-je échapper à tous les autres ? Ne va-t-on pas me dire : « Vous avez vu Eshâ et vous ne pouvez pas nous voir, nous ? Qu'est-ce

que c'est que ça ? N'est-ce pas une injustice ? Est-ce que nous ne comptons pas, nous aussi ? » Puis, lorsque cent cinquante personnes vont se ruer vers moi, que vais-je devenir, dis-moi ? Y as-tu pensé ?

Il faut que je t'écrive une longue lettre en bengali ? En suis-je capable ? ou ai-je le temps de le faire ? Ce simple petit mot m'a pris le peu d'énergie qui me restait, et la nuit est déjà passée ! Va pour cette fois ! je t'ai écrit en bengali, mais je te préviens que je ne pourrai plus à l'avenir me livrer à ce genre d'exercice.

Sri Aurobindo

10.5.1935

Eshâ,

Il n'est pas du tout nécessaire de rester à la maison, sans sortir, pour prier Mère ; et Mère n'aime pas beaucoup ce que tu veux faire là. Tu es encore trop jeune et tu n'y parviendrais pas. Ce serait trop pénible pour toi et Mère ne veut pas que tu te fasses souffrir ainsi.

Non, il vaut beaucoup mieux te souvenir d'Elle et L'appeler à tout moment ; quoi qu'il arrive, que tu sois heureuse ou triste, aspire à sentir Sa présence, Son aide, Sa bénédiction et Sa protection, alors tout pourra s'accomplir.

Sri Aurobindo

13.5.1935

Eshâ,

Je ne sais pas quand tu pourras revenir ici ; il est probable que ton papa ne te laissera pas partir si vite. N'en sois pas triste. Si tu penses toujours à Mère, Elle sera avec

toi. Elle *est* avec toi. Elle te protège; il faut que tu en sois fermement convaincue et que cette pensée soit toujours vivante en toi.

Quant à vouloir essayer pendant trois mois puis abandonner si tu n'obtiens aucun résultat, ce n'est pas une chose à faire. L'essentiel, c'est de se souvenir de Mère, de faire appel à Elle, sans penser au temps, car en faisant cela tu deviendras de plus en plus consciente. Tu sentiras que Mère est avec toi et il te sera même possible de La « voir ».

Sri Aurobindo

14.5.1935

Eshâ,

Tu vois, je t'écris – et t'écirai désormais en bengali.

Il est difficile de dire ce qui arrivera dans l'avenir, toutefois j'espère que les circonstances s'arrangeront pour que tu puisses bientôt revenir ici et avoir notre *darshan*. En attendant, souviens-toi de nous : plus le contact intérieur que tu as avec nous sera intime, plus vite se réalisera dans ta vie ce à quoi tu aspires.

Sri Aurobindo

17.5.1935

Eshâ,

Il vaut mieux ne pas aller chez les gens qui ne prient pas le Seigneur. Toutefois, si l'on t'envoie dans une de ces maisons, alors appelle Mère. Si tu ne peux le faire

comme tu en as l'habitude, invoque-La dans le silence de ton cœur, de telle sorte que personne ne s'en aperçoive ou ne le sache, et tu recevras une réponse à ton appel.

Sri Aurobindo

17.5.1935

Eshâ,

Pourquoi écrire que nous sommes fâchés? Nous ne l'avons jamais été et ne le sommes pas davantage aujourd'hui. Nous n'avons aucune raison de l'être, nous n'avons rien à te reprocher.

N'as-tu pas reçu ma lettre hier matin? Je t'ai écrit pour te dire que nous avons beaucoup d'amour pour toi et t'assurer qu'un jour tu nous trouveras au-dedans de toi. Je te l'écris encore aujourd'hui : nous t'aimons beaucoup, et cet amour ne changera jamais. Ne te laisse pas aller à la tristesse et au découragement, mais que cette certitude soit toujours présente en ton esprit : « Un jour Mère et Sri Aurobindo se révéleront à moi ; je pourrai les voir, même si je suis loin d'eux. »

Souviens-toi de nous toujours; tourne-toi toujours vers nous. Ceux qui le font finissent par nous trouver au-dedans d'eux et, sûrement, il en sera de même pour toi. Si tu le fais, les circonstances s'arrangeront pour que tu puisses revenir ici et avoir notre *darshan*.

Bien sûr que tu peux venir voir Mère demain.

Sri Aurobindo

28.5.1935

Eshâ,

J'ai reçu tes trois lettres mais n'ai pu y répondre, car j'ai été accaparé par toutes sortes de choses; aujourd'hui je réponds à tes trois lettres à la fois.

Il était déjà prévu que tu ne pourrais venir pour ce *darshan*. Venir deux fois en l'espace de deux mois n'est guère facile. Ne sois pas triste. Il faut garder confiance et puiser des forces au-dedans de toi en étant très tranquille et en te souvenant de Mère. Tu es l'enfant de la Mère Divine; il faut que tu sois pleine de force et d'un calme que rien ne peut troubler.

Pour faire appel à Mère, il n'y a pas de règle spéciale. Répéter Son nom, se souvenir d'Elle intérieurement, La prier, tout cela est un appel à Mère. Il faut que ton appel soit spontané, qu'il jaillisse du dedans de toi. Ce que tu peux faire aussi, le matin par exemple, c'est fermer les yeux et imaginer que Mère est devant toi; ou bien, mentalement, tu formes Son image et te prosternes devant Elle, et Elle recevra ton *pranâm*. Quand tu as un moment, tu peux méditer sur Mère en pensant qu'Elle est toujours avec toi, qu'Elle est assise devant toi. Si l'on fait cela, un jour vient où on La voit. Mes bénédictions et celles de Mère sont avec toi. De temps en temps, Jyotirmayî t'enverra un sachet de fleurs bénies donné à l'heure du *pranâm*.

Sri Aurobindo

16.6.1935

Eshâ,

J'ai reçu tes deux lettres. N'oublie pas ce que je t'ai dit lorsque tu étais ici. Souviens-toi de Mère et appelle-La, calmement. Il est possible, au début, de voir Mère les yeux fermés et d'entendre Sa voix au-dedans de soi, mais ce n'est pas facile. L'homme ne voit que les apparences; il entend les voix, les sons au-dehors de lui-même: il perçoit seulement ce qui apparaît à ses yeux, ou ce qui vient, de l'extérieur, frapper son oreille. Il lui est difficile de voir ou d'entendre quoi que ce soit d'autre. Il faut auparavant que se développe sa vision intérieure et la faculté de percevoir les sons au-dedans de lui; cela exige un effort et demande du temps. Ne sois pas découragée si tu ne peux y parvenir tout de suite. L'amour de Mère sera toujours avec toi, tu seras toujours dans Son cœur et, un jour, tu pourras La voir et L'entendre te parler. Ne sois pas triste, appelle la paix et la force de Mère en toi, et tu pourras sentir Sa présence.

Sri Aurobindo

Eshâ,

Je n'ai pu répondre à tes lettres car jusqu'à présent j'ai été occupé tous les jours et n'ai pas eu une minute de répit. La situation n'a pas changé, mais aujourd'hui dimanche, j'ai un peu moins de travail et j'en profite pour t'écrire ces quelques lignes.

Pourquoi être triste lorsque tu penses à nous ou que tu nous vois dans tes rêves? Tu as rêvé que Mère venait près de toi? Cela devrait être une source de joie! Ne te laisse

pas aller à la tristesse parce que tu ne peux venir nous voir maintenant. « Mère pense à moi, Elle m'aime, Elle est là dans mon cœur, tout près de moi », c'est cela que tu dois te dire; il faut que tu en sois convaincue et que tu restes très calme en attendant que les circonstances soient plus favorables. Les obstacles actuels finiront par disparaître.

Souviens-toi de Mère à tout moment et repose-toi sur Elle. Si tu penses toujours à Elle, un jour tu La verras, tu pourras même La voir au-dedans de toi.

Sri Aurobindo

4.8.1935

Eshâ,

Pourquoi serions-nous fâchés? J'ai été très occupé et n'ai pas eu le temps d'écrire; maintenant encore, j'ai beaucoup à faire car c'est le mois du *darshan* et il y a, cette fois, un grand nombre de visiteurs.

J'espère que désormais tu te porteras mieux. Tu écris que tu as été deux fois malade. Il faut maintenant rester en bonne santé. Tu dis aussi que tu vas aller à Ranchi. Quand partiras-tu? et combien de temps resteras-tu là-bas?

Ne t'inquiète pas et ne sois pas triste à cause de ce qui se passe en ce moment. Repose-toi entièrement sur Mère et sois calme et sereine en attendant des jours meilleurs. Un jour viendra où tu pourras voir Mère. Ceux qui s'en remettent fermement à Elle et L'appellent, viennent à Elle. Il se peut qu'ils rencontrent dans la vie beaucoup d'obstacles et de difficultés et que le chemin soit long, mais un jour ils se retrouvent auprès de Mère.

Sri Aurobindo

Eshâ,

Voilà bien longtemps que je ne t'ai écrit. Je voulais le faire, mais n'y suis pas parvenu. Cette fois, plus de sept cents personnes sont venues ici, bien avant le 15 août; beaucoup sont restées après le *darshan* et commencent seulement à s'en aller. Il en est résulté un surcroît de travail, quelque chose d'inimaginable. Le travail de l'Ashram a augmenté, lui aussi. Même en peinant continuellement jour et nuit, je n'en vois pas la fin. C'est pourquoi je n'ai pu écrire à personne en dehors de l'Ashram. Il y a un peu moins à faire à présent, aussi je peux t'écrire ce mot, toutefois ce « moins » est si peu de chose! Beaucoup de travail important reste à faire, et même maintenant, je ne trouve pas le temps.

Je m'étonne que tu n'aies pas reçu la lettre et les fleurs que Jyotirmayî t'a envoyées – mais peut-être la lettre est-elle arrivée maintenant et Jyotirmayî t'aura sûrement donné la raison de ce retard.

J'espère que tu vas bien. Si tu ne peux trouver une heure fixe pour prier Mère, alors fais appel à Elle quoi que tu fasses et efforce-toi de lui offrir toutes tes actions et toute ta vie.

Sri Aurobindo

26.12.1935

Eshâ,

Voilà longtemps que je veux t'écrire, mais jusqu'à présent cela ne m'a pas été possible. La somme de choses à faire, loin de diminuer ne fait qu'augmenter. Quand le travail diminue d'un côté, c'est pour augmenter de l'autre.

Ainsi les nuits s'achèvent et je suis encore en train de travailler. Il ne me reste ensuite plus de temps pour répondre aux lettres venant de l'extérieur. Aujourd'hui, c'est encore la même chose, cependant je t'écris ce petit mot.

Je vois que tu as été très malade et ta maman aussi. J'espère que tout est bien fini maintenant. Cela s'est produit un peu partout, ici comme en bien d'autres endroits au Bengale parmi les sâdhaks. C'est une période difficile.

Non, nous ne sommes pas fâchés. Pourquoi le serions-nous ? Notre amour pour toi n'a pas changé et ne changera jamais. Il ne me reste plus de temps maintenant pour en écrire davantage ; ce sera pour une autre fois. Nos bénédictions sont avec toi.

Sri Aurobindo

CHRONOLOGIE ET GLOSSAIRE

Chronologie *

1872, 15 août

Naissance de Sri Aurobindo à Calcutta.

1877-79

École anglaise de Darjeeling (*Loreto Convent*).

1878, 21 février

Naissance de la Mère à Paris.

1879

Départ de Sri Aurobindo pour l'Angleterre.

1880, 5 janvier

Naissance de son frère Bârin en Angleterre.

1879-92

Études en Angleterre : Manchester (1879-84), Londres, *St Paul's School* (1884-90), Cambridge (1890-92).

1887

Naissance de Mrinâlinî Dévî.

1892, décembre

À Londres, rencontre avec le Mahârâjâ de Barodâ. Engagé dans l'administration de l'État de Barodâ.

1893, 12 janvier

Départ pour l'Inde sur le *Carthage*.

1893, 6 février

Arrivée à Bombay. Premier contact spirituel avec l'Inde.

1893, 18 février

Début du service dans l'administration de l'État de Barodâ.

1893-94

Publication dans l'*Indu Prakâsh* des « New lamps for old », articles critiquant sévèrement la politique du Congrès National.

* Cette chronologie couvre principalement la période allant de 1901 à 1908, durant laquelle les *Lettres à Mrinâlinî* ont été écrites.

1897-1906

Professeur au *College* de Barodâ (sections de français et d'anglais). Directeur adjoint (1904-06).

1901, [29 ?] avril

Mariage avec Mrinālīnī Dēvī.

1901, mai-juin

Séjour à Nainitâl avec Mrinālīnī et le Mahârâjâ de Barodâ.

1902, juin

À Lonavla (Mahârâshtra) avec le Mahârâjâ de Barodâ.

1902, octobre

Rencontre avec Nivéditâ à Barodâ.

1902, décembre

Session du Congrès National à Ahmedâbâd. Rencontre avec Lokmanya Tilak.

1903, mai-septembre

Au Cachemire avec le Mahârâjâ de Barodâ, à titre de secrétaire privé.

1904, décembre

À Bombay pour la session du Congrès National.

1904-05

Début de la pratique du yoga.

1905

Partition du Bengale (décret du 20 juillet, mis en vigueur le 16 octobre). Campagne anti-partition. Mouvement de non-coopération.

1905, décembre

À Bénarès pour la session du Congrès National.

1906, avril

Conférence de Barisâl, interdite par le Gouvernement. Manifestation conduite par les chefs nationalistes, dont Sri Aurobindo. Mesures de répression.

1906, mai

Voyage au Bengale oriental avec Bipin Chandra Pâl. Sonde le terrain en vue d'une action révolutionnaire.

1906, juin

Départ de Barodâ pour Calcutta.

1906, 6 août

Premier numéro du *Bande Mataram*.

1906, 14 août

Directeur du *College* National de Calcutta.

1906, décembre

Session du Congrès National à Calcutta.

1907, janvier-avril

À Déoghar.

1907, 30 juillet

Perquisition au bureau du *Bande Mataram*.

1907, 2 août

Résigne sa charge de directeur au *College* National.

1907, 16 août

Mandat d'arrêt contre Sri Aurobindo, accusé de sédition. Mise en liberté sous caution.

1907, 23 septembre

Jugement. Sri Aurobindo est acquitté. Reprend ses fonctions au *College* National. Devient le chef du parti nationaliste au Bengale.

1907, 7-9 décembre

Conférence de Midnapore.

1907, décembre

Session du Congrès National à Surât. Rupture entre Modérés et Nationalistes.

1908, janvier

Rencontre avec le yogi Vishnu Bhaskar Lélé à Barodâ.

1908, janvier-février

Campagne politique au Mahârâshtra sur les instances de Tilak. Parle de « La religion du Nationalisme », de l'indépendance, du *svadeshī*, de l'âme de la nation.

1908, 4 avril

Réunion des nationalistes à Chandernagor : opposition du

Gouvernement.

1908, 10 avril

À Calcutta, discours sur « l'union à réaliser au sein du Congrès ».

1908, 12 avril

À Baruipur (district des 24 Parganas), parle de la liberté intérieure et de la liberté nationale.

1908, 18 avril

À Kishoregunj (dans l'actuel Bangladesh), discours sur l'indépendance, les moyens de la réaliser au sein de chaque village, « cellule du corps de la nation », et sur la formation des comités de village.

1908, 30 avril

Attentat de Muzzafarpur : une bombe destinée au Juge Kingsford tue deux Anglaises.

1908, 2 mai

Arrestation de Bârin et des membres de son groupe, responsables de l'attentat. Arrestation de Sri Aurobindo.

Mai 1908 - mai 1909

Emprisonnement à Alipore.

1909, 6 mai

Sri Aurobindo est acquitté.

1909, 30 mai

Discours d'Uttarpârâ. Parle de ses expériences spirituelles en prison et de sa conception nouvelle du nationalisme.

1909, 13 juin

À Calcutta, *Beadon Square*, réunion du mouvement *svadeshî*. « Le royaume du *svarâj* (indépendance) est au-dedans de vous ».

1909, 19 juin

Premier numéro du *Karmayogin* (hebdomadaire en anglais). Conférence de Jhalakati (dans l'actuel Bangladesh). Parle des déportations, de la répression, de « Notre force spirituelle », de l'indépendance et des moyens d'y parvenir.

1909, juillet-octobre

À Calcutta, discours sur le droit d'association, la résistance passive, la fidélité au *svadeshî*.

1909, 23 août

Premier numéro du *Dharma* (hebdomadaire en bengali).

1910, février

Départ de Calcutta pour Chandernagor.

1910, 4 avril

Arrivée à Pondichéry.

1911, décembre

Révocation du décret sur la Partition du Bengale.

1914, 29 mars

Première arrivée de la Mère à Pondichéry.

1914 (15 août)-1921

Publication de l'*Ārya*.

1918, 17 décembre

Mort de Mrinālinī.

1920, 24 avril

La Mère s'installe définitivement à Pondichéry.

1926, 24 novembre

Sri Aurobindo se retire, laissant à la Mère le soin de l'Ashram et des disciples qu'il ne verra plus qu'à l'occasion des quatre *darshan* annuels, mais qu'il continuera à guider, ainsi qu'en témoigne sa correspondance avec les sâdhaks.

1947, 15 août

Indépendance de l'Inde.

1950, 5 décembre

Sri Aurobindo quitte son corps.

Glossaire

âdhâra : Support, réceptacle. L'être mental, vital et physique considéré comme un réceptacle de la conscience et de la force spirituelles.

advaita : Non-dualisme. Système de philosophie selon lequel le moi individuel (*âtman* ou *jîvâtman*) et le Moi suprême, la Réalité absolue (*paramâtman*, *parâbrahman*) ne sont qu'un.

âjnâ chakra : Dans le corps subtil, centre de la conscience situé entre les sourcils. Centre de la volonté.

ânanda : Joie, félicité, béatitude spirituelle.

avatâr : Litt. : « descente ». Incarnation divine.

bhakta : Adorateur. Celui qui suit la voie de la bhakti ou de l'Amour.

bhakti : Adoration, amour, dévotion ardente.

Brahman : La Réalité suprême. L'Absolu.

buddhi : L'intellect, l'intelligence discriminatrice, la faculté de discerner la nature de l'Esprit.

darshan : Vision du Divin, du gourou ou d'un objet sacré; points de vue.

dharma : La Loi éternelle, l'Ordre cosmique, le Bien, dont la justice, l'éthique, la religion, ne sont que des manifestations ou des aspects particuliers. Sur le plan individuel, la vérité de l'être, la loi qui régit la nature essentielle de l'individu.

kshatriya : Membre du second des quatre ordres de l'ancienne société indienne, l'homme d'action, le guerrier, l'administrateur.

kundalinî : Énergie « lovée » dans le *mûlâdhâra*, centre à la base de la colonne vertébrale. Le but du *kundalinî* yoga est d'éveiller cette énergie qui sommeille, repliée sur elle-même, comme un serpent lové. Remontant à sa source, elle ouvre dans son ascension les différents centres de conscience qui

s'étagent le long de la colonne vertébrale, pour s'immerger dans la Conscience suprême, dans le centre le plus élevé, « le lotus aux mille pétales », au-dessus de la tête.

mâyâ : L'illusion cosmique : la Puissance qui « limite », fractionne l'Infini, créant les formes qui égarent les créatures. Prises au mirage des apparences, elles oublient la Réalité essentielle.

moksha : Libération, délivrance hors du monde manifesté.

mûlâdhâra : « Support de la base ». Centre de conscience à la base de la colonne vertébrale.

nirvâna : Extinction du moi individuel.

parâbrahman : La Suprême Réalité.

prakriti : La Nature créatrice.

pranâm : Prostration. Témoignage de respect vis-à-vis du gourou, des maîtres, des parents.

purusha : L'Être universel, l'Esprit, la Conscience-Témoin.

rishi : Sage, Voyant.

sâdhak (fêm. *sâdhikâ*) : Celui ou celle qui suit une discipline spirituelle.

sâdhanâ : Discipline yogique, méthode de réalisation spirituelle.

sâdhu : « Saint ». Terme générique désignant ceux qui ont renoncé au monde pour se consacrer à la quête du Divin.

samâdhi : Transe yogique, absorption de tout l'être en l'objet de la concentration.

sannyâsa : Renoncement au monde.

sannyâsî : Celui qui a renoncé au monde. Moine errant.

sâtvtique : Qui se rapporte au *sattva*, la pureté, le principe d'harmonie, force d'équilibre.

shakti : L'Énergie divine, la Puissance créatrice. Pouvoirs divins. Force.

shâstra : Écritures sacrées et traités de science traditionnelle.

svadeshî : Produit du pays; ce qui lui appartient en propre et, par extension, mouvement de non-coopération.

tâmasique : adj. de *tamas*, la force d'inconscience et d'inertie.

tapasyâ : énergie, ascèse, austérité, discipline spirituelle.

vedânta : « La fin ou la culmination des Vêda », ce terme désignait à l'origine les Upanishad.

Table des matières

AVANT-PROPOS	...	1
LETTRES À MRINÂLINÎ		
Introduction	...	5
Lettres	...	15
LETTRE À BÂRIN		
Introduction	...	47
Lettre	...	54
LETTRES AU <i>PRABARTAK</i>		
Lettres	...	81
LETTRES À DEUX DISCIPLES		
Obstacles et difficultés	...	107
Parties de l'être	...	120
Bases du yoga	...	128
Expériences et réalisations	...	135
Confiance en la Mère	...	145
Visions – symboles – couleurs	...	158
Foi – confiance – abandon	...	164
L'être psychique	...	169
L'ego	...	171
Plans de conscience	...	173
LETTRES À ESHÂ	...	175
CHRONOLOGIE	...	189
GLOSSAIRE	...	195